



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

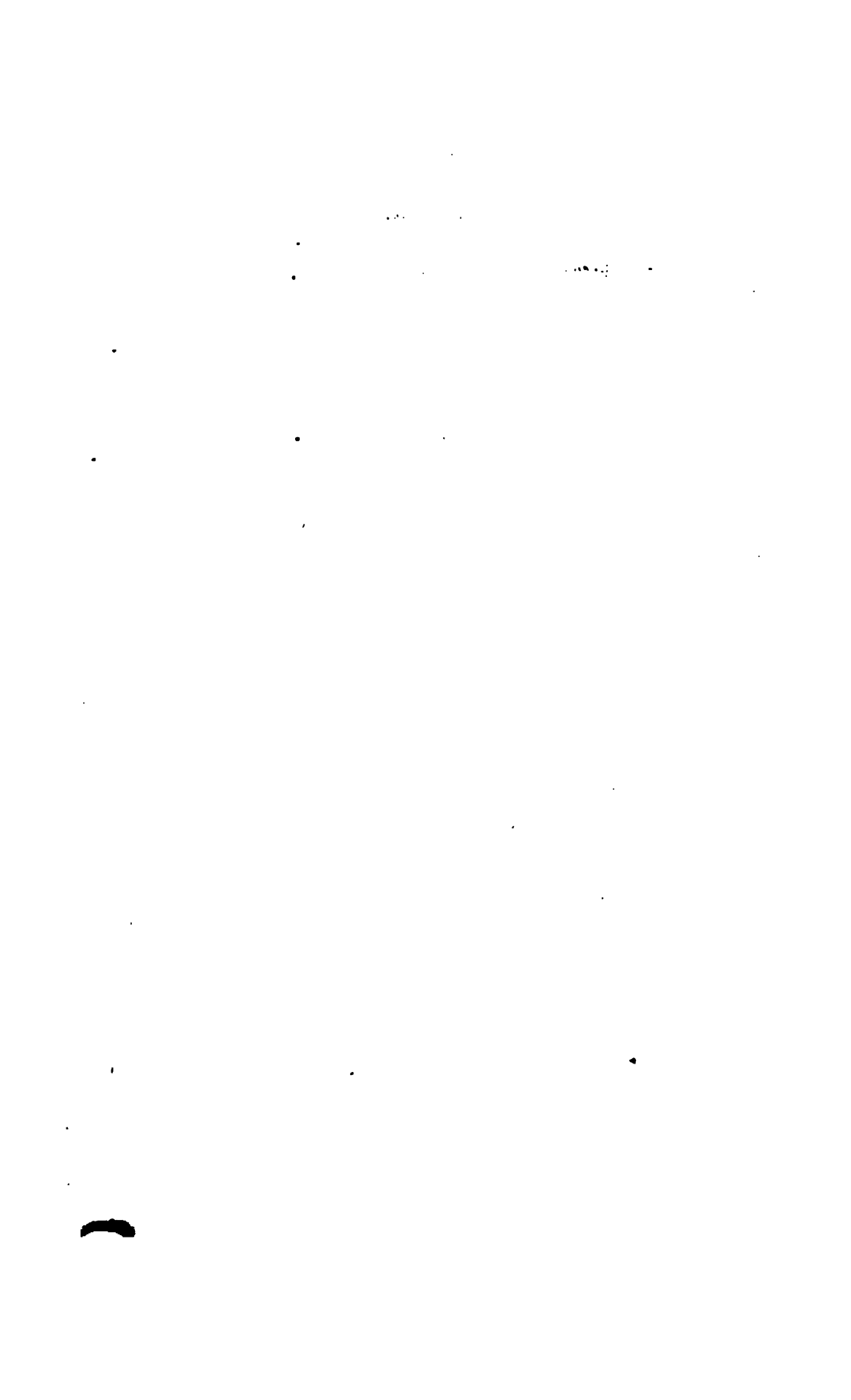
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





COLET Louise. Les chants des vaincus. Poésies nouvelles. 1846  
portr., 2 ff., 420 pp., d. ~~veau vert~~ <sup>peau verte</sup>, dos orné, tranches dorées. —  
originale, un. — ~~à Paris chez la Citoyenne, chez la Citoyenne.~~  
Cousins — un vol. sur, plus une lettre à L. Colet à un médecin  
COLET Louise. Quatre poésies. — Paris, chez la Citoyenne, chez la Citoyenne, chez la Citoyenne.









A decorative border with a repeating floral and scrollwork pattern surrounds the text.

LES

**CHANTS DES VAINCUS**

POESIES NOUVELLES

PAR

**M<sup>ME</sup> LOUISE COLET.**

PARIS

A. RENÉ ET C<sup>IE</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

RUE DE SEINE, 32.

1846

Je vous en supplie Monsieur,  
Veuillez bien me faire ce petit  
service que cette lettre vous  
parviendra. Je vous le confie  
surtout, si en est temps  
encore. Je conjure sur vous  
et vous prie d'agréer  
l'expression de Mes sentiments  
Distingués  
Lafayette

Mardi dans la nuit

Présenté de l'auteur à Monsieur  
le Comte de Salandy Ministre  
de l'Instruction publique. Membre  
de l'Académie française.  
F. Collet

LES

## CHANTS DES VAINCUS.

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

---

### POÉSIES.

LES FLEURS DU MIDI. . . . .	1 vol.
PENSEROSA. . . . .	1
MEZZA VITTA. . . . .	1
LE MUSÉE DE VERSAILLES, Poème couronné par l'Académie Française.	
LE MONUMENT DE MOLIÈRE, Poème couronné par l'Académie Française.	
LA JEUNESSE DE GOETHE, Comédie en un acte.	

### PROSE.

LA JEUNESSE DE MIRABEAU. . . . .	1
LES CŒURS BRISÉS. . . . .	2
FOLLES ET SAINTES. . . . .	2
DEUX MOIS D'ÉMOTIONS. . . . .	1
VIE DE THOMAS CAMPANELLA. . . . .	1

### SOUS PRESSE.

LES EXILÉS. . . . .	2
DEUX FEMMES CÉLÈBRES. . . . .	2





*Mme. Louise Brabant*

Publie par A. Renô et C<sup>ie</sup>

LES

# CHANTS DES VAINCUS

POÉSIES NOUVELLES

PAR

**M<sup>ME</sup> LOUISE COLET.**



**PARIS**

**A. RENÉ ET C<sup>IE</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,**

**RUE DE SEINE, 32.**

**1846**





**LES CHANTS DES VAINCUS.**

Heureux ceux qui pleurent, car ils seront  
consolés.

ÉVANGILE.

Malheur aux vaincus!

PAROLES DE BRENNUS A ROME.

## LES CHANTS DES VAINCUS.

---

Poètes, ne profanons pas  
Nos chants pour les heureux du monde ;  
Comme la charité féconde  
A l'indigence ouvre ses bras,  
Que la Muse au malheur réponde  
Et, source pure, offre son onde  
Aux cœurs qui saignent ici-bas.

Il faut des chants pour la victime  
Lorsque triomphent les bourreaux

Il faut des chants pour les héros ,  
Martyrs d'une cause sublime ;  
Pour tant de dévouements si beaux,  
Couverts de la nuit des tombeaux  
Par la main jalouse du crime.

Il faut des chants pour le penseur  
Qui vit pauvre, abreuvé d'outrages,  
Et meurt sans prévoir les hommages  
Des temps dont il est précurseur ;  
Des chants aux généreux courages  
Qui défendent dans tous les âges  
L'opprimé contre l'oppresser.

Oui, des chants pour les grandes âmes,  
Sources des publiques vertus ;  
Des chants pour les hommes élus  
Que consomment de saintes flammes ;  
Pour tous les êtres méconnus

Vainqueurs là-haut, ici vaincus ;  
Des chants pour nous, ô pauvres femmes !

Ah ! que de désespoirs qu'on ne saura jamais,  
Que d'héroïques pleurs, que de luttes muettes  
Réclament ici-bas des voix pour interprètes !  
Mon cœur, qui fut trahi par tous ceux que j'aimais,  
Reporte aux affligés son amour solitaire ;  
Hélas ! de tous les bruits qui se font sur la terre,  
Le seul bruit des douleurs me touche désormais.

J'écoute, et par ma sympathie  
Toute souffrance est ressentie,  
Maux cachés, éclatants revers ;  
J'écoute, et vers moi chaque plainte  
Monte comme une note sainte  
Que je recueille dans mes vers.

Et dans les âmes délaissées,  
Mes vers, fraternelles pensées,

Eveillent des échos touchants ;  
La gloire de ma vie obscure,  
Gloire passagère, mais pure,  
Est de consoler par mes chants.

D'un vol plus haut de grands poètes  
Tentent les sublimes conquêtes,  
Rêves de ma témérité ;  
Dispensateurs de la justice,  
Leur chant est l'immortel supplice  
Qui poursuit toute iniquité.

Leur chant punit ou récompense ;  
Il rend un culte à la souffrance,  
Il fait triompher les vaincus.  
L'humanité croit au génie,  
Et c'est par lui qu'elle renie  
Le mot barbare de Brennus !

Novembre 1845.

**L'EMPEREUR DE RUSSIE**

**PRÈS DE SA FILLE MOURANTE.**





# L'EMPEREUR DE RUSSIE

PRÈS DE SA FILLE MOURANTE.

---

Un récit oublié de nos vieilles chroniques,  
Triste et grand, comme sont quelques récits bibliques,  
Nous fait voir **Frédégonde**, en larmes, à genoux,  
Voulant en vain du Ciel apaiser le courroux :  
Dans le crime et le sang **Frédégonde** vieillie  
D'une pitié profonde est soudain assaillie ;  
Ses fils, les deux derniers, luttent contre la mort,  
Et ce ~~barbare~~ cœur si longtemps implacable,

Menacé dans sa chair, se sent si misérable  
Que par le désespoir il arrive au remord.

Ainsi, près de la couche où ta fille mourante  
Te montre du trépas l'image déchirante,  
O tzar ! ne t'es-tu pas toi-même épouventé,  
Et n'as-tu pas senti fléchir ta cruauté?  
En voyant les douleurs de sa lente agonie,  
Des maux qu'impunément sème ta tyrannie  
As-tu compris l'horreur, ô despote endurci !  
Lorsqu'en ton sein de père a crié la nature,  
Sur ces peuples en deuil que ton sceptre torture  
Ne t'es-tu pas ému, toi que Dieu frappe aussi?

Cœur fermé par la pourpre à toute sympathie,  
Comment fléchiras-tu ce Dieu qui te châtie !  
Quel acte généreux au Ciel viens-tu d'offrir  
Qui puisse racheter celle qui va mourir !  
Près de toi sont en pleurs tes enfants et ta femme :  
Tu souffres maintenant et tu te sens une âme

Dépendante du sort, accessible au malheur ;  
Mais l'orgueil à cette âme a donné le vertige :  
Elle craint la douleur, pourtant elle l'inflige,  
Et, jouet du Destin, elle en a la rigueur.

Réglant un vaste empire au gré de ton caprice,  
Chaque jour de ton règne est un jour d'injustice ;  
Ton pouvoir, usurpant la place de la loi,  
N'a pas même pour frein la morale ou la foi ;  
Tu te crois au-dessus de la race commune ;  
Comme un dieu, des mortels tu régis la fortune ;  
Sur tes peuples tremblants ta volonté peut tout,  
Et s'ils osent rêver de briser leurs entraves,  
Aux sourds bouillonnements de ces milliers d'esclaves  
Tu réponds par la mort, par l'exil ou le knout !

L'âme de ton enfant en gémissant s'exhale.  
Oh ! que de cris lointains se mêlent à ce râle !  
Que de fils valeureux, à leurs mères ravis,  
Languissent en exil par ton bras poursuivis !

Sur les monts du Caucase et dans la Sibérie ,  
Contre toi que de cœurs où la vengeance crie !  
Que d'imprécations sortent de toutes parts !  
Des froids cachots d'Yvan<sup>1</sup>, du sombre enfer des mines,  
Unanime concert de ceux que tu domines,  
Anathème jeté sur la race des tzars !

Hier, frappant encor de nouvelles victimes,  
Tu chasses au désert les Juifs que tu décimes ;  
Pliant la conscience à ton autorité,  
A l'esprit comme au corps ôtant la liberté,  
On voit ton despotisme impie et dérisoire  
Décréter à quel Dieu tes sujets doivent croire.  
Ton peuple n'est pour toi qu'un passif instrument ;  
Tu t'en sers sans pitié : quand ton palais s'écroule,  
Ce peuple esclave accourt, travaille, meurt en foule,  
Et du milieu des morts renaît le monument.

Regarde la pâleur de ce jeune visage !  
Ta fille qui s'éteint n'est-elle pas l'image ,

<sup>1</sup> La forteresse où mourut le prince Yvan sert aujourd'hui de prison politique.

Belle aux bras de la mort qui va te la ravir,  
De cette nation qu'on te voit asservir?  
Elle demande à vivre, et sa jeunesse implore  
Dieu, qui peut s'attendrir et te la rendre encore ;  
Ainsi dans sa détresse un peuple t'implora :  
Tes mains tenaient sa vie et son indépendance ;  
Tu pouvais le sauver comme la Providence ;  
Mais la Pologne est morte, et ta fille mourra !

Et toi, la mort aussi peut demain te surprendre ;  
Souviens-toi de la fin de Paul et d'Alexandre !  
Quel sinistre avenir ton cœur ose assumer,  
Toi qui te fais haïr pouvant te faire aimer !  
Ta fille, qui vers Dieu s'en retourne innocente,  
En vain priera pour toi... Sa prière impuissante  
Ne pourra pas sauver son père condamné.  
Que te restera-t-il à cette heure suprême ?  
Devant l'éternité tombe tout diadème,  
Et de tes crimes seuls tu seras couronné !

**L'roi à l'Emigration Polonaise.**

---

**Ce n'est plus pour les rois que chantent les poètes;  
Leur lyre ne rend plus de sons adulateurs ;  
Des peuples désormais ils sont les interprètes  
Et les consolateurs.**

**Ni les honneurs, ni l'or du tyran moscovite  
De nos bardes fameux n'ont attiré l'encens ;  
C'est pour la nation décimée et proscrite  
Qu'ils gardent leurs accents.**

C'est à vous, exilés, à vous, nobles victimes  
D'un pouvoir oppresseur,  
Que la France, en pleurant sur vos malheurs sublimes,  
Ouvrit ses bras de sœur.

C'est à vous qu'elle a dit de sa voix inspirée  
Que la Pologne encor serait libre, et qu'un jour,  
Vainqueurs, vous reverriez cette terre sacrée  
Rendue à votre amour.

Oui, ses fers tomberont, car sa cause est unie  
A la cause du Ciel et de l'humanité.  
Le vieux monde n'est plus; partout la tyrannie  
Va s'évanouissant devant la liberté!

Ce n'est plus pour les rois que chantent les poètes;  
Leur lyre ne rend plus de sons adulateurs;  
Des peuples désormais ils sont les interprètes  
Et les consolateurs.







## **COMMENT NOUS VIENT L'AMOUR.**





## COMMENT NOUS VIENT L'AMOUR.

Comment nous vient l'amour? Qui donc pourrait le dire?  
On était étrangers; mais voilà qu'un sourire,  
Une pose, un regard, un accent de la voix,  
Nous attire; — aussitôt deux âmes n'en font qu'une;  
On confond ses désirs, ses douleurs, sa fortune,  
Par un pacte ineffable et fatal à la fois.

On cède sans défense à l'attrait invincible,  
On est heureux d'aimer !... Hier, railleur, insensible,  
On ne comprenait rien à ce bonheur si grand ;  
Aujourd'hui l'on ne sait comment on pourrait vivre  
Si, ravi tout à coup au charme qui l'enivre,  
Le cœur se retrouvait oisif, indifférent.

L'amour verse sa flamme à ces heures si lentes,  
Si froides autrefois, mais désormais brûlantes ;  
Chaque jour, chaque instant est rapide, animé.  
On sent vibrer dans l'air la voix qui nous est chère.  
Un sourire nous luit, un regard nous éclaire :  
La vie est radieuse : on aime, on est aimé !

Le monde a-t-il toujours de vains bruits?... On l'ignore ;  
A peine si parfois l'on se souvient encore  
Des tourments du passé ; tous les échos lointains  
Se taisent ; l'on n'entend qu'une seule parole,  
Un sentiment suffit au cœur et le console  
De tous les sentiments qui pour lui sont éteints.

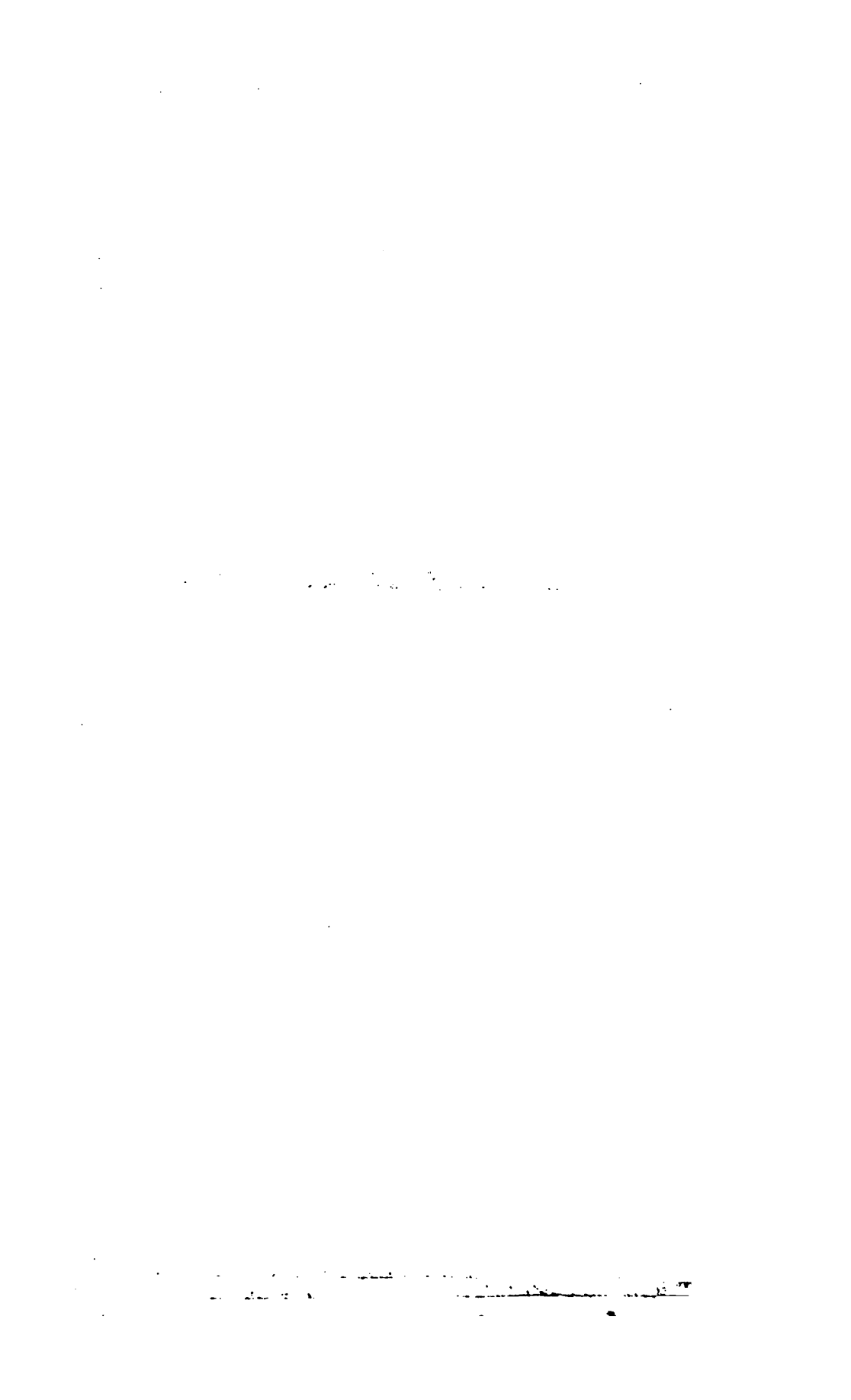
**Mais aussi, quand cette àme, avec la nôtre unie,  
Brise l'enchantement, quelle heure d'agonie !  
Comme le souvenir nous ronge et nous détruit !  
Tout se couvre à nos yeux du deuil de nos pensées,  
On marche environné de ténèbres glacées,  
Et l'on cherche la mort pour sortir de la nuit.**





**LES FRÈRES BANDIERA.**

—————





## LES FRÈRES BANDIERA.

### I

A l'âge où dort encor l'instinct patriotique,  
L'Autriche en avait fait, sous sa loi despotique,  
Deux marins courageux.  
Splendides horizons ouverts à leur jeunesse,  
Les poétiques mers d'Ionie et de Grèce  
Souriaient à leurs jeux.

Mais un jour qu'ils sortaient du golfe de Trieste,  
Portés par un navivre à l'emblème funeste  
De l'aigle au double front,  
En voyant l'Italie et ses plages voisines,  
L'uniforme étranger sur leurs jeunes poitrines  
Pesa comme un affront.

Ils suivaient du regard leur patrie enchaînée,  
Superbe dans ses fers et toujours couronnée  
De gloire et de beauté;  
Terre par le soleil et par les arts féconde,  
Et qui serait encor la plus grande du monde  
Avec la liberté.

Ils entendaient vibrer à l'écho de la rive  
La langue maternelle, harmonieuse et vive,  
Qu'ils parlaient au berceau;  
Ils voyaient les cités, les campagnes lointaines,  
Les pics des Apennins, les ruines romaines,  
Tout leur pays si beau!

Le pays! mot sacré! Quelle émotion pure  
Ce mot éveille en nous! Même au cœur du parjure  
Comme il sait parler haut!...  
Mais eux, de leur pays en retrouvant l'image,  
Ils comprirent tous deux, hélas! que l'esclavage  
Effaçait ce grand mot.

Flétrissant les splendeurs de cette terre aimée,  
L'esclavage l'énerve et la tient enfermée  
Dans ses bras étouffants.  
Sur ces bords l'héroïsme en vain se multiplie...  
L'exil et le bourreau prennent à l'Italie  
Ses plus nobles enfants.

Des Alpes au détroit de cet immense empire,  
Des spectres entourés d'un nuage de sang  
Devant les deux marins, qu'emporte le navire,  
Passent en gémissant.

Levez-vous, esprits magnanimes  
Des patriotiques victimes

Que l'avenir glorifiera !  
Vrais citoyens de ce rivage ,  
Pour les arracher au servage,  
Apparaissez aux Bandiera !

Accourez, héroïques ombres,  
Sortez des citadelles sombres  
Où la Sardaigne vous cacha !  
Victimes lentement frappées,  
A ces tombes anticipées  
La mort seule vous arracha.

Brisez votre sanglante chaîne,  
Fiers patriotes que Ravenne  
Vit périr au gibet papal !  
Fils de Modène et de Plaisance,  
Braves, morts pour l'indépendance,  
Planez tous sur le sol natal !

Ils passent inclinés sur ces rives si chères,  
Du geste et du regard attirant les deux frères

Dans leur noble parti!  
En tête des martyrs de la sainte milice,  
Portant encore au cou les marques du supplice,  
S'avance Menotti!

Puis voici du Spielberg les victimes sans nombre  
Qu'on retranchait du monde et qui mouraient à l'ombre  
D'un éternel cachot,  
Où le corps périssait avec l'intelligence,  
Où souvent les martyrs comme une délivrance  
Regrettaient l'échafaud!

Le Spielberg, tyrannie infâme!  
Ce seul mot réveille leur âme;  
Le Spielberg, cet enfer humain!  
N'est-ce pas l'Autriche abhorrée  
Dont ils acceptent la livrée  
En servant l'empereur germain?

La vision mourut; mais dans leur âme ardente;  
Sombre, elle se grava comme celles du Dante.

II

Sur ce rivage, un an plus tard,  
Ils revenaient, les nobles frères,  
Briser les chaînes étrangères  
Et planter un libre étendard.

Ni le plaisir, riant abîme,  
Ni l'amour, écueil des grands cœurs,  
N'enchaînent leur élan sublime ;  
Ils partent... ils seront vainqueurs!....

Ils seront vainqueurs!... O chimère!...  
L'Italie, ainsi qu'une mère,  
Les appelle et leur tend les bras,  
Et bientôt des milliers d'esclaves,  
Électrisés par ces deux braves,  
Vont se transformer en soldats!

Oh ! confiance aventureuse !  
Touchant courage ! audace heureuse  
Que la jeunesse porte en soi !  
Plus tard le dévouement hésite ;  
Pour le bien le cœur bat moins vite ,  
Et le doute glace la foi !

Héroïques enfants, ils poursuivent un rêve  
Qui sera dans leur sang effacé par le glaive !

### III

Ils sont vaincus et condamnés ,  
Le sort est pour la tyrannie,  
Et des fers de l'ignominie  
On les a tous deux enchaînés !

Quoi ! mourir de la mort des traîtres,  
Eux si braves, si radieux !  
Eux que les Romains, leurs ancêtres,  
Auraient placés parmi les dieux !

Mourir ! mieux vaut encor la mort pour la patrie,  
Disent-ils, qu'une vie inutile et flétrie !

« De trahison accusez-nous,  
« Prenez notre sang, notre gloire;  
« Nous en appelons à l'histoire,  
« Ce juge équitable pour tous !

« A vous la force et la puissance  
« Triomphant par l'iniquité !...  
« Mais à nous la reconnaissance  
« Du pays, de l'humanité !... »



IV

Tant de grandeur dans la détresse,  
Tant d'héroïsme et de jeunesse,  
Pouvait désarmer l'opresseur ;  
Son âme un moment indécise  
Consulta la voix de l'Église  
Par la voix de son confesseur<sup>1</sup> ;

Et le prêtre ordonna l'implacable sentence ;  
Du tribunal de pénitence  
Il a dicté l'arrêt de mort !  
Violant sur l'autel la loi du divin maître,  
Quoi ! toujours verrons-nous le prêtre  
Sacrifier le faible au fort !

<sup>1</sup> On assure que c'est après avoir pris l'avis de l'archevêque de \*\*\* , soit confesseur, que le roi de Naples a signé l'arrêt de mort des frères Bandiera.

Toujours pour le bourreau ! jamais pour la victime !

Oh ! Christ, l'Église ment à ton esprit sublime

Qu'elle a falsifié.

Dieu des persécutés , en frère tu les aimes ;

Oh ! si tu revenais, c'est par tes prêtres mêmes

Que tu serais crucifié !

Voilà ce qu'ils pensaient en marchant au supplice,

Quand le prêtre, témoin du sanglant sacrifice,

Leur prêchait le pardon ; cœurs généreux et grands,

Ils ont pu pardonner ; mais leur sang fume et crie ;

Il demande vengeance, et jamais leur patrie

Ne devra de leur mort absoudre ses tyrans .

Oui, pour les nations sacrée est la vengeance !

Qu'un homme pardonne une offense,

Le Christ mourant put l'ordonner ;

Mais la Pologne et l'Italie,

Malheur à la voix avilie

Qui leur dirait de pardonner !

**ORE FELICI.**

115  
116  
117  
118  
119  
120  
121  
122  
123  
124  
125  
126  
127  
128  
129  
130  
131  
132  
133  
134  
135  
136  
137  
138  
139  
140  
141  
142  
143  
144  
145  
146  
147  
148  
149  
150  
151  
152  
153  
154  
155  
156  
157  
158  
159  
160  
161  
162  
163  
164  
165  
166  
167  
168  
169  
170  
171  
172  
173  
174  
175  
176  
177  
178  
179  
180  
181  
182  
183  
184  
185  
186  
187  
188  
189  
190  
191  
192  
193  
194  
195  
196  
197  
198  
199  
200

## ORE FELICI.

---

Premiers ravissements de deux âmes éprises,  
Félicités du ciel par la terre conquises,  
Courts instants où l'on plane, orgueilleux et charmés,  
Au-dessus des plus grands et des plus renommés ;  
Fierté que l'amour donne et dont l'amour s'enivre,  
Qui ne vous a connus ne s'est pas senti vivre !  
Qui ne vous a goûtés n'a jamais défini  
Les aspirations du cœur vers l'infini !  
Car l'amour ici-bas c'est le rayon de l'âme  
Qui du foyer divin nous présage la flamme ;

C'est le regard profond qui déchire, ébloui,  
Le voile du néant où sa lumière a lui ;  
Oui, l'amour, c'est la foi triomphante du doute,  
C'est le bras qui soutient, c'est la voix qu'on écoute,  
C'est l'immense désir que rien ne peut combler,  
Et qui, venu de Dieu, sait nous le révéler.  
Au milieu des débris de toutes les croyances,  
Quand l'esprit d'examen trouble les consciences,  
Quand l'idéal a fui, quand la foi manque à tout,  
Fleur au divin parfum, l'amour seul est debout !  
Aimer ! oh ! c'est tenir son âme haut placée !  
Aimer ! c'est féconder la vie et la pensée !  
Par un sincère amour deux nobles cœurs atteints  
S'éveillent aussitôt à tous les grands instincts.

L'homme dit à la femme en ces instants d'ivresse :  
« Je veux, pour mériter ta divine tendresse,  
Être un être divin !  
En force, en dévouement, en génie, en courage,  
Les meilleurs, les plus grands, les plus dignes d'hommage,  
Me défieront en vain ! »

Et la femme répond, à la fois humble et fière :  
« Je serai le reflet de ta noble carrière ;  
Défends l'humanité,  
Sois l'ardent champion de ses causes sacrées,  
Et moi, pour consoler les douleurs ignorées,  
J'aurai la charité ! »

Doux et compatissants, ils marchent dans le monde ;  
Leur cœur voudrait donner du bonheur qui l'inonde  
A tous les malheureux ;  
La puissance des rois dans leur riante sphère  
Parfois les a tentés ; mais c'est pour satisfaire  
Leurs élans généreux.

La nature est pour eux une source éternelle  
D'enthousiasme pur ; ils sont fêtés par elle :  
Le couchant d'un beau jour,  
Les forêts, les grands monts, l'Océan sans rivages,  
Les aspects de la terre ou riants ou sauvages  
Parlent à leur amour.

L'amour double l'essor de leur intelligence ;  
De toute poésie et de toute éloquence  
    Ils ont l'instinct profond.  
Avec tout idéal ils sont en harmonie,  
Et toujours de leur âme aux fibres du génie  
    Une fibre répond.

Aimons donc, aimons donc, l'amour ennoblit l'être !  
Aimer, c'est ici-bas tout sentir, tout connaître,  
    C'est aspirer plus haut.  
Combien peu, rencontrant ce bonheur sur la terre,  
Ont compris ton vrai sens, ineffable mystère,  
    Enigme ou divin mot !



**LE MARABOUT DE SIDI-BRAHIM.**



## LE MARABOUT DE SIDI-BRAHIM

### RÉCIT D'UN CAPORAL.

---

Héroïques débris à la mort échappés,  
Quoi ! douze seulement n'ont pas été frappés !  
Le visage couvert de sang et de fumée,  
L'uniforme en lambeaux, douze ont rejoint l'armée  
Sans armes, éperdus ; un seul, leur caporal,  
Rapporte son fusil, et, du combat fatal,  
Épuisé, la voix rauque et l'œil mouillé de larmes,  
Il fait ce grand récit à tous ses frères d'armes :

« Ils avaient massacré, jusques aux derniers rangs,  
Notre beau bataillon des chasseurs d'Orléans.  
Le brave colonel Montagnac tombe en tête.  
Il mourut en disant : « Que rien ne vous arrête ;  
« Combattez, mes amis, et laissez là mon corps. »  
Il fut enseveli sous trois cents Français morts !  
L'arrière-garde encor luttait, mais avec peine ;  
Nous étions quatre-vingts, et notre capitaine  
L'intrépide Géraud : « Vous qui restez debout,  
« Cria-t-il, suivez-moi jusqu'à ce marabout ! »  
Nous volons sur ses pas. Cinq sont frappés en route ;  
Les autres ont gagné cette étroite redoute  
Où, cernés par l'émir, sans vivres, sans secours,  
Nous pûmes nous défendre et résister trois jours.

« D'abord, nous retranchant derrière la muraille,  
Des nombreux assaillants nous bravons la mitraille ;  
Dans une cour, formés en quatre pelotons,  
Nos corps doublent l'enceinte où nous nous abritons.  
Mille balles sifflaient dans l'air ; le capitaine  
Prit à son lieutenant, le jeune Chapdelaine,  
Une ceinture rouge ; avec mon mouchoir bleu

Il en fit un drapeau : puis à travers le feu,  
Au haut du marabout j'allai planter moi-même  
Ce signal, espérant qu'avant l'heure suprême  
Un régiment français pourrait l'apercevoir.  
Je descendis ; bientôt je revins pour mieux voir,  
Une lunette en main : rien !... pas un seul des nôtres  
N'apparaissait au loin ; je rejoignis les autres.

« Pourtant Abd-el-Kader avec ses cavaliers  
Bloquait le marabout ; des Français prisonniers  
Étaient là dans son camp ; à l'un d'eux il commande  
De venir décider notre petite bande  
A se rendre. Celui qui gravit la hauteur  
Fut reconnu vivant par nous avec bonheur ;  
C'était un de nos chefs, Dutertre, capitaine ;  
Il marchait le corps droit et la mine hautaine.  
Quand il fut arrivé devant le marabout :  
« Compagnons, nous dit-il, la France saura tout ;  
« Pas de faiblesse, amis, pas de lâches alarmes ;  
« Si je ne vous invite à mettre bas les armes,  
« L'émir m'a menacé de me décapiter ;  
« Eh bien ! je vous engage à toujours résister ;

« Mourez jusqu'au dernier s'il le faut ! » Ce langage  
Electrise nos cœurs, double notre courage ;  
Nous lui crions : Adieu ! Lui part résolument,  
Et de sa tête il paie un si beau mouvement.

« Après lui, par trois fois nous vimes apparaître  
Un Arabe à cheval apportant une lettre.  
L'émir nous écrivait : « Vos têtes tomberont  
Si vous ne vous rendez ! — Tous les Français mourront,  
S'est écrié Géraud, plutôt que de se rendre ! »  
Et la dernière fois, pour mieux se faire entendre,  
Il répond : « C'est assez, nous sommes résolus ;  
Continuez l'assaut, ne parlementons plus ! »

« Aussitôt des deux parts un feu vif recommence ;  
Vigoureuse est l'attaque autant que la défense.  
Dans cet étroit réduit toujours fortifiés,  
Nous n'avions pour abri qu'un mur de quatre pieds.  
Les balles se croisaient avec le jet des pierres ;  
Les sabres se heurtaient contre les cimenterres.

Ainsi l'on se battit une heure à bout portant ;  
Puis l'émir suspendit cette lutte un instant  
Pour recueillir ses morts, tombés dans le carnage.  
Nous n'avions qu'un blessé d'une balle au visage.  
Les Kabyles, bientôt recommençant le feu,  
Chargèrent jusqu'au soir ; la nuit on tira peu.  
Cette nuit de répit fut par nous employée  
A garnir de créneaux l'enceinte mitraillée,  
A couper chaque balle en quatre ou six morceaux ;  
Au jour nous étions prêts pour de nouveaux assauts.  
A dix heures, l'émir et sa cavalerie  
Vinrent renouveler l'attaque avec furie.  
Ce fut rude ; debout et toujours l'arme en main,  
Nous nous sommes battus jusques au lendemain.  
Abd-el-Kader, lassé de tant de résistance,  
Fit sonner la retraite et quitta l'éminence,  
Ne laissant à l'entour que cinq cents fantassins,  
En trois postes égaux qui fermaient les chemins.

« Mais le troisième jour, plus faibles, nous sentimes  
Que bientôt de la faim nous serions tous victimes ;  
Et nous fûmes réduits, en ces extrémités,

A de vils aliments par l'homme rejetés.  
Comment nous échapper ? Partout des sentinelles,  
De six pas en six pas, se répondaient entre elles ;  
Quelques-unes, voyant notre affreux dénûment,  
Venaient nous proposer des fruits et du froment.

« La nuit vint ; épuisés, sentant la mort prochaine,  
Il ne nous restait plus qu'une chance incertaine :  
Quitter le marabout et fuir ; on tint conseil ;  
On fixa le départ au retour du soleil.  
Dès l'aube nous sortons, le capitaine en tête,  
Nous renversons un poste avec la baïonnette,  
Nous formons un carré, l'un par l'autre affermis,  
Et nous nous dérobons aux groupes ennemis.

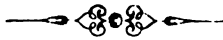
« Nous longions un ravin, en face d'un village,  
Quoique faibles, déjà nous reprenions courage.  
Nous n'avions jusque-là que quatre hommes blessés,  
Quand soudain, du hameau sortant à flots pressés,  
L'ennemi nous cerna dans la plaine stérile :





Nous étions quatre-vingts, ils étaient quatre mille !  
Désespérant du sort, alors, pour en finir,  
Nous fondîmes sur eux en les voyant venir ;  
Nous perçâmes leurs rangs pour nous frayer passage,  
Mais ce fut le moment d'un horrible carnage.  
Les Arabes sur nous tiraient de tous côtés,  
Comme en un tourbillon nous étions emportés ;  
Nos morts dans le ravin roulaient sans intervalle.  
Il ne nous restait plus ni cartouche ni balle ;  
Dans un champ de figuiers précipitant nos pas,  
Nous pûmes nous compter !... Que de pertes, hélas !  
Quarante survivaient avec le capitaine,  
Quarante étaient restés morts avec Chapdelaine !  
Tous nos efforts sont vains, il faut mourir comme eux.  
Les Arabes sur nous se pressent plus nombreux ;  
Alors le désespoir s'empara de nos âmes ;  
En nous disant adieu nous nous précipitâmes  
La baïonnette au poing pour vendre chèrement  
Dans ce dernier combat notre dernier moment.  
Ce fut des deux côtés une affreuse tuerie !...  
Le capitaine mort !... plus que quatorze en vie !  
Dont douze seulement se sont sauvés enfin ;  
C'est nous, frères, voyez ! nous expirons de faim. »

Il se tut : ce récit, dont toute âme est saisie,  
Est au-dessus de l'art et de la poésie ;  
Avec un saint respect nous l'avons écouté,  
Et redit simplement dans sa sublimité.



 l'Armée.

**Soldats, en relisant cette page homérique,  
N'enviez plus les traits de l'héroïsme antique ;  
Ils sont tous égalés par vos traits de valeur.  
Un beau revers parfois surpasse la victoire ;  
Oh ! pour les nations c'est encore une gloire  
Qu'un sublime malheur !**

**La victoire d'ailleurs sera votre vengeance ;  
Vous ferez triompher les armes de la France ;**

**Vous la représentez, elle est sûre de vous ;  
Et, pour vaincre au désert les troupes musulmanes,  
De vos frères martyrs les héroïques mânes  
Dirigeront vos coups.**

**De toutes ces tribus, qui lassent la clémence,  
Alors vous leur ferez une hécatombe immense;  
Et, sur le monument par la France érigé,  
Quand de l'émir vaincu tombera la bannière,  
Le bataillon sacré dans sa couche de pierre  
Reposera vengé.**



**CHANSON DES SOLDATS D'AFRIQUE.**

1957

## **CHANSON DES SOLDATS D'AFRIQUE.**

---

**Ra ta plan,  
En avant,  
Feu roulant  
A la file,  
Rechargeons  
Nos canons  
Et tirons  
Au Kabyle !**

**N'en finirons-nous pas ?  
Tous ces petits combats  
Nous échauffent la bile ;  
Frappons donc de grands coups !  
La France a l'œil sur nous.**

C'est assez de leurs embuscades  
Où les plus braves sont vaincus.  
Vengeons nos trois cents camarades  
Assassinés par leurs tribus.  
Nous demandons des représailles !  
Mais au grand jour, fer contre fer ;  
Plus d'escarmouches : des batailles,  
Et, pour capture, Abd-el-Kader !

Ra ta plan,  
En avant,  
Feu roulant  
A la file,  
Rechargeons  
Nos canons  
Et tirons  
Au Kabyle !  
N'en finirons-nous pas ?  
Tous ces petits combats  
Nous échauffent la bile ;  
Frappons donc de grands coups !  
La France a l'œil sur nous.



Il revient celui qui nous guide !  
Le canon gronde, heureux signal !  
C'est lui, c'est Bugeaud l'intépide !  
Entourons notre général !  
Ne formons qu'une seule armée  
Soumise à son commandement,  
Qui d'une seule âme animée  
Marche vers un grand dénouement.

Ra ta plan,  
En avant,  
Feu roulant  
A la file,  
Rechargeons.  
Nos canons  
Et tirons  
Au Kabyle !  
N'en finirons-nous pas ?  
Tous ces petits combats  
Nous échauffent la bile ;  
Frappons donc de grands coups !  
La France a l'œil sur nous.

L'émir a fui ; marchons plus vite !  
Il nous faut l'émir mort ou vif !  
En vain par la fuite il évite  
Un dernier combat décisif.  
Nous l'atteindrons ; c'est notre affaire.  
Que l'Anglais n'y prenne point part :  
L'honneur le veut ; d'abord la guerre ;  
Nous parlerons de paix plus tard.

Ra ta plan,  
En avant,  
Feu roulant  
A la file,  
Rechargeons  
Nos canons  
Et tirons  
Au Kabyle !  
N'en finirons-nous pas ?  
Tous ces petits combats  
Nous échauffent la bile ;  
Frappons donc de grands coups !  
La France a l'œil sur nous.

Si le Maroc n'est pas hostile,  
Nous le laisserons vivre encor.  
S'il trahit, nous avons Joinville.  
Pour recommencer Mogador !  
Lorsque Joinville vous bombarde,  
Vous savez qu'il n'est pas manchot !  
Qu'Abd-er-Rhaman y prenne garde ;  
Cette fois-ci ce serait chaud !

Ra ta plan,  
En avant  
Feu roulant  
A la file,  
Rechargeons  
Nos canons  
Et tirons  
Au Kabyle !  
N'en finirons-nous pas ?  
Tous ces petits combats  
Nous échauffent la bile ;  
Frappons donc de grands coups !  
La France a l'œil sur nous.

Les soldats ont raison, on marche à la victoire  
Avec de tels élans ; la foi du point d'honneur,  
La foi qui fait mourir, la foi qui rend vainqueur,  
Sous l'Empire enfanta des miracles de gloire.  
Oh ! n'altérez jamais cette foi dans leur cœur.



**LA CHARITÉ.**





## LA CHARITÉ <sup>1</sup>.

REFRAIN.

Divine flamme  
De l'humanité,  
Force de l'âme,  
O charité!

<sup>1</sup> Nous n'aurions pas réimprimé ce morceau sans importance, s'il n'avait obtenu l'honneur d'être mis en musique par Rossini.

Tu nous rends frères  
Et sur nos misères,  
Pure fleur du ciel,  
Tu verses ton miel !  
Le cœur qu'inonde  
Ton noble feu  
Porte en ce monde  
Le souffle de Dieu !

PREMIER SOLO.

Par ta présence,  
Oui, Dieu se fait voir ;  
A l'indigence  
Tu donnes l'espoir.  
Bravant toute entrave,  
Tu vas te lier  
Aux fers de l'esclave  
Et du prisonnier.  
  
Divine flamme, etc.



DEUXIÈME SOLO.

Lorsque la terre  
Suivra tes lois,  
Les cris de guerre  
Mourront à ta voix.  
L'orgueil, la haine,  
En cet heureux jour,  
Auront pour chaîne  
Ton céleste amour.

Divine flamme  
De l'humanité,  
Force de l'âme,  
O charité !  
Tu nous rends frères,  
Et sur nos misères,  
Pure fleur du ciel,



# LE VRAI BONHEUR.

*A MADAME ANNE-MARTIN.*

---

Destin mêlé de louange et de blâme,  
Orgueil, éclat de la célébrité,  
Ce n'est point là le bonheur de la femme ;  
Le vrai bonheur réside ailleurs, Madame,  
Vous le savez, vous qui l'avez goûté !

<sup>1</sup> Veuve de Bernardin de Saint-Pierre.

Le vrai bonheur pour la vierge bénie,  
C'est d'embellir la gloire d'un époux ;  
C'est, par l'amour, d'inspirer le génie,  
Comme l'auteur de *Paul et Virginie*  
Dans ses travaux fut inspiré par vous.

Abandonner sa jeunesse charmante,  
Vertu, beauté, candeur à l'être aimé ;  
Des faux désirs ignorant la tourmente,  
Dans la retraite être amie, être amante,  
Et rendre heureux celui qu'on a charmé ;

Fière de lui, source et but de sa gloire,  
En partager tous les enchantements ;  
Humble, s'unir à sa grande mémoire,  
Être le nom qu'un jour dans son histoire  
Avec respect liront les cœurs aimants ;

Être sa foi, son immuable idole,  
Dans le revers un abri pour son cœur,

Dans le succès sa riante auréole,  
L'ange qui charme et l'ange qui console,  
Qui n'enviait ce glorieux bonheur ?

Ce bonheur fut le vôtre, et par deux fois, Madame,  
Vous l'avez mérité ; de deux nobles esprits  
Vous avez, chaste muse, en dévouant votre âme,  
Dans l'ombre inspiré les écrits.

A vous le pur reflet de ces gloires aimées,  
A vous un double nom vivant dans l'avenir,  
A vous qui vous cachiez, à vous deux renommées  
Couronnant votre souvenir !

A celles que la gloire attire,  
Les sarcasmes de la satire,  
Envie et dédain tour à tour,  
Vie orageuse, lutte amère,  
Souvent pour but une chimère,  
Un peu d'éclat, jamais d'amour.



**SCAMMIL.**



**J'espère bien, avec l'aide de Dieu, écraser l'armée impériale. Le Tout-Puissant a donné le glaive pour conquérir et la justice pour régner; or, la Russie ayant oublié la justice, Dieu m'a donné le glaive pour remettre la justice à sa place.**

*(Proclamation de Schamil aux tribus tscherkesses.)*



# Schamir.

I

Le héros de ce temps si pauvre en héroïsme,  
Où la gloire n'est plus qu'un brillant égoïsme,  
L'homme énergique et fier qui n'a jamais faibli,  
Ce n'est pas O'Connell ou Mehemet-Ali ;  
O'Connell, qui des rois aime à singer la pompe ,  
Parle du haut d'un char à la foule qu'il trompe ;

---

L'excite à la révolte et ne sait même pas  
Où diriger les coups de ces milliers de bras.  
Depuis que tout un peuple éperdu lui demande  
Du travail et du pain, qu'a-t-il fait pour l'Irlande ?  
Il exige du pauvre un tribut annuel  
Et lui jette en retour le mot creux du Rappel.

Mehemet, fondateur de l'Egypte moderne,  
N'ose devenir roi du peuple qu'il gouverne ;  
Vainqueur, il enchaina son pouvoir triomphal  
Et d'un maître vaincu demeura le vassal.  
Tous les deux n'ont montré qu'un vacillant génie ;  
Sans atteindre le but leur carrière est finie ;  
Tous les deux légueront à la postérité  
Une gloire douteuse, un renom contesté.

La gloire appartient à l'audace ;  
La gloire est aux aventureux ,  
Qui savent conquérir leur place  
En brisant l'obstacle autour d'eux.

La gloire est au cœur invincible  
Qui n'a jamais douté du sort,  
Et qui, défiant l'impossible,  
Soumet l'impossible à l'effort.

A toi, Schamil, à toi cette gloire est acquise :  
Chef de quelques tribus , devant toi seul se brise  
La puissance du tzar. Tu le fais reculer ;  
Tout un immense empire est soumis à cet homme ;  
Comme un dieu malfaisant en tremblant on le nomme ;  
Seul tu le fais trembler !

En vain il épuisa menaces et promesses  
Pour corrompre la foi de tes braves Tscherkesses,  
Il mit ta tête à prix sans trouver de vendeur ;  
D'un courage nouveau tes tribus enflammées,  
Pour laver cet affront, ont vaincu les armées  
Du barbare empereur.

Tandis qu'il se vantait à l'Europe attentive  
D'avoir conquis les monts où jamais il n'arrive,

---

Toi , vers ses bataillons, dédaigneux te penchant,  
Du haut de vos sommets, vierges de tyrannie,  
Entouré des guerriers soumis à ton génie,  
Tu répétais ce chant :

II

« Le tzar jura l'esclavage du monde ,  
Mais à ce vœu j'oppose un autre vœu :  
Quand par le tzar l'injustice se fonde,  
Mon bras sera la justice de Dieu !

« Pour asservir ces monts inexpugnables,  
Où librement vous combattez sous moi ,  
Il rassembla des hordes innombrables  
Que par le knout il enchaîne à sa loi.  
Mais son armée immense en vain nous brave ;  
Nous la vaincrons : l'esprit soumet la chair ;

Le soldat libre est plus fort que l'esclave ;  
Il fait passer son âme dans son fer !

« Le tzar jura l'esclavage du monde,  
Mais à ce vœu j'oppose un autre vœu :  
Quand par le tzar l'injustice se fonde,  
Mon bras sera la justice de Dieu !

« Quoi ! Woronzoff et sa suite princière  
Se sont promis nos femmes, en riant !...  
Oh ! ce n'est pas à leur race grossière  
Que s'uniront ces perles d'Orient.  
Pour Woronzoff, Tiflis, tu t'illuminés,  
Mais au retour tous tes feux s'éteindront,  
Et les vaincus cacheront dans les mines  
D'un maître ingrat l'impuissance et l'affront.

« Le tzar jura l'esclavage du monde,  
Mais à ce vœu j'oppose un autre vœu :

**Quand par le tzar l'injustice se fonde,  
Mon bras sera la justice de Dieu !**

« Stamboul a vu quelques Grecs qu'il soudoie  
Baiser les pas de son fils Constantin,  
Lui promettant déjà comme une proie  
Le trône usé du sultan qui s'éteint.  
L'âme du tzar à ce rêve s'embrace ;  
Sur le Bosphore il se voit triomphant...  
Non ! la Turquie apprendra du Caucase  
Comment du tzar un peuple se défend !

« Le tzar jura l'esclavage du monde,  
Mais à ce vœu j'oppose un autre vœu :  
Quand par le tzar l'injustice se fonde,  
Mon bras sera la justice de Dieu !

« Il sème en vain, pour éblouir l'Europe,  
Les faux récits de bulletins menteurs ;



La vérité, que son joug enveloppe,  
A des échos qui bravent ses fureurs.  
Libre témoin d'une lutte acharnée,  
Déjà l'Europe a pu juger nos coups ;  
Pour nous détruire il revient chaque année  
Et chaque année il fuit vaincu par nous !

« Le tzar jura l'esclavage du monde ;  
Mais à ce vœu j'oppose un autre vœu :  
Quand par le tzar l'injustice se fonde,  
Mon bras sera la justice de Dieu !

« N'espérant plus faire plier nos âmes ,  
Ne pouvant pas escalader nos monts,  
Il va , dit-il , livrant nos bois aux flammes,  
Ouvrir l'enceinte où nous nous enfermons.  
Que ses soldats cherchent d'autres vengeances !  
Nos bois détruits, ils trouveront nos bras,  
Et des forêts de glaives et de lances  
Les couvriront des ombres du trépas !

« Le tzar jura l'esclavage du monde,  
Mais à ce vœu j'oppose un autre vœu :  
Quand par le tzar l'injustice se fonde,  
Mon bras sera la justice de Dieu ! »

### III

Vous dont le tzar retient la patrie enchaînée,  
En entendant ce cri libre et fier de Schamil,  
N'avez-vous pas compris que votre destinée  
N'était plus en exil ?

N'avez-vous pas compris que dans la Circassie  
Un bataillon manquait pour vaincre ou pour mourir,  
Et que sous ce drapeau qui combat la Russie  
Vous deviez accourir ?

Pour la seconde fois on vous immole à Rome <sup>1</sup> ;

<sup>1</sup> Le même Pape qui vient de fêter à Rome l'empereur Nicolas, dont les



L'Europe vous trahit comme le Vatican ;  
A votre sainte cause il ne reste qu'un homme :  
Schamil le musulman !...

Débris de la Pologne, héroïque phalange,  
Pauvres guerriers errants, jeunes, vieux, armez-vous !  
Accourez au milieu d'un peuple qui vous venge !  
C'est votre place à tous.

Armez-vous ! dans Schamil un héros se révèle ;  
C'est un chef glorieux digne de votre orgueil :  
Peut-être devant lui la Pologne nouvelle  
Va sortir du cercueil !

persécutions contre les catholiques ont ému ceux mêmes qui ne le sont pas, avait déjà prêté des armes à la cruauté de l'autocrate lorsqu'en 1830 il lançait contre la malheureuse Pologne l'encyclique dans laquelle il blâmait en ces termes l'héroïque effort que cette glorieuse nation avait tenté pour briser ses fers : « Votre malheureux pays a été déchiré par la guerre civile « pour s'être révolté contre l'autorité légitime ;... il convient que, pour l'avantage et l'honneur des disciples de Jésus-Christ, la perfidie et la méchanceté de pareils disciples de mensonge soient mises dans leur jour... « Votre empereur est magnanime !... Maintenant la tranquillité et l'ordre « sont rétablis, etc....

GRÉGOIRE XVI. »



**IMITATIONS.**



## **Imitation de miss Sydney.**

---

**Parmi les noms qu'on apprend à maudire  
Dans l'avenir ton nom sera cité.  
Mon champ d'honneur, c'est la postérité ;  
Pour te frapper, mon arme, c'est ma lyre  
Le cœur t'aima, mais l'esprit t'a jugé,  
Et par l'esprit le cœur sera vengé!**



## Imitation de Byron.

---

*Ma vie* est le doux nom dont ton amour m'appelle ,  
Mais notre vie, hélas ! c'est le rêve d'un jour !  
Oh ! nomme-moi plutôt *mon âme* ! Notre amour,  
Qui fut conçu par l'âme, est immortel comme elle.





**AU GRAND-DUC DE TOSCANE.**

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100



## AU GRAND-DUC DE TOSCANE

SONNET.

---

Que la ville des fleurs, que Florence avec grâce  
Te salue, en semant de roses ton chemin ;  
En vers harmonieux que la langue du Tasse  
Célèbre un cœur royal qui sait rester humain.

Quand celui qui du Christ devrait suivre la trace  
Réclame des proscrits pour le bourreau romain ,  
Toi tu t'es souvenu que le Christ faisait grâce,  
Et tu tends au malheur ta fraternelle main.

**O prince généreux ! digne d'un grand empire,  
Bien mieux que la rigueur la clémence t'inspire ;  
Tu comprends l'avenir, et déjà t'y plaçant,**

**Tu vois l'humanité briser partout sa chaîne,  
Et tu sens qu'il faudra, dans une heure prochaine,  
Régner par la justice et non plus par le sang.**



**LE MIDI.**



**LE MIDI.**





## LE MIDI.

---

**Ambitieuse fantaisie  
D'un esprit par le Nord glacé,  
Faire des vers sur toi, terre de poésie,  
Ce sera d'un beau chant l'écho presque effacé.**

**Comment rendre par le langage  
L'enchantement de ton rivage,  
D'où s'exhale un souffle attiédi?  
Tes jours si purs, tes nuits sans voiles,  
Ton soleil, tes vives étoiles,  
Comment te peindre, ô beau Midi!**

Je vois encor, patrie absente,  
Sous ta lumière éblouissante,  
Tes horizons se dérouler,  
Et de tes montagnes dorées  
Les cimes d'azur éclairées  
Aux blancs nuages se mêler.

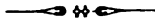
Le soir, sur tes bords inclinée,  
J'entends la Méditerranée  
Qui te caresse en s'endormant ;  
Mer sereine où rit la tempête,  
Mouvant azur où se reflète  
La beauté de ton firmament.

Je sens encor ta chaude haleine  
Qui dans les blés mûrs de la plaine  
Creuse en courant de hauts sillons ;  
Et, par ces jours brûlants, couchée  
Sur l'herbe fraîchement fauchée,  
J'écoute le chant des grillons.

J'aspire la senteur divine  
Dont la lavande et l'aubépine  
Imprègnent les airs à l'entour ;  
Atmosphère voluptueuse,  
Où l'âme flotte radieuse  
Dans un premier songe d'amour.

Amour, nature, fraîche image,  
Qui reparait comme un mirage,  
Et qu'on veut en vain ressaisir !  
Hélas ! quand la jeunesse est morte,  
D'où vient que le flot qui l'emporte  
Laisse surnager le désir ?

1844.





**L'EMPEREUR DE RUSSIE A ROME.**

« Le tzar va se rendre à Rome et y restera quelques jours. Le pape vient de donner l'ordre d'illuminer la coupole de Saint-Pierre. Il est impossible d'accorder à l'empereur une plus grande marque d'attention. »

*(Gazette d'Augsbourg.)*

## **L'EMPEREUR DE RUSSIE A ROME**

**SONNET.**

---

**Quoi! l'Eglise en démente elle-même s'immole!  
Quoi! par Rome, est-il vrai, le tzar sera fêté!  
Saint-Pierre, illuminant sa sublime coupole,  
Brûlera son encens devant l'impiété!**

**Quoi! le persécuteur de la foi qui console  
Aura vu devant lui fléchir la papauté!  
Ombres du Vatican! ombres du Capitole!  
Levez-vous! rappelez Rome à sa dignité!**

Tandis que sur ses pas une humble femme attire <sup>1</sup>  
Ce vieux peuple romain ému par son martyre,  
Le tzar, dont cette femme a lassé les bourreaux,

Dans son orgueil jaloux veut une fête à Rome.  
Non ! la foule vers lui criera comme un seul homme :  
« Loin d'ici ! car tu n'es ni chrétien, ni héros ! »

<sup>1</sup> Qui n'a lu le récit des horribles persécutions qu'a souffertes durant sept ans Mackrena Mieczysławska, abbesse des Basiliennes de Minsk, actuellement à Rome ?

Décembre 1845.

---



**PASSION.**

**C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.**

**RACINE.**

## PASSION.

---

Pâle et l'œil enflammé, cette femme qu'a-t-elle ?  
Quel mal la fait mourir en la rendant plus belle ?  
Quel souffle l'a touchée et la courbe en passant ?  
Quel fluide embrasé circule dans son sang ?  
Elle est seule ; et pourtant l'air vide qu'elle embrasse  
Pour elle se remplit d'un fantôme qui passe !  
Elle aspire un parfum, elle entend une voix,  
Elle se lève : il vient ! C'est Lui comme autrefois !  
Lui !... Toujours cet espoir, toujours, pauvre insensée,  
Le feu du souvenir brûle dans sa pensée.  
Mais Lui, que fait-il donc ?... Sans elle est-il heureux ?  
Il ne l'aimait donc pas ? Elle aimait donc pour deux ?

Elle était le foyer qui lui versait la flamme,  
Elle le faisait vivre en lui prêtant son âme.  
Désirs, combats, transports d'un amour enivrant,  
Il ne vous sentait pas tout en vous inspirant !

Oh ! mystère effrayant, énigme douloureuse !  
Hélas ! comment l'amour dans cette âme orageuse  
Peut-il, en aveuglant sa raison qu'il soumet,  
Dérober le néant de celui qu'elle aimait ?  
Quoi ! toutes les clartés de son intelligence  
N'ont pas su de ce cœur lui montrer l'indigence !  
Quoi ! son regard, pour tous si sûr et si profond,  
En Lui vit les dehors sans pénétrer le fond !  
Ah ! c'est que trop longtemps cette âme palpitante  
Poursuivit un fantôme adoré dans l'attente.  
C'est à cet idéal qu'elle s'abandonna.  
Le rêve fut détruit... et Lui la domina !

Jouet des passions, non, l'âme n'est pas libre !  
Si le cœur qui se sent saigner dans chaque fibre,

Lorsque l'amour l'attire et le frappe au hasard ,  
Pouvait de sa blessure arracher l'affreux dard,  
Il n'irait pas traînant sa honte et sa souffrance,  
Et bientôt du dédain naîtrait l'indifférence ;  
Mais non ! l'amour s'obstine et le cœur se débat,  
Puis se meurt sans avoir triomphé du combat.

Qui donc répand en nous cette fatale ivresse ?  
Oh ! c'est toujours Vénus, l'implacable déesse ;  
C'est toujours l'ancien dieu qui joint aveuglément  
Deux cœurs, faits pour se fuir, dans un embrassement.



**A BÉRANGER.**





## A BÉRANGER

A PROPOS DE L'INAUGURATION DU MONUMENT DE MOLIÈRE <sup>1</sup>.

---

Pourquoi cacher ton front dans la retraite,  
Ton noble front que l'on veut couronner?  
Illustre ami du peuple et son poète,  
Laisse sur lui ta gloire rayonner!  
Pour saluer l'image de Molière,  
Vrai philosophe, intègre citoyen,  
Ta voix devait s'élever la première,  
Car ton génie est le frère du sien.

<sup>1</sup> Lorsqu'il fut question d'inaugurer le monument de Molière, la jeunesse des écoles se rendit en députation auprès de notre grand poète et lui demanda de présider à cette inauguration; l'illustre chansonnier refusa et se déroba à l'ovation qui lui était destinée.

Fils tous les deux d'une muse hardie,  
Sur les abus frappant à l'unisson,  
Ce qu'il a fait, lui, par la comédie,  
Toi, tu le fais aussi par la chanson.  
Libre penseur, épris du seul mérite,  
Il flagella l'orgueil patricien,  
Le parvenu, le pédant, l'hypocrite...  
Oh ! ton génie est le frère du sien !

L'humanité n'eut pas d'âme meilleure ;  
Facile à tous, prodigue à l'indigent,  
Il répandait sans compter, à toute heure,  
Génie, amour, gaieté, jeunesse, argent.  
Cette bonté, la tienne la rappelle,  
Toi... Mais tu veux que l'on taise le bien ;  
Aussi tout bas ma voix répète-t-elle :  
Ton noble cœur est le frère du sien !

Issu du peuple, il en eut la tendance :  
L'esprit du temps ne put le contenir ;

Il pressentait, dans son indépendance,  
L'essor hardi que prendrait l'avenir.  
De tout faux culte il brisait les barrières ;  
Railleur profond, poète logicien,  
Déjà son œil embrassait nos lumières,  
Et son génie avait la foi du tien.

Viens donc nous dire, aux pieds de sa statue,  
Un de ces chants que retient le pays !  
Viens te mêler à cette foule émue,  
Toi qui survis à tant d'espairs trahis.  
O Béranger, que ce vœu s'accomplisse !  
Molière èt toi, son nom auprès du tien,  
Ce sera grand et ce sera justice,  
Car ton génie est le frère du sien !

Février 1844.





**INFIDÉLITÉ.**



# INFIDÉLITÉ.

(Dédié à M<sup>lle</sup>\*\*\*\*.)

---

Eh quoi ! les cœurs liés  
Sans mourir se délient ?  
Quoi ! les hommes oublient  
Comme vous oubliez !

Une autre est la victime,  
Mais c'est vous que je plains,  
Vous dont rien ne ranime  
Les souvenirs éteints !

Quoi ! ces heures si belles,  
Qu'on passait confondus,  
S'envolent infidèles,  
Et ne reviennent plus ?

Ces intimes pensées  
Qu'ensemble on échangeait,  
Aujourd'hui dispersées,  
Vont d'objet en objet !

Quoi ! ces fêtes de l'âme  
Que le monde ignorait,  
Ces extases de flamme  
N'ont pas même un regret !

De tant d'images tendres  
A peine on se souvient ;  
Des sentiments en cendres  
Il ne reste plus rien !

Et le cœur se profane,  
Et l'amour se dément ;



Et l'homme se condamne  
A ce grand dénûment !

On raille sans souffrance  
Ce qui fit le bonheur,  
Comme un lâche en démençe  
Rit en perdant l'honneur !

Avoir mêlé ses larmes,  
Ensemble avoir prié,  
Avoir, jours pleins de charmes !  
Tout connu de moitié !

Soif de l'intelligence,  
Élans vers l'idéal,  
Luttés de la croyance  
Contre un doute fatal.

Aux sources éternelles  
Des désirs généreux,  
En unissant ses ailes,  
S'être élevés tous deux.

Avoir, touchant mystère !  
L'un par l'autre inspirés,  
Répandu sur la terre  
Des bienfaits ignorés ;

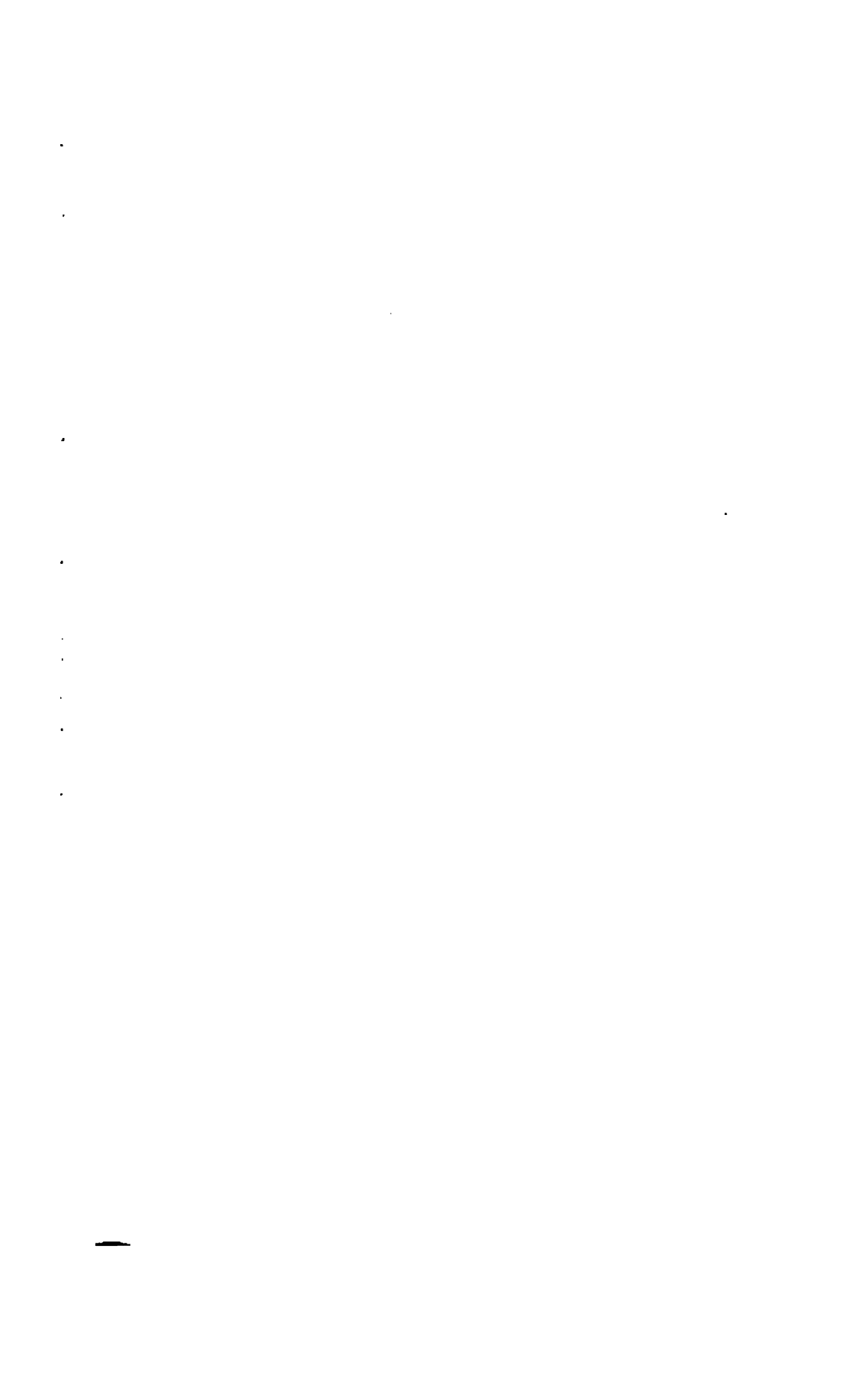
N'avoir formé qu'un être,  
Bon et grand par l'amour,  
Et ne plus se connaître,  
Et se maudire un jour !

Oh ! l'âme est avilie  
Par cet horrible jeu !  
Mieux vaudrait la folie...  
Mieux vaut la mort, mon Dieu !

La mort, qui nous sépare,  
Promet l'éternité ;  
La mort est moins barbare  
Que l'infidélité !



**LA VIERGE DE LURLEY.**




# LA VIERGE DE LURLEY

LÉGENDE DES BORDS DU RHIN.

---

J'aime le Rhin, ce roi des fleuves,  
Qui double, en fuyant dans son cours,  
De vieux manoirs, des villes veuves  
De la splendeur des anciens jours.

La nature semble plus grande  
Sur ces bords peuplés ou déserts ;  
Là, tout débris a sa légende.  
La poésie est dans les airs ;



Elle erre sur la tour gothique,  
Sur le donjon démantelé ;  
Elle s'assied mélancolique  
Sur les rocs brisés de Lurley ;

Rocs suspendus sur un abîme  
Où le Rhin tombe en se roulant ;  
Cercueil de plus d'une victime,  
Dont on n'approche qu'en tremblant.

C'est dans cette onde courroucée  
Que disparut un chevalier ;  
Et dès ce jour sa fiancée  
Devint folle, sans l'oublier.

La voilà seule sur la rive,  
Regardant le gouffre fermé,  
Murmurant d'une voix plaintive  
L'hymne de mort du bien-aimé.

La lyre, aux mains de cette femme,  
N'est que l'écho de ses douleurs ;

Son chant, c'est la voix de son âme  
Qui tremble et se voile de pleurs ;

Son chant, c'est le deuil qu'elle porte  
Sur son front courbé qui pâlit,  
Le deuil d'une espérance morte  
Qu'en son cœur elle ensevelit.

Parfois sa folie a ce leurre  
Où son dernier espoir a lui :  
« Il revient, dit-elle, c'est l'heure :  
« Je l'attends, parons-nous pour lui! . . »

Et la vierge, dans sa démence,  
A son miroir sourit encor,  
Parfume ses cheveux d'essence,  
Les lisse avec un peigne d'or.

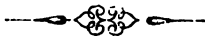
Puis elle se penche, elle écoute,  
Elle suit d'un œil alarmé  
L'ombre qui glisse sur la route  
Où doit passer son bien-aimé.

Mais sa tête, qu'elle secoue,  
Bientôt se tourne vers l'écueil ;  
Une larme brille à sa joue,  
Elle reprend son chant de deuil ;

Chant si doux, de son cœur qui souffre,  
Qu'émus par ces touchants accords,  
Oubliant qu'ils rasant le gouffre,  
Les pêcheurs voguent vers ces bords.

Et poussé dans l'abîme sombre  
Qui tourbillonne et retentit,  
Leur esquif cède au courant, ... sombre,  
Se brise aux rocs et s'engloutit.

Et la vierge à son tour s'incline,  
Tombe dans le gouffre écumant,  
Se métamorphose en Ondine  
Et retrouve enfin son amant.





**A M<sup>LLE</sup> \*\*\*.**



**A M<sup>LLLE</sup>\*\*\*.**

---

**Quand tu mets dans ma main ta main petite et blanche,  
Quand tu tiens sur mon sein ton front pur incliné,  
Jeune amie, avec moi sans que ton cœur s'épanche,  
Le mien l'a deviné.**

**A tes yeux d'où s'échappe une larme brûlante,  
A ta joue empourprée et pâle tour à tour,  
A tes soupirs brisant ta voix molle et tremblante,  
J'ai reconnu l'amour !**

J'ai reconnu ce feu qui donne et prend la vie,  
Qui détruit le repos, le bonheur, la raison,  
Et qui jette dans l'âme à peine épanouie  
Un dévorant poison.

Le destin qui t'attend éveille mes alarmes,  
Dans mes tourments passés je lis ton avenir,  
Et mes yeux, en mêlant leurs larmes à tes larmes,  
Pleurent de souvenir.



**A M. ANTONI DESCHAMPS.**



**A M. ANTONI DESCHAMPS**

**SONNET.**

---

Sous un toit bienfaisant <sup>1</sup> si ta raison touchante  
Aime à s'associer à ceux qui n'en ont plus,  
Si tu te dis leur frère et si ta muse chante  
Pour réveiller en eux des souvenirs confus ;

Si tu suis, attentif, chaque scène émouvante  
Des drames douloureux de ces esprits perdus,  
Si tu vois sans terreur ce qui nous épouvante,  
C'est que tu connais trop le monde où tu vécus ;

<sup>1</sup> M. Antoni Deschamps habite à Montmartre la maison de santé du docteur Blanc.

C'est qu'ayant pénétré les passions coupables  
De tant d'esprits pervers, qu'on nomme raisonnables,  
Vertiges de la foi, des mœurs et du pouvoir,

Spectacle désolant d'erreurs et de misères,  
Tu préféras trouver dans l'âme de tes frères  
L'oubli de la raison à l'oubli du devoir.

1846.





LA MORT DANS LA VIE.



## LA MORT DANS LA VIE

(Dédié à M<sup>lle</sup> \*\*\*\*.)

---

Quand la mort vient frapper, devant l'homme qui pleure,  
Un enfant, un ami par qui vivait son cœur,  
Dans ce funèbre jour il est surtout une heure  
De suprême douleur.

C'est l'heure inexorable où, pour le cimetière,  
On arrache le mort aux baisers du vivant !  
Où le sinistre bruit des clous fermant la bière  
Retentit dans le cœur qu'il brise plus avant.

Puis, quand tout est fini, quand la dépouille aimée  
Est dans la froide terre à jamais enfermée,  
On la ranime en songe, on lui parle, on l'entend ;  
Au départ éternel on se refuse à croire...  
Oh ! mon Dieu, ce calice est bien horrible à boire !  
L'homme en réserve à l'homme un plus amer, pourtant.

Oui, dans la vie il est une douleur plus forte :  
C'est quand un corps vivant n'a plus qu'une âme morte ;  
Morte aux doux souvenirs, morte aux nobles instincts,  
Sourde aux cris de douleur, froide aux paroles tendres,  
Foyer désert où rien ne ranime les cendres  
Des sentiments éteints.

Pourtant cet être vit ; corps sans âme, il respire ;  
C'est le même regard, c'est le même sourire  
Dont on était charmé !  
C'est cette même voix qui feignait la tendresse ;  
Le temps n'a pas détruit l'image enchanteresse ;  
C'est ce fantôme enfin que nous avons aimé !

C'est l'enveloppe encor... Mais l'âme, où donc est-elle?  
Elle nous apparut fière, grande, fidèle!  
Qui la reconnaîtrait?... Brisant notre idéal,  
De toutes ses vertus elle s'est dépouillée;  
Cruelle froidement, orgueilleuse et souillée,  
Comme on ferait le bien elle commet le mal !

Quel souffle a desséché cette jeunesse aride?  
Eh quoi ! rien n'est resté dans ce sépulcre vide ?  
Pas même le regret de l'amour, de l'honneur ;  
Pas même le remords des pleurs qu'on fait répandre,  
Pas même le desir de revoir et d'entendre  
Ce qui fit le bonheur ?

C'est la mort dans la vie ! une autre âme éplorée  
En vain frappe à cette âme et succombe altérée.  
D'un cri de repentir, d'un mot d'amour... hélas !  
La tombe est sans échos!... Ah ! cette âme est bien morte ;  
Cadavre corrompu, le flot fatal l'emporte  
Dans un courant impur qu'on ne remonte pas.

Heureux qui de la vie atteint la limite  
Sans pleurer les vivants, sans traîner à sa suite  
Les spectres douloureux des sentiments perdus.  
Et pourtant, ô mon Dieu, mieux vaut être victime  
Que de tomber ainsi dans le fond de l'abîme  
En repoussant les bras qui nous étaient tendus.

1845.



**A M<sup>ME</sup> RÉCAMIER.**





## A M<sup>ME</sup> RÉCAMIER <sup>1</sup>.

---

Dans ce salon, enceinte révéree,  
Où chaque jour s'assied Chateaubriand,  
Quand ce grand maître à la tête inspirée  
Auprès de vous écoute bienveillant  
Les faibles vers de ma muse ignorée :

<sup>1</sup> Dans un précédent recueil nous adressions ces vers à M<sup>ME</sup> Récamier :

Quand vous rêvez, quand dans votre âme  
Vos souvenirs vont se pressant,  
Vous devez bénir Dieu, Madame,  
Des dons qu'il vous fit en naissant.

Cœur, esprit, ineffables grâces,  
Il vous donna tout pour charmer,  
Tout ce qui fait qu'on suit vos traces  
Et que vous voir c'est vous aimer.

Si ma pensée hésite, si ma voix  
Meurt tout à coup sans achever la rime,  
C'est que je vois un fantôme sublime ;  
Corinne est là <sup>1</sup> ; son regard se ranime  
Et je l'entends chanter comme autrefois.

Vous êtes la double puissance  
Qui captive l'humanité,  
Le charme de l'intelligence  
Et le charme de la beauté.

Vers vous tous les êtres d'élite,  
Tous les grands cœurs sont attirés ;  
Votre trône idéal abrite  
Les talents que vous inspirez.

Vous êtes la source bénie  
Où se désaltère le cœur,  
La muse fidèle au génie,  
La Providence du malheur

Quand vous rêvez, quand dans votre âme  
Vos souvenirs vont se pressant,  
Vous devez bénir Dieu, Madame,  
Des dons qu'il vous fit en naissant.

Juillet 1843.

<sup>1</sup> Le beau tableau de *Corinne au cap Misène*, par Gérard, est dans le salon de M<sup>me</sup> Récamier.

Oh ! le génie a sacré cette femme !  
Le front penché devant ce front vainqueur,  
L'œil ébloui par cet œil plein de flamme,  
Mon chant se perd dans les chants de son âme,  
Puis en tremblant j'interroge mon cœur :

Est-il en moi cet éloquent délire  
Prêt à sortir de son sein oppressé ?  
Des passions qui font gémir sa lyre,  
Du dieu caché qui la tue et l'inspire,  
Dans mon esprit le souffle a-t-il passé ?

Qu'importe, hélas ! que ce souffle m'incline....  
Ah ! je sens bien que la langue divine  
N'a pas traduit les maux que j'ai soufferts,  
Et je vous dis en vous montrant Corinne :  
Ecoutez-la ! n'écoutez pas mes vers !



**SONNET.**



## SONNET <sup>1</sup>.

---

Nous qui gardons encor la foi de l'idéal,  
Ne chantons pas les rois, ils nous trompent, poètes ;  
Leur âme est endurcie aux cruautés secrètes ;  
Quand ils feignent le bien, ils méditent le mal.

Toi-même, qui connus à quelles saintes fêtes  
La douceur du pardon convie un cœur royal,  
Tu cèdes à la peur, tu perds le sens moral,  
Et dans leur ligue impie, aveugle, tu te jettes.

<sup>1</sup> Voir le sonnet, page 89, au grand-duc de Toscane, qui d'abord avait refusé de livrer Renzi, chef de la dernière insurrection de la Romagne, réfugié dans ses États, mais qui, sur les réclamations du pape et de l'empereur d'Autriche, vient d'abandonner ce proscrit, dont le supplice se prépare à Rome.

Ta fragile pitié fut moins durable, hélas !  
Que ces fleurs qu'on semait, plein d'espoir, sur tes pas  
— Quel spectacle à donner au monde qui s'éclaire!...

Trois potentats, dont l'un se dit l' élu du Christ,  
S'unissent pour frapper un malheureux proscrit !  
— Des peuples je comprends la sanglante colère. —

Février 1846.





**RÉVEIL DE LA POLOGNE.**



## RÉVEIL DE LA POLOGNE.

---

Elle se lève, elle appelle la vie,  
La nation qu'on veut anéantir !  
De son tombeau sort le peuple martyr,  
Et l'aigle blanc plane sur Cracovie !

Sublime élan ! ce grand corps mutilé  
Après quinze ans ressuscite plus brave ;  
Les rois bourreaux qui le tenaient esclave  
Sous son regard intrépide ont tremblé !

Mais, s'ils ont peur, leur nombre les rassure :  
N'ont-ils pas su, vautours unis entre eux,  
Depuis un siècle élargir la blessure  
Toujours saignante à ce flanc généreux !

Linceul pesant, leur triple tyrannie,  
O liberté ! comprime ton essor ;  
Mais de ce peuple invincible génie,  
O liberté ! tu viens l'armer encor !

De l'héroïsme impérissable exemple !  
Duel à mort et toujours renaissant !  
Un contre trois !... L'Europe les contemple  
Sans mettre fin à ce drame de sang.

Ta noble lutte, hélas ! n'a pas d'issue,  
Tu le sais bien... et pourtant tu combats,  
Fière Pologne, immortelle Vaincue,  
Que l'on enchaîne, et qu'on ne dompte pas !

La France en vain rêve ta délivrance ;  
Quel bras fatal arrête son secours ?  
Qui donc retient le grand cœur de la France ?  
Qu'est devenu le peuple des trois jours ?

**JALOUSE.**



## JALOUSE <sup>1</sup>.

### RÉCITATIF.

Moi belle, dites-vous?... Non, je ne suis plus belle ;  
Si j'étais belle encor, serait-il infidèle?...  
Celle qu'il faut louer, ce n'est pas moi, c'est elle ;  
C'est cette femme au grand œil noir.  
Il l'aime ; à ses serments pour elle il est parjure ;  
Ah ! toute flatterie irrite ma blessure ;  
Vos éloges pour moi ne sont qu'une imposture ;  
Ne raillez pas mon désespoir !

<sup>1</sup> M<sup>lle</sup> Émilie Pacini, élève de Paër et de Duprez, et douée d'un double et rare talent comme compositeur et comme cantatrice, a mis en musique ces vers, qu'elle chante avec une pénétrante expression.

CHANT.

Froids courtisans d'une soirée,  
Vous ne lisez pas dans les cœurs.  
Lorsque, pâle et désespérée,  
Je viens dans vos salons moqueurs,  
Vous vous demandez qui m'attire,  
Ce que cherche mon œil ardent ;  
C'est elle... Elle fait mon martyr,  
Et je veux la voir, cependant.

Je suis jalouse, et l'amour dans mon âme  
De la vengeance allume le désir.  
Oh ! que je souffre en voyant cette femme !  
Mais, à mon tour, je la ferai souffrir.

Je viens chercher sur son visage  
La joie ou la douleur du jour ;  
Quoi ! son front n'a pas un nuage !  
Elle est radieuse d'amour !  
Il l'aime encor !... Sa main si belle  
Tient un bouquet offert par lui :



Jadis je me parais comme elle  
Des fleurs qu'il lui donne aujourd'hui.

Je suis jalouse, et l'amour dans mon âme  
De la vengeance allume le désir.  
Oh ! que je souffre en voyant cette femme !  
Mais, à mon tour, je la ferai souffrir.

Je lui dirai : Quand il vous touche  
Par son amour qui n'est qu'un jeu,  
Vous ignorez que de sa bouche  
Sortit pour moi le même aveu.  
Madame, il m'aima la première,  
Et ce cœur, que vous m'avez pris,  
Ce cœur, dont vous êtes si fière,  
N'a que des sentiments flétris.

Je suis jalouse, et l'amour dans mon âme  
De la vengeance allume le désir.  
Oh ! que je souffre en voyant cette femme !  
Mais, à mon tour, je la ferai souffrir.

Je lui dirai : Lisez ces lettres,  
Ces lettres écrites pour moi !  
Peut-on croire aux serments des traîtres ?  
N'avais-je pas reçu sa foi ?  
Sur son honneur, sur sa patrie,  
Il jura de m'appartenir !...  
Comme moi vous serez trahie ;  
Mon passé, c'est votre avenir !

Je suis jalouse, et l'amour dans mon âme  
De la vengeance allume le désir.  
Oh ! que je souffre en voyant cette femme !  
Mais, à mon tour, je la ferai souffrir .

**A MA FILLE.**



**A MA FILLE**

**VERS SERVANT D'ÉPILOGUE A UN VOLUME DE RÉCITS POUR  
L'ENFANCE.**

---

Ces récits dédiés à vous deux, ô ma fille,  
Ne sont plus que pour toi, mon seul bien aujourd'hui.  
Ton frère n'est plus là ; de mes bras il a fui ;  
Il est auprès de Dieu l'ange de sa famille.

Désormais il n'a plus besoin de nos leçons,  
Il pénètre là-haut la sagesse profonde,  
Il sait ce que jamais on n'apprend dans ce monde,  
Où, déçus par l'orgueil, ignorants nous passons.

Quand tu me vois pleurer de ces larmes de mère  
Dont la source éternelle est dans un souvenir,  
Tu me dis, dans ta douce et riante chimère :  
« Il est allé voir Dieu, mais il va revenir ! »

Il ne reviendra pas, ô ma pure colombe !  
Mais un jour, lorsqu'ici j'aurai fixé ton sort,  
J'irai le retrouver ; et, pleurant sur ma tombe,  
Alors tu comprendras ce que c'est que la mort.

1844.



**UN VOEU.**





## UN VŒU.

---

Je voudrais être roi, ne pouvant être dieu !  
Mais ce n'est pas l'orgueil qui m'inspire ce vœu.  
Je voudrais être roi, roi despote, pour faire  
Plus vite un plus grand bien dans une grande sphère.  
Je voudrais voir trembler cent peuples à mes pieds,  
Pour pouvoir dire à tous : Vous êtes déliés ;  
Pour leur rendre d'un mot les droits qu'on leur dispute,  
Pour finir sans douleur cette éternelle lutte  
Du pauvre et de l'heureux, du faible et du puissant,  
Lutte qui chaque jour se poursuit dans le sang.

Monarques absolus, si j'avais votre place,  
Tout ce qui vous fait peur tenterait mon audace ;  
Au lieu de l'enchaîner, aidant la liberté,  
Devançant l'avenir qu'attend l'humanité,  
Je soufflerais l'esprit que vous voulez éteindre.  
L'œil fixé vers un but glorieux, pour l'atteindre  
Je marcherais en tête et je n'attendrais pas  
Que de ses fers brisés mon peuple armât son bras.

Ah ! si vous méritiez de dominer le monde,  
Ne sentiriez-vous point l'émotion profonde  
Qu'éveillent ici-bas dans tout cœur généreux  
L'angoisse et le labeur de tant de malheureux !  
Ces êtres accablés par la peine de vivre,  
Du jour qui les voit naître au jour qui les délivre,  
Tous ces déshérités, pour assouvir leur faim,  
Condamnés d'âge en âge à leur travail sans fin,  
Foule immense asservie au joug du petit nombre,  
Qui végète sans bruit et qui souffre dans l'ombre ;  
Ces hommes, vos pareils, dépouillés par le sort,  
Ne changent pas pour vous le bonheur en remord ?  
Quoi ! leurs pleurs résignés ou leurs amères plaintes

Ne vous suggèrent pas des ambitions saintes?  
Quoi ! tant de désespoirs n'allument pas en vous  
Un désir qui parfois de Dieu nous rend jaloux ?  
Rêve libérateur dans lequel on dérobe  
La puissance du ciel pour racheter le globe,  
Pour finir d'un seul vœu ses longs déchirements,  
Pour dire au bonheur : Règne où régnaient les tourments.

Mais, vous qu'on croit marqués d'un divin caractère,  
Vous ajoutez encore aux douleurs de la terre ;  
Complices du Destin, au peuple gémissant  
Vous imposez des lois d'injustice et de sang ,  
Jusqu'à ce que, gonflé de misère et de honte,  
Comme un fleuve grossi sa colère remonte,  
Qu'aux sources de ses maux il s'élançe en courroux,  
Et que son flux vengeur se dresse contre vous.  
Alors à votre tour vous servez d'hécatombe ;  
Votre trône s'écroule et votre tête tombe,  
Et ce peuple, qu'hier on pouvait diriger,  
Implacable aujourd'hui, ne sait que se venger.

De siècle en siècle ainsi le drame se répète,  
Et pourtant aucun roi ne prévient la tempête.

Toi-même, qui connais ces terribles leçons,  
Insensible Angleterre, à tes vieux ducs saxons  
Tu n'as pas enseigné cette pitié prudente  
Qui prévient les fureurs de la foule grondante.  
Quoi ! n'entendent-ils pas dans leurs palais fermés  
Les voix, les cris, les pleurs de spectres affamés ?  
A travers leurs brouillards lorsque leur regard plonge,  
N'ont-ils pas vu passer, comme en l'horreur d'un songe,  
Ces hommes épuisés, à peine recouverts  
De fétides haillons durant les longs hivers ?  
Êtres infortunés sous ce ciel noir de brume,  
Dieu veille-t-il sur vous ? A vos jours d'amertume  
Dieu n'accorde pas même un jour chaud et vermeil !  
Les pauvres d'Italie ont du moins leur soleil.  
Vous, hélas ! vous n'avez, triste foule abattue,  
Que le travail pour vivre, et le travail vous tue !  
Jamais le sentiment, la gaité, le plaisir  
N'allégent le fardeau de vos jours sans loisir ;  
Et vous cherchez, pour fuir une horrible détresse,  
La mort dans la débauche, ou l'oubli dans l'ivresse.

Quoi ! témoins endurcis de ce spectacle affreux,

Les puissants sont en paix, les riches sont heureux.  
Ce suprême malheur n'a rien qui les attriste ;  
Même aux cris de la faim l'égoïsme résiste !  
Un peuple meurt, manquant de pain pour se nourrir,  
Et ses chefs gorgés d'or le regardent mourir !

ÉPILOGUE.

Tu tressailles enfin ! Ces misères accrues  
Ont trouvé dans ton sein des entrailles émues,  
Avare oligarchie ! Et déjà, dans tes rangs,  
Plusieurs se sont troublés à l'appel des mourants ;  
Tu devines le sens de leurs sombres murmures,  
Mais ce n'est pas assez du pain que tu mesures,  
Non ! non ! Quand elle voit tes trésors entassés,  
Du pain à cette foule, ah ! ce n'est pas assez.  
A tes serfs d'Angleterre, et d'Écosse, et d'Irlande,  
Il te faut désormais faire une part plus grande,  
Sous peine de voir l'heure où le peuple en courroux  
Du bien de quelques-uns fera le bien de tous.

Décembre 1845.



**BOUTADE CONTRE PARIS.**





## BOUTADE CONTRE PARIS.

---

Noire cité de fange et de fumée,  
Loin du soleil pourquoi t'es-tu formée ?  
Foyer du monde, où s'enflamme l'esprit,  
Où l'âme souffre, où le corps dépérit ;  
Quel but fatal, quelle force attractive  
Attire l'homme et l'enchaîne à ta rive ?

Ce mouvement, ce bruit tumultueux,  
Ces flots vivants sur ton pavé boueux,  
Flots agités de passions contraires,  
Sombres, roulant sous tes cieux funéraires,

Tout jette aux cœurs des images de mort ;  
O ville en deuil sous tes brumes du Nord,  
Les purs désirs qu'inspire la nature  
Sont étouffés ou vivent d'imposture.

Que cherchent-ils, ces hommes entassés ?  
Spéculateurs, ils n'ont jamais assez ;  
Ambitieux, ils combattent sans trêve,  
Ne poursuivant qu'un égoïste rêve.  
Voluptueux, ils profanent l'amour ;  
L'amour pour eux c'est le plaisir d'un jour ;  
Mais l'idéal, mais les désirs de l'âme  
Où sont-ils donc ? Dans quelque pauvre femme  
Que l'on délaisse et que raillent entre eux  
Ces cœurs grossiers qu'on nomme les heureux.

Aux vœux impurs sitôt qu'elle est rebelle,  
Qu'importe ici qu'une femme soit belle ?  
Les dons de l'âme et les grâces du corps  
Lui sont, hélas ! de stériles trésors.

L'amour l'oublie, et, cruel avant l'âge,  
Le temps se hâte, il double son ravage,  
Car la beauté, sous ce ciel sans chaleur,  
Pâlit plus vite, ainsi que fait la fleur.

O sol fécond d'Italie et de Grèce !  
Où le cœur vit, où l'on sent la jeunesse,  
Où l'amour rend un culte à la beauté,  
Où la nature est une volupté ;  
Ciel radieux dont la lumière enivre,  
Sous tes rayons l'homme est heureux de vivre.  
Mais vivre ici... se dire : jour par jour,  
La vie a fui sans soleil, sans amour,  
Oh ! c'est la tombe ! — Et puis la mort arrive  
Nous déposant glacés sur l'autre rive,  
Et nul ne sait si notre âme, au réveil,  
Va retrouver l'amour et le soleil.

Décembre 1845.

---



**MA FILE.**



## MA FILLE.

---

Quand la douleur m'abat, votre amitié fidèle  
Sait deviner mon cœur, et vous me parlez d'elle ;  
Vous me la rappelez comme un riant espoir  
Qui transforme en bonheur un austère devoir.  
Oh ! oui, c'est le bonheur, quand passe la jeunesse,  
Que d'avoir un enfant dans lequel on renaisse ;  
Cet amour, le plus pur de ceux qu'on a goûtés,  
Brille sur le déclin de nos jours attristés.  
Oh ! oui, c'est le bonheur de lire dans cette âme  
Qui nous a dû la vie et dont la chaste flamme

Dissipe ce qu'en nous le monde a mis d'impur,  
Comme l'aube dissout la nuit dans son azur.  
Et quand viennent les jours de la sombre vieillesse,  
Où notre triste cœur, qu'à la fois tout délaisse,  
Pense à ceux qui sont morts, à ceux qui sont changés,  
C'est encor le bonheur, sous nos yeux affligés,  
De voir passer l'enfance, heureuse, épanouie,  
Qui se confie au monde et sourit à la vie.

Oh ! je ne me plains plus : Dieu pourrait me punir ;  
Qu'importe mon passé quand j'ai ton avenir,  
Ma fille ! désormais c'est pour toi que je rêve ;  
Mon étoile a pâli, mais la tienne se lève ;  
Sous sa blanche lueur mon front s'est éclairci ;  
Le bonheur attendu si longtemps, le voici :  
Ma fille, il est en toi. Quand je te vois si belle,  
Quand dans tes vifs regards ton esprit étincelle,  
Quand ta voix me traduit avec des mots touchants  
Tes désirs généreux et tes nobles penchants,  
Les précoces éclairs de ton intelligence,  
Ta bonté, qui déjà pleure sur l'indigence ,



Ah ! je sens que le ciel a voulu te former  
Pour consoler ta mère et pour te faire aimer,  
Et j'entrevois pour toi, dans ma tendre espérance,  
Une jeunesse heureuse après l'heureuse enfance :  
Dieu t'envoie un cœur fait à l'image du tien,  
Un bras qui de ta vie est le ferme soutien,  
Un être bon et fier, qui te guide et te donne  
L'amour qui de la femme est la seule couronne.

Et mon cœur tout entier, vers ce rêve emporté,  
Revit de ton bonheur et croit l'avoir goûté.

Mars 1846.





LA

**DUGHESSE D'ORLÉANS.**

Devoir, mot sublime, tu forces au respect jusqu'à la volonté rebelle dont tu ne parviens pas à te faire obéir. Les passions qui travaillent sourdement contre toi sont muettes et honteuses en ta présence. Quelle origine assez digne de toi t'assigner ? où trouver la racine de ta noble tige ? Ce n'est pas dans les penchants sensuels, que tu repousses avec fierté ; ce ne peut être que dans ce sanctuaire où l'homme se trouve élevé au-dessus du monde sensible, affranchi du mécanisme de la nature, et où résident sa personnalité, sa liberté, son indépendance.

KANT.

## LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

De notre temps si les touchants symboles  
Parlaient au peuple ainsi qu'aux anciens jours,  
Devant les fronts couronnés d'auréoles  
Avec respect s'il s'inclinait toujours,

Quel ascendant elle aurait sur les âmes  
Cette princesse, au regard triste et doux,  
Qui, digne et pure entre toutes les femmes,  
N'a pas quitté le deuil d'un jeune époux !

La sainteté de ce veuvage austère  
Dont le devoir remplit seul les loisirs,

Le chaste oubli des plaisirs de la terre,  
Qui pour ce cœur ne sont plus des plaisirs;

La piété de cette âme éclairée,  
D'un libre essor montant vers l'Éternel,  
Que rien d'humain n'a jamais altérée  
Et dont la foi ne dépend que du ciel;

La charité d'un cœur qui souffre et pleure,  
Et va, cherchant la souffrance et les pleurs,  
Cœur généreux, qui répond à toute heure  
Aux cris lointains des plus obscurs malheurs ;

Les nobles goûts d'un esprit qui renferme  
L'amour du beau comme l'amour du bien,  
Âme rêveuse, intelligence ferme,  
Que Goethe émeut, dont Kant est le soutien;

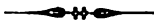
Force et douceur, raison et poésie,  
Sens accompli du vrai, de l'idéal,  
Étoile pure, en sa sphère choisie,  
Se reflétant sur le pouvoir royal ;

En faut-il plus pour former la couronne  
Que met la France au front de ses élus ?  
En faut-il plus pour raffermir un trône ?  
Pour enchaîner les cœurs en faut-il plus ?

De l'avenir nul ne sait le mystère ;  
Qui peut compter sur un espoir humain ?  
Mais, en voyant passer la jeune mère,  
Calme, tenant ses deux fils par la main,

En pénétrant ce cœur qui se résigne,  
Quel cœur ému n'a répété tout bas :  
Si le bonheur était pour la plus digne,  
Oh ! le bonheur ne lui manquerait pas !

1846.







# **ESSAIS DRAMATIQUES.**



UNE SCÈNE

**D'ARISTOPHANE.**



## UNE SCÈNE D'ARISTOPHANE.

Parmi les monuments antiques qui font du Midi de la France comme une fraction de la Grèce ou de l'Italie, il n'est pas de ruine plus belle et plus poétique que celle du théâtre d'Arles. C'est sur cette scène qu'Arles, successivement grecque et romaine, a vu représenter les pièces de Sophocle et d'Aristophane, de Senèque et de Térence.

Ce qui reste de ce superbe édifice, ce que des fouilles récentes nous ont rendu, sont : les premiers rangs de gradins, le plateau de la scène et quelques-unes des voûtes du pourtour. Deux magnifiques colonnes en marbre blanc, d'ordre corinthien, s'élevaient sur le devant de la scène. Toujours debout, ces colonnes ont traversé les siècles et bravé la double destruction des hommes et du temps. Au moyen de ces vestiges et des descriptions historiques, reconstruisons ce splendide monument dans sa

beauté primitive. Les gradins de marbre, à découvert comme ceux de l'arène, s'élevaient sur un plan semi-circulaire, dont les extrémités, prolongées en ligne droite, dessinaient un fer à cheval. Ce prolongement comprenait la moitié du rayon et formait la profondeur de la scène, qui décrivait un carré long parallèle au fer à cheval. Chaque rang de gradins destinés aux différentes classes de spectateurs était coupé d'escaliers nécessaires à la circulation. D'autres escaliers, pratiqués autour de l'édifice, conduisaient à un portique extérieur élevé au-dessus des plus hauts gradins. Ce portique couvert était orné de colonnes et couronné par des statues. Le théâtre n'avait pas de dôme, mais des toiles étaient disposées et tendues, en cas d'orage, sur la tête des spectateurs. Redescendons les gradins. L'espace demi-circulaire, laissé libre à leur dernier rang, s'appelait orchestre. C'est là que s'asseyaient, sur des sièges portatifs, les consuls, les sénateurs, les vestales ; ils étaient ainsi placés en face de la scène, sur le devant de laquelle s'élevaient de chaque côté trois colonnes paroilles à celles qui sont encore debout. Une façade d'architecture formait le fond du décor ; trois portes s'ouvraient sur cette façade. Derrière chacune d'elles était placée une machine triangulaire, tournant sur elle-même, et dont chaque face représentait une décoration différente, l'une servant aux pièces tragiques, l'autre aux pièces comiques, la troisième aux pièces satiriques ou pastorales. Tous les objets qui, sur nos théâtres, ne sont figurés que par des peintures, les arbres, les statues, les trépiers, les autels, les urnes, étaient disposés en réalité sur la scène. Derrière la façade qui fermait cette scène, se cachaient, comme dans nos coulisses, les loges des acteurs et les salles où se préparait la représentation.

Pour être en harmonie avec l'espace immense de ces théâtres en plein air, les acteurs étaient forcés d'agrandir les dimensions de la stature humaine. Ils portaient des chaussures élevées, un masque qui grossissait leur tête et dont la double face exprimait à volonté la tristesse ou la joie. De longues manches, de larges vêtements donnaient à chaque personnage une apparence colossale nécessaire à des spectacles vus de si loin. Des vases d'airain, placés dans certaines parties de l'édifice, augmentaient, par un moyen d'acoustique, la voix de l'acteur, et la répandaient sur toute l'assemblée. Ce devait être un sublime spectacle, lorsque quinze à vingt mille hommes réunis écoutaient dans cette enceinte les chefs-d'œuvre dramatiques de la Grèce et de Rome.

L'image de ces splendeurs de l'antiquité qu'on voudrait ramener fait éprouver une sorte de *serrement d'esprit*, si je puis m'exprimer ainsi, en songeant que la main des hommes, et non la main du temps, détruisit ce chef-d'œuvre d'architecture. A la fin du V<sup>e</sup> siècle, Hilaire, évêque d'Arles, et son diacre Cyrille ameutèrent un jour la populace, et, au nom de la foi nouvelle, lui ordonnèrent de briser les idoles, les statues des dieux, les monuments païens ; le peuple, entraîné, se précipite sur le théâtre ; il renverse et mutile aveuglément les colonnes, les frises, les statues qui décorent la scène. Armé de haches, il tranche brutalement les têtes et les mains de ces déités calmes et riantes, chefs-d'œuvres de l'art antique. C'est là que la Vénus d'Arles fut renversée de son piédestal ; on lui coupa une partie des bras, on l'ensevelit dans les décombres ; mais les décombres l'ont respectée et l'ont rendue presque entière à notre admiration. Par une sorte de miracle, les deux colonnes encore debout échappèrent aux ravages populaires, et le théâtre,

couvert par des constructions nouvelles, fut signalé aux siècles par ces deux colonnes. Un couvent de femmes s'éleva sur l'emplacement de la scène ; mais pendant la révolution française le monastère fut à son tour violemment démoli ; les autels du christianisme tombèrent comme étaient tombées les divinités païennes ; l'église périt ainsi qu'avait péri le théâtre ; une nouvelle couche de ruines s'étendit sur l'ancienne ; débris sur débris, poussière sur poussière ! Et de nos jours, pour retrouver les traces de l'édifice antique, on a creusé toutes ces ruines, rejeté tous les vestiges des constructions parasites, et découvert en partie le monument primitif.

Que de fois je me suis assise sur un des gradins de cette belle ruine, tandis qu'un soleil couchant, aussi jeune, aussi splendide que le soleil qui éclaira les grands jours d'Athènes et de Rome, projetait ses teintes pourpres sur le fronton brisé du monument ! Là s'animaient pour moi les scènes de ce monde de l'Attique, dont j'avais lu le matin les descriptions dans l'*Histoire ancienne* de Rollin, dans le *Voyage du jeune Anacharsis* ou dans les traductions de la savante M<sup>me</sup> Dacier et du docte Père Brumoy, auteurs faciles et bienveillants, précieux pour les femmes qui, presque toujours, ignorent les langues anciennes, et qui peuvent s'initier avec de tels guides à l'histoire, aux mœurs, aux arts et à la poésie des Grecs.

Plutarque aussi, traduit par Amyot, me faisait vivre avec ses héros, et souvent c'était sur une pierre sculptée du théâtre antique que je lisais quelques pages de ces biographies dramatiques, où les plus petits détails empruntent de la grandeur aux personnages dont ils nous font connaître les caractères. On sait combien les jeunes esprits se passionnent ; une lecture est souvent un champ-clos où l'adolescence livre ses premiers combats



pour ou contre les hommes qui attirent ou repoussent sa sympathie. C'est ainsi qu'en lisant dans Plutarque le passage où il accuse Aristophane d'avoir préparé la mort de Socrate par la satire *des Nuées*, j'éprouvai un tel ressentiment contre le poète comique d'Athènes que j'aurais voulu anéantir sa renommée comme celle d'un assassin. Toutefois, le jugement de Plutarque, que j'adoptais alors aveuglément, me donna le désir de connaître *les Nuées*, et, grâce à la traduction de M<sup>me</sup> Dacier, car je pouvais dire, comme l'Henriette des *Femmes savantes* : « Pardonnez-moi, je ne sais pas le grec, » je lus Aristophane sur les poétiques ruines du théâtre d'Arles. D'abord je ne fus que surprise par cette raillerie crue, corrosive, dévorante ; mais insensiblement, quand je compris mieux le sens profond et la haute portée de cette satire dialoguée, Aristophane m'apparut comme un moraliste implacable, un législateur brutal, qui, pour relever la Grèce et lui rendre les mœurs et les croyances qui avaient fait sa force et sa grandeur, n'hésitait pas à flétrir ses citoyens les plus renommés s'ils lui paraissaient dangereux à la république. Or, dans Socrate, ce n'était pas le vrai Socrate qu'il entendait mettre en scène, mais il donnait ce nom populaire et aimé à un chef de sophistes imaginaire, personnage odieux et impie qui n'avait rien du grand philosophe que le nom, et parodiant, sa dialectique, de conséquence en conséquence, finissait par détruire tous les fondements de la morale, de la foi et du patriotisme. Le jeu était sanglant contre Socrate, et l'on ne peut y penser sans douleur, quand on se souvient qu'il fut peut-être une des causes de la mise en accusation du plus sage des anciens. Ce qui est incontestable, c'est que plusieurs des imputations dont Aristophane charge en riant Socrate dans *les Nuées* (représentées vingt-quatre ans avant la

mort de Socrate) servirent de base au procès qui amena sa mort. Certes Aristophane ne serait qu'un grossier bouffon s'il avait fait de Socrate le type des sophistes, dans le seul but de satisfaire un dérèglement d'imagination ou quelque vengeance particulière. Mais Aristophane était un poète satirique, moraliste et législateur, moins rhéteur que Juvénal et plus sincèrement indigné; c'était de plus un très-grand poète. Le témoignage de Platon, ce disciple fidèle de Socrate, est là pour lui rendre la place que Plutarque voudrait lui enlever. Platon fait comparaître Aristophane dans son *Banquet*, et on sait qu'il envoya à Denis-le-Tyran les œuvres du poète comique comme la peinture fidèle de la république d'Athènes; plus tard, un illustre Père de l'Eglise, saint Chrysostôme, nourrissait son éloquence vive et ferme de l'atticisme incisif et mâle du grand comique athénien.

Aristophane était le type de l'esprit conservateur; il voyait décroître la grandeur des beaux jours d'Athènes, et pressentait que la république serait entraînée à sa ruine par la licence de la démagogie et le dissolvant des idées nouvelles; il s'efforça d'arrêter le débordement des mœurs contemporaines, en en mettant sur la scène une satire repoussante, exagérée, mais vraie au fond. Pour rendre aux Grecs efféminés cette bravoure qui avait triomphé des Perses, il raillait sans pitié leurs mœurs infâmes, et opposait à leur mollesse présente leur courage d'autrefois; il combattait les philosophes et les sophistes qui substituaient aux divinités protectrices de sa patrie, et auxquelles toute la Grèce avait eu foi, une divinité abstraite, inintelligible au peuple grossier, et n'ayant pas d'ascendant sur lui. Les théories solitaires des philosophes, quelles que soient leur subtilité et leur utilité pour un petit nombre d'esprits éclairés,

sont peu propres à remplacer les croyances pratiques d'un peuple. Il faudrait, ce qui ne s'est point encore rencontré, une nation entière composée d'intelligences d'élite, pour qu'une divinité métaphysique pût suffire à l'homme ici-bas, et être le fondement de sa morale dans cette vie et de ses espérances futures. Mais aux nations, telles qu'elles ont été et telles qu'elles sont encore, il faut des images de dieux palpables et visibles, pour ainsi dire, propres à exciter et à maintenir la foi, comme il faut des lois sévères et régulières pour contenir et régler les passions, et même des préjugés et des haines nationales, sauvegardes de tout patriotisme. C'est de ce point de vue que partait Aristophane. Toutes ses pièces sont autant de bataillons sacrés faisant la guerre à toutes les innovations qui, selon lui, doivent amener la ruine de son pays. Son indignation, respectable en ce sens, est le cri de Caton contre César, quand il lui reproche d'excuser Catilina, et d'introduire à Rome l'esprit nouveau qui perdra la république.

Dans *les Nuées*, c'est l'éducation ancienne que le poète oppose à la nouvelle : un père, voulant réparer par la fraude la ruine de sa fortune, songe à envoyer son fils à l'école de Socrate (et ici, on ne saurait trop le répéter, le poète n'a pris de Socrate que le nom pour populariser sa satire); après plusieurs scènes fort comiques entre le père et un disciple de Socrate, puis avec Socrate lui-même, le père (Strepsiade) présente son fils à Socrate en lui demandant de l'instruire dans toutes les arguties de sa dialectique, qui, irrésistiblement, fait toujours triompher le faux du vrai, l'injuste du juste ; Socrate appelle sur la scène les deux contraires, personnifiés par le poète, et le *Juste* et l'*Injuste* sont tenus d'exposer leurs doctrines devant le jeune Phidipide, qui choisira, après les avoir entendus, l'un ou l'autre

pour guide. Cette scène est du plus bel effet ; et, pour porter un plus grand coup dans cette audacieuse satire, pour mieux faire sentir à ses concitoyens leur avilissement, le poëte fait succomber le *Juste* sous les arguments de l'*Injuste*, et abandonne le jeune homme à l'école des sophistes. Phidipide en sort corrompu ; il subtilise à son tour, il bat son père, et lui prouve, par des raisonnements plaisamment imités de la méthode de Socrate, qu'il a le droit de le battre. A ces démonstrations inattendues, le père déplore l'éducation qu'il a fait donner à son fils, et, pour se venger du maître qui l'a instruit de la sorte, il va mettre le feu à la maison de Socrate. Ainsi finit la pièce.

Quand je lisais *les Nuées* sur un des gradins en ruine de l'antique théâtre d'Arles, les réflexions qui précèdent cette courte analyse n'auraient point suffi pour éclaircir l'ombre fatale que la mort de Socrate jette sur la mémoire d'Aristophane. Ces réflexions ne me vinrent que plus tard. A cette époque, je me souviens que, pour ne pas nuire à ma lecture par la prévention historique, j'eus recours à une fiction : je donnai un autre nom au personnage qui porte celui de Socrate, et le sophiste, ainsi transformé, ne m'attristant plus du souvenir vénéré du sage, m'offrit une étude profonde et du plus excellent comique ; je lus de cette manière toute la pièce avec le même entraînement que j'aurais lu une comédie de Molière, faisant de cette satire dialoguée une application générale aux mœurs du temps, et m'abstenant de l'application individuelle qui aurait blessé mes sympathies.

Plusieurs années s'étaient écoulées et j'avais presque entièrement perdu le souvenir de mes lectures gréco-françaises, faites au milieu des ruines du théâtre d'Arles ; c'est à peine si quelques scènes des *Nuées* me restaient encore dans la mémoire,

lorsque la consciencieuse traduction du théâtre entier d'Aristophane, par M. Artaud, ranima pour moi ces impressions. Je lus ainsi successivement Eschyle, Sophocle, Euripide, et lorsqu'on annonça à l'Odéon la représentation de l'*Antigone* antique sans altération, il me sembla que j'allais retrouver sur la scène le tableau du théâtre d'Arles, fidèlement reproduit par quelque décorateur habile, qui me rendrait, sinon dans sa grandeur, impossible à imiter, du moins dans toute son exactitude, ce beau monument de mon pays natal. Je fus déçue dans cette espérance, et pourtant, malgré bien des insuffisances, ce spectacle me charma : j'y retrouvai, selon l'expression du bon Père Brumoy, une saveur *des délices attiques*. Quelques essais de ce genre me parurent devoir tenter le premier Théâtre-Français ; je me souvins des *Nuées* ; il me sembla que cette audacieuse comédie serait d'un bon effet sur notre première scène, si timorée sous la férule de la censure ; je pensai qu'il serait utile et amusant à la fois de montrer au public français ce que se permettait le grand comique grec contre les hommes politiques et contre les grands hommes de son temps. D'autre part, quel puissant attrait de curiosité n'aurait pas excité la mise en scène de cette comédie grecque ! Le théâtre antique d'Arles ou celui d'Orange<sup>1</sup> aurait été représenté sur la scène par un décor fidèle ; sur le premier plan, la maison de Socrate et celle du vieux bonhomme Strepsiade, et, pour fond du tableau, les montagnes de l'Attique sur lesquelles planent, puis s'abattent les chœurs des *Nuées*, venant ensuite se grouper sur la scène, et chantant des vers harmonieux sur des mélodies de Rossini ou

<sup>1</sup> Les ruines du théâtre antique d'Orange complètent celles du théâtre d'Arles, et avec ce qui reste des deux monuments on pourrait en reconstruire un entier.

d'Auber , exécutées par les chœurs de l'Opéra. Cette comédie grecque aurait pu trouver dans la troupe du Théâtre-Français d'heureux interprètes. *Prévo*t eût été parfait dans le rôle du vieux *Strepsiade* ; *Samson* dans celui de *Socrate* ; *Rég*nier dans celui de *Phidipide* ou dans le personnage de l'*Injuste* ; enfin, dans cette grande figure du *Juste*, personnification de la Grèce héroïque, rôle imposant et dramatique, *Beau*wallet, avec sa voix puissante, aurait pu déployer, comme un acteur antique, des moyens énergiques et violents, dépassant parfois le but, mais ne le manquant presque jamais.

Ce projet, ou plutôt ce rêve, n'a pas eu de suite : tout ce qui nous en est resté , c'est la scène entre le *Juste* et l'*Injuste* traduite, ou du moins très-fidèlement imitée d'Aristophane. Nous la livrons au public ; osons-nous trop espérer en pensant que , malgré les défauts de notre version, on y découvrira les traces des beautés de l'original ?



**SCÈNE DES NUÉES.**

**PERSONNAGES.**

---

**SOCRATE** entouré de ses disciples (personnages muets).

**PHIDIPE.**

**LE JUSTE.**

**L'INJUSTE.**

**CHŒUR DES NUÉES.**

---



**SCÈNE DES NUÉES.**

**LE JUSTE.**

Viens ici, montre-toi dans ta fière attitude  
En public!...

**L'INJUSTE.**

J'y consens; devant la multitude  
Te perdre me sera plus facile.

**LE JUSTE.**

Et comment?...

Parle! Qui donc es-tu, toi?

**L'INJUSTE.**

Le raisonnement.

LE JUSTE.

Le faux,

L'INJUSTE.

Qui sur le vrai l'emporte, je m'en vante.

LE JUSTE.

Par quel art?

L'INJUSTE.

Par l'attrait de tout ce que j'invente.

LE JUSTE (montrant Socrate et ses disciples).

Tu plais, grâce à ces fous, et tu fais l'important.

L'INJUSTE.

A ces sages dis donc !

LE JUSTE.

Je te perdrai, pourtant.

L'INJUSTE.

Comment?

LE JUSTE.

En ne parlant que d'après la justice.

L'INJUSTE.

De tous tes beaux discours va crouler l'édifice,

Et d'abord je soutiens qu'il n'est pas, hors le nom,  
De justice !

LE JUSTE.

Il n'est pas de justice!...

L'INJUSTE.

En vois-tu?

Mais non,

LE JUSTE.

Chez les dieux !

L'INJUSTE.

Pas plus que sur la terre.

Jupiter, [bien qu'il ait enchaîné son vieux père,  
Règne en paix.

LE JUSTE.

Quoi! le mal en est-il arrivé  
A ce point?... De dégoût mon cœur est soulevé.

L'INJUSTE.

Tu n'es qu'un esprit faible, un vieillard imbécile.

LE JUSTE.

Toi, tu n'es qu'un infâme, un impudent habile.

L'INJUSTE.

Tes injures, mon cher, sont des roses pour moi.

Un impie.

LE JUSTE.

L'INJUSTE.

Ah ! de lys je suis couvert par toi.

Un parricide.

LE JUSTE.

L'INJUSTE.

C'est de l'or que tu me jettes.

LE JUSTE.

C'était du plomb fondu <sup>1</sup> que jadis sur leurs têtes  
Recevaient tes pareils.

L'INJUSTE.

A merveille, mon vieux,  
Tes mépris sont pour moi des titres glorieux.

Quel insolent !

LE JUSTE.

L'INJUSTE.

Et toi, quelle momie !

LE JUSTE.

Athènes

Un jour reconnaîtra l'abîme où tu l'entraînes.

<sup>1</sup> Supplice des parricides.

Par toi les jeunes gens, amollis, corrompus,  
Aux écoles déjà ne se présentent plus.

L'INJUSTE.

Que ton air misérable et sale me dégoûte!

LE JUSTE.

Tu vis riche aujourd'hui, la jeunesse t'écoute ;  
Jadis tu mendiais et rongais à l'écart  
Les arguments usés d'un avocat bavard.

L'INJUSTE.

Quelle étrange sagesse envers moi te courrouce ?

LE JUSTE.

Quelle étrange folie, Athéniens, vous pousse  
A nourrir dans vos murs cet esprit corrupteur  
Qui perdra la jeunesse ?

L'INJUSTE.

Eh quoi ! vieux radoteur,  
Tu prétends donc former ce jeune homme ?

LE JUSTE.

Sans doute :  
S'il ne veut pas se perdre, il faudra qu'il m'écoute

L'INJUSTE, à Phidipide.

Laisse ce fou, crois-moi, marche dans mon chemin !

LE JUSTE, à Phidipide.

Tu te repentiras si tu lui tends la main.

LE CHOEUR.

Cessez donc ces vaines querelles,  
Et dites tour à tour, pour établir vos droits,  
Lui, ce qu'il enseignait aux hommes d'autrefois,  
Et toi, tes doctrines nouvelles ;  
Ce jeune homme, entendant vos raisons mutuelles,  
Vous jugera tous deux et pourra faire un choix.

LE JUSTE.

J'y consens.

L'INJUSTE.

C'est cela, parlons à tour de rôle.

LE CHOEUR (le coryphée).

Qui des deux le premier va prendre la parole ?

L'INJUSTE.

Qu'il commence, et soudain, quand il aura parlé,  
Je riposte à mon tour ; il tombera criblé

D'une grêle de mots, de subtiles pensées,  
De nouvelles raisons adroitement lancées.  
S'il se relève après et s'il veut souffler mot,  
Mon éloquence alors lui livre un autre assaut,  
Et je le percerai des traits du persiflage,  
Ainsi que des frélons perceraient son visage.

LE CHOEUR.

Allons, déployez tous les deux,  
Pour vous disputer la victoire,  
Les trésors de l'art oratoire;  
Pensers profonds, mots chaleureux.  
Ici de la philosophie  
S'agite aujourd'hui le destin;  
On l'attaque, on la glorifie,  
On commence un combat sans fin.

(Au Juste.)

O toi qui couronnas nos pères  
De tant de gloire et de vertu,  
Pour la cause que tu préfères  
Parle, et dis-nous, qu'enseignes-tu?

LE JUSTE.

Pour défendre ma cause, il convient que j'explique

Quelle éducation avait la Grèce antique,  
Alors que la justice était dans tous les cœurs.  
Dans ces jours florissants régnaient les bonnes mœurs ;  
La voix d'aucun enfant n'osait se faire entendre,  
Et quand les jeunes gens chez leur maître allaient prendre  
Leur leçon de musique, en ce temps qui n'est plus,  
Ils marchaient en bon ordre, ensemble, toujours nus,  
La neige tombât-elle à flot sur leur poitrine,  
Ainsi que d'un tamis une blanche farine ;  
Arrivés chez le maître, assis avec pudeur,  
Ils répétaient nos chants de guerre tous en chœur,  
Et n'altéraient jamais cette mâle harmonie  
Des airs par les aïeux transmis à la patrie.  
Si l'un deux eût osé rire comme un bouffon,  
Ou, des hymnes sacrés amollissant le ton,  
Mêler aux vieux accords les notes parasites,  
Dans nos chants énervés par Phrynis introduites,  
Il eût été soudain frappé, chassé, honni ;  
Car des Muses en lui l'on eût vu l'ennemi ;  
Au gymnase évitant tout signe de licence,  
Ils devaient se poser toujours avec décence ;  
Ils ne se montraient pas de roses couronnés,  
L'œil lascif, et la voix aux sons efféminés ;



Ils ne devaient manger ni céleri ni grive,  
Ni l'anis favorable aux vieillards qu'il ravive.

L'INJUSTE.

Comme tout cela sent le vieux temps, vieux barbon !

LE JUSTE.

Oui, le temps qui forma les Grecs de Marathon !  
Maintenant ils sont tous, dès leurs jeunes années,  
Couverts de vêtements ; lorsqu'aux Panathénées  
Ils dansent, je m'indigne en les voyant, hélas !  
Tenir leur bouclier sans penser à Pallas.  
C'est pourquoi, si tu veux être pur, intrépide,  
N'hésite pas, jeune homme, à me choisir pour guide :  
J'instruirai ta jeunesse à haïr les procès ;  
A ta vertu, des bains j'interdirai l'accès ;  
Tu seras plein d'horreur pour les choses obscènes,  
Et tu t'indigneras quand les roués d'Athènes  
Riront de ta candeur. Irréprochable en tout,  
En face des vieillards tu te tiendras debout ;  
Envers ceux dont l'amour éleva ton enfance,  
Tu ne te permettras aucune irrévérence ;  
Jamais rien de honteux n'entrera dans ton cœur ;  
Car on doit voir l'image en toi de la pudeur.

Tu n'iras pas t'asseoir au milieu des danseuses,  
De crainte qu'épiant tes langueurs amoureuses,  
L'impure courtisane, aux banales amours,  
Ne te jette la pomme et ne souille tes jours ;  
On ne t'entendra pas contredire ton père,  
Ni rire impudemment de sa vieillesse austère.  
Celui qui t'éleva sera sacré pour toi,  
Et tu vivras en tout selon l'ancienne loi !

• L'INJUSTE.

Crois-le, jeune homme, allons, et par Bacchus je jure  
Que d'un franc idiot tu vas avoir l'allure.

LE JUSTE.

Au gymnase toujours on te verra briller,  
Et non, ainsi que font tant d'autres, babiller  
Sur la place publique, et perdre tes paroles  
En procès éternels pour des sujets frivoles.  
A ta ruine ainsi l'on pourrait t'entraîner ;  
Mais à l'Académie allant te promener,  
Suivi d'un sage ami, modeste et de ton âge,  
Des oliviers sacrés tu chercheras l'ombrage ;  
La tête couronnée avec des joncs en fleur,  
Tu jouiras alors de la suave odeur

Que le peuplier blanc et le smilax répandent  
Aux beaux jours du printemps, quand les ormes étendent  
Leurs rameaux enlacés aux platanes ombreux.  
Mariant dans les airs des bruits harmonieux.  
Jeune homme, si tu suis les paroles du juste,  
Tu garderas toujours la poitrine robuste,  
Les épaules d'Hercule et le teint vif et frais,  
Le corps et l'esprit sains ; mais, si tu te livrais  
A ces infâmes mœurs que la débauche étale,  
On verrait ta poitrine étroite, ton teint pâle ;  
Tes épaules perdraient leur force et leur largeur,  
Et l'esprit de chicane entrerait dans ton cœur.

(Montrant l'Injuste.)

Lui te fera trouver la vertu vicieuse,  
Le vice vertueux ; crains sa langue menteuse ;  
Fuis cet homme, ou tu vas, ne te respectant plus,  
Te couvrir d'infamie ainsi qu'Antimachus !

LE CHOEUR.

Sur les hauteurs qu'habite la sagesse  
O toi qui résides toujours,  
On respire dans tes discours  
Le parfum de vertu des beaux jours de la Grèce.  
Heureux les hommes qui vivaient

Au temps où tes lois s'observaient !

(A l'Injuste.)

Quant à toi, qui de la parole  
Connais tous les raffinements,  
Songe à faire honneur à ton rôle  
Par de nouveaux raisonnements.

Sa sévère éloquence  
A frappé tous les cœurs ;  
Cherche pour ta défense  
Des arguments vainqueurs,  
Ou, perdant ta puissance,  
Tu tombes en présence  
De ces juges moqueurs !

L'INJUSTE.

J'étouffais, j'enrageais, je brûlais de répondre  
A tous ses arguments, et je vais le confondre.  
Les pédants m'ont nommé l'Injuste ; car ma voix  
La première attaqua la justice et les lois ;  
Je suis le défenseur de la plus faible cause  
Et la fais triompher !... N'est-ce pas quelque chose?...

(A Phidipide.)

Je vais de ses leçons te montrer les défauts.  
Par exemple : pourquoi défend-il les bains chauds ?

LE JUSTE.

Ils sont pernicieux, ils amollissent l'homme.

L'INJUSTE.

Arrête, je te tiens maintenant, et te somme  
De me dire lequel des fils de Jupiter  
Fut le plus courageux, le plus fort?

LE JUSTE.

Il est clair  
Qu'aucun d'eux ne se peut mettre au-dessus d'Hercule.

L'INJUSTE.

Te voilà confondu, raisonneur ridicule ;  
Puisque tous les bains chauds d'Hercule ont pris le nom,  
Pour être courageux les fréquenter est bon.

LE JUSTE.

Ce sont de tels propos qui font que la jeunesse,  
Docile à tes leçons, se perd dans la mollesse,  
Désertant, pour courir aux bains voluptueux,  
La palestres où venaient se former nos aïeux.

L'INJUSTE.

Pour te battre en tout point je poursuis ma réplique.

Tu blâmes les discours sur la place publique?  
Mais, si c'était un mal, Homère aurait-il fait  
De son sage Nestor un orateur parfait?  
Cet exemple suffit. Dans ta harangue folle,  
Tu déplores aussi l'abus de la parole ;  
Tu dis aux jeunes gens qu'ils doivent s'abstenir  
De parler. Insensé ! que peut-on obtenir  
Avec la modestie ? à qui profite-t-elle ?  
Dis.

LE JUSTE.

A la modestie en demeurant fidèle,  
Dans un jour de péril Pélée obtint des dieux  
Une épée !...

L'INJUSTE.

Une épée ! oh ! pauvre malheureux !  
Une épée ! oh ! pour lui quel beau profit ! Compare !  
Quand de nos millions Hyperbolus s'empare,  
La fraude qu'il exerce à notre détriment  
Le sert mieux qu'une épée incontestablement.

LE JUSTE.

C'est à sa modestie encore que Pélée  
Dut d'épouser Thétis !

L'INJUSTE.

Oui, qui s'en est allée  
Bientôt d'auprès de lui, car l'époux vertueux  
Négligeait de l'hymen les devoirs amoureux ;  
Par trop de modestie il déplut à sa femme.

(à Phidipide.)

Dans ce qu'il applaudit comme dans ce qu'il blâme,  
Il radote, tu vois ; mais toi, mon fils, comprends  
Combien la tempérance a d'inconvénients ;  
Elle fuit les festins, les vins dont on s'enivre,  
Les femmes et les jeux : ce ne serait pas vivre  
Que de ne pas savoir jouir de ces trésors.  
Mille nécessités se disputent ton corps ;  
Aussi bien que manger, aimer t'est nécessaire :  
Tu cèdes à l'amour, tu commets l'adultère,  
On te surprend, mon fils, et te voilà perdu,  
Si par mes arguments tu n'es pas défendu.  
Mais avec moi tu n'as qu'à jouir de la vie ;  
Danse, diverts-toi, prends tout en raillerie ;  
Par un mari jaloux es-tu surpris ? dis-lui  
Que le Ciel est pour toi. N'as-tu pas pour appui  
Jupiter ? Il aimait le commerce des femmes.  
Un exemple si haut peut entraîner nos âmes :

Doit-on plus exiger d'un mortel que d'un dieu ?

LE JUSTE.

A de pareils conseils il peut jouer gros jeu  
Et se faire empaler.

L'INJUSTE.

C'est une bagatelle.

LE JUSTE.

Un supplice infamant !

L'INJUSTE.

Suivons. Je t'interpelle :  
Pour te convaincre, si je trouvais des raisons,  
Alors que dirais-tu ?

LE JUSTE.

Je me tairais.

L'INJUSTE.

Voyons !

Que sont nos orateurs ?

LE JUSTE.

Des libertins infâmes !



L'INJUSTE.

Bien dit, et j'aime à voir comme tu le proclames.  
Et les comédiens ?

LE JUSTE.

Des infâmes !

L'INJUSTE.

Je crois

Bien qu'oui.... les magistrats ?

LE JUSTE.

Des infâmes !

L'INJUSTE.

Tu vois !

A prêcher la sagesse à quoi sert qu'on s'obstine ?  
Maintenant cherche bien dans la salle ; examine  
Les flots de spectateurs, et vois si ces gradins  
Ne sont pas tous couverts d'infâmes libertins.

LE JUSTE (se penchant sur le devant de la scène).

Je regarde !...

L'INJUSTE.

Où vois-tu qu'est la part la plus forte ?

LE JUSTE.

Ah ! la majorité des infâmes l'emporte !

(Désignant tour à tour plusieurs spectateurs.)

Là, j'en reconnais un, deux, trois à l'avenant,  
Un autre aux longs cheveux.

L'INJUSTE.

Que dis-tu maintenant ?

LE JUSTE.

Je suis vaincu ; je passe en votre compagnie.  
Infâmes, recevez mon manteau, je vous prie !

(Il jette son manteau sur le théâtre.)



**CHARLOTTE GORDAY.**

---

**M<sup>ME</sup> ROLAND.**

---

DEUXIÈME ÉDITION.



## PRÉFACE.

---

La Révolution, cette ère héroïque de la France, sera un jour pour le drame une mine précieuse et inépuisable. Mais aujourd'hui, dira-t-on, peut-être sommes-nous encore trop près de cette époque mémorable pour en ranimer les grandes figures avec ce coup d'œil sûr, avec ce sens pénétrant et impartial, nécessaire au poète dramatique comme à l'historien.

Selon nous, pour de tels événements, la postérité se fait vite : nous touchons à ces temps, il est vrai, mais combien pourtant ils paraissent déjà loin de nous !

La Révolution a si bien et si rapidement fondé nos droits et émancipé nos esprits qu'il nous semble aujourd'hui que nous possédons depuis plusieurs générations les libertés qu'elle nous a conquises. Les hommes qui nous ont affranchis étaient nos pères et nous les regardons déjà comme des aïeux éloignés. De là la perspective poétique dans laquelle ils nous apparaissent.

Pourquoi donc quelque poète dramatique n'a-t-il pas osé de-

mander, comme l'a fait quelquefois Shakspeare, des inspirations à ces annales presque contemporaines? Les sympathies du public, rebelles à tant d'infructueuses tentatives de l'art, seraient à coup sûr favorables à celle-là.

La Révolution et l'Empire sont nos âges homériques ; là se trouve désormais notre poésie vraiment nationale. Epopées et drames jailliront dans l'avenir de ces deux sources fécondes. La représentation de ces grandes scènes, dans lesquelles le peuple fut acteur, sera pour le peuple un jour un enivrant spectacle.

Quelques-uns ont essayé de faire revivre au théâtre des épisodes de l'histoire de France ; ils ont pris pour sujet les amours ou les querelles de nos rois ; et parce que leurs héros portaient des noms français, ils se sont imaginé avoir trouvé la tragédie française. C'est moins la position que le caractère du héros qui touche la nation. Et de quel intérêt voulez-vous que soient pour nous, dans les premiers siècles de la monarchie, des événements qui n'avaient pour cause que des passions individuelles, et dont l'unique résultat était pour le peuple de devenir l'esclave du vainqueur ou de rester l'esclave du vaincu? A mesure que la France tendit à l'unité, l'amour du pays établit un lien entre le peuple et ses chefs ; il y eut alors comme une solidarité entre les destinées de la nation et celles du roi ; seulement le peuple n'avait aux prospérités de la patrie qu'une part morale, si je puis m'exprimer ainsi ; il n'en tirait d'autres jouissances que celles de l'orgueil patriotique satisfait.

A la Révolution, le peuple intervint pour son propre compte dans les affaires du pays ; ce rôle lui demeure désormais acquis, et il ne peut rester froid, croyez-le bien, à la reproduction des temps d'où sont sorties ses destinées nouvelles.

Nous sentons trop notre insuffisance pour oser développer cette poétique dramatique dont nous livrons au public un humble essai. Ce n'est ici qu'une esquisse de deux nobles figures de femmes qui se détachent radieuses sur un fond sanglant.

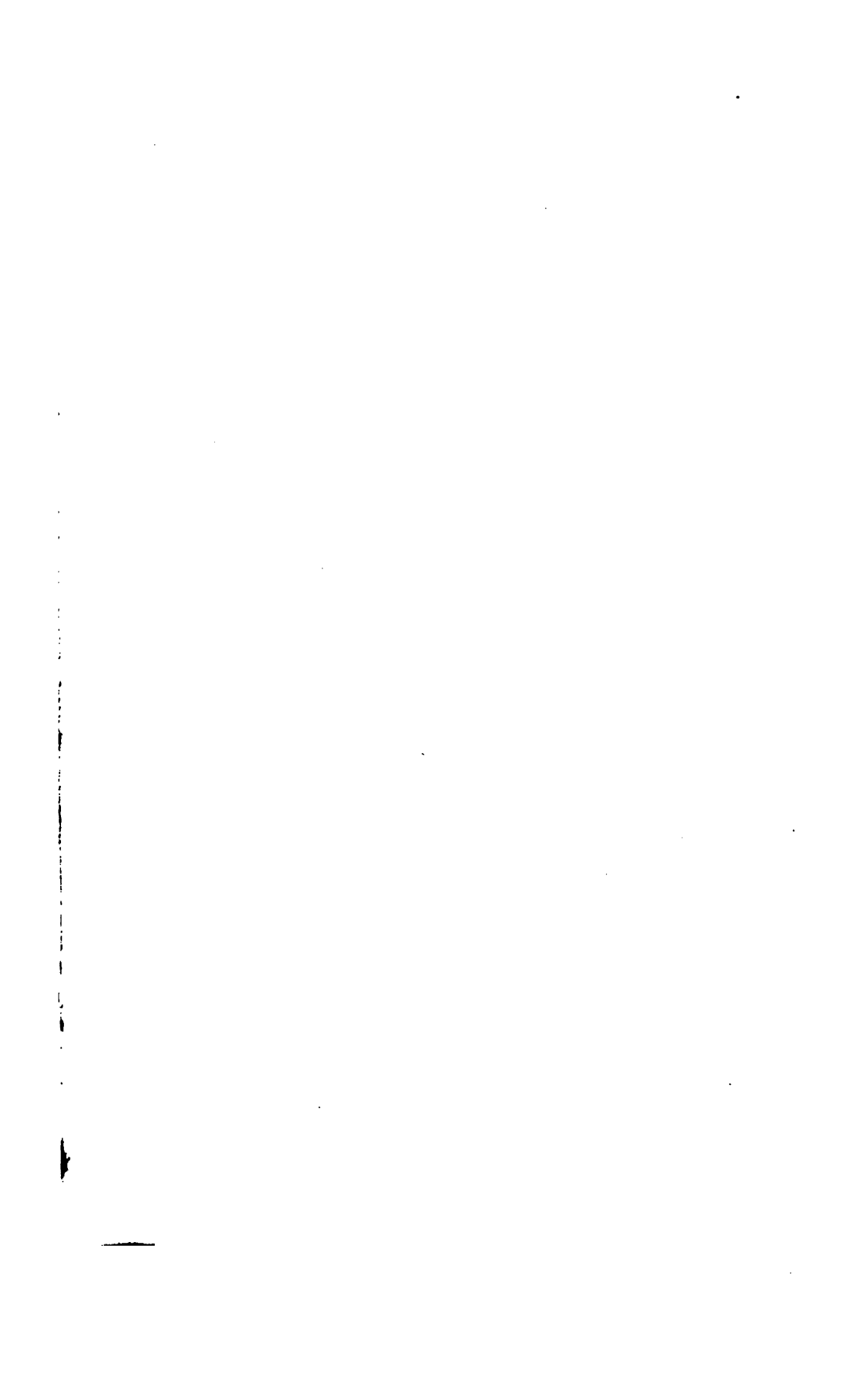
On a dit de Charlotte Corday et de M<sup>me</sup> Roland que l'une fut le bras et l'autre l'âme de la Gironde. Le mot est heureux s'il veut dire que Charlotte Corday exprima par un acte héroïque l'indignation que les excès de la Montagne inspiraient aux Girondins, et que M<sup>me</sup> Roland fut la pure et brillante personnification de ce parti intègre et consciencieux que trahit la fortune.

La Gironde a été généralement mal jugée : même à notre époque de calme et sincère examen, elle a trouvé plus de pitié que d'admiration, elle a eu le sort des partis vaincus.

Les Girondins, a-t-on dit, furent des rêveurs. A quoi bon les systèmes ? il faut des actes. Détrompez-vous : les systèmes ne sont point perdus pour l'humanité ; ils répandent des semences fécondes. Les actes violents détruisent et irritent, les systèmes généreux éclairent, et ils préparent pour l'avenir des sociétés meilleures. Socrate aussi fut un rêveur ; le Christ aussi, ce législateur divin, fut traité de rêveur par le monde romain.

Après tout, la réalisation d'un système en vaut-elle jamais le rêve ? Laissez-nous donc, nous qui rêvons comme eux, admirer et aimer ces glorieux vaincus.

Les femmes, dont on a dans l'histoire trop admis ou trop nié l'influence, sont parfois l'expression lumineuse d'un parti. La Gironde eut pour poésie Charlotte Corday et M<sup>me</sup> Roland ; la Montagne eut pour symbole les sinistres tricoteuses et les furies de la guillotine !









*Charlotte Corday*

**CHARLOTTE CORDAY.**

**Seule tu fus un homme!**

**(André CHÉVRE.)**



**PREMIER TABLEAU.**

**PERSONNAGES DU PREMIER TABLEAU.**

---

**CHARLOTTE CORDAY.**

**BARBAROUX.**

**GUADET.**

**LOUVET.**

**BUZOT.**

**PÉTION.**

} Députés girondins proscrits.

La scène se passe à Caen, à l'hôtel de l'Intendance, le dimanche  
7 juillet 1793.

## PREMIER TABLEAU.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

BARBAROUX, GUADET, LOUVET, BUZOT,  
PÉTION.

BARBAROUX.

J'hésite, citoyens, mon âme est alarmée :  
Devons-nous employer Wimpfen et son armée ?  
Quel intérêt le pousse à nous offrir son bras ?  
On sert mal un parti dont soi-même on n'est pas.  
Wimpfen est en secret royaliste, et je tremble  
Qu'il vende la Gironde et la Montagne ensemble.  
L'Angleterre a déjà marchandé son honneur <sup>1</sup> ;

<sup>1</sup> Voir dans les mémoires de Louvet l'indignation qu'éprouvèrent les Girondins en découvrant l'opinion cachée du général Wimpfen et son désir de négocier avec l'Angleterre.

La trahison peut-être est mûre dans son cœur,  
Et notre cause un jour pourrait être flétrie  
Si nous prenions pour chef un traître à la patrie.  
Pour la France armons-nous : c'est un devoir ; il faut  
Frapper les assassins, renverser l'échafaud,  
Délivrer le pays du joug de la Montagne.  
Mais que la liberté, qui nous met en campagne,  
N'accepte pour soutiens, en ces malheureux jours,  
Que ceux qui l'ont fondée et qui l'aiment toujours !  
Ne mêlons pas Wimpfen à notre sainte cause.  
Oh ! la guerre civile est une horrible chose !

GUADET.

Cependant cette armée est notre seul appui.  
Wimpfen peut sur Paris marcher dès aujourd'hui,  
Et nous hésiterions par de vaines alarmes  
A prêter à nos droits le secours de ses armes !  
Je ne reconnais pas le hardi Barbaroux.

LOUVET.

C'est un sage égaré dans un conseil de fous.

PÉTION.

Louvet raille toujours.



LOUVET.

Oui, mes amis, je raille  
Vos projets d'alliance et vos plans de bataille.  
Vous le savez : Marseille et Bordeaux ont promis  
De se lever pour nous contre nos ennemis.  
Attendons leur concours.

GUADET.

Attendre ! mot barbare !  
Lorsque des Girondins l'échafaud se prépare,  
Lorsque les assassins de l'horrible faubourg  
Ebranlent de leurs cris les murs du Luxembourg<sup>1</sup>.  
Attendre ! quand peut-être à ces cris sanguinaires  
Robespierre et Marat livrent déjà nos frères !  
Attendre ! se peut-il ? Avez-vous oublié  
Que chaque jour d'attente au meurtre est employé ?  
Pour frapper les tyrans que faut-il qu'on attende ?  
L'horreur de leurs forfaits peut-elle être plus grande ?  
N'est-il pas temps enfin que de nos bras vengeurs  
Nous arrachions la France à ces vils égorgeurs ?

BUZOT.

Oui, l'avis de Guadet est le seul magnanime ;

<sup>1</sup> Les députés du parti girondin qui n'avaient pu s'échapper de Paris étaient alors renfermés dans la prison du Luxembourg.

Hésiter plus longtemps c'est adhérer au crime.  
Marchons avec Wimpfen, il le faut, citoyens ;  
Le but est glorieux, qu'importent les moyens !  
Quand nous triompherons, grâce à cette alliance,  
Nous reprochera-t-on d'avoir sauvé la France?

BARBAROUX.

Mais ne voyez-vous pas l'abîme où nous tombons  
En employant l'agent de Pitt et des Bourbons?  
Si malgré nos efforts la liberté succombe,  
Nous serons accusés d'avoir creusé sa tombe.  
Que rêve-t-il, celui qui vient nous protéger?  
Ou l'ancien despotisme, ou le joug étranger.  
Mes amis, par ma voix, c'est l'honneur qui vous crie  
D'attendre d'autres bras pour sauver la patrie.  
Oh ! quelques jours encore, et de leurs droits jaloux  
Tous les départements se lèveront pour nous ;  
De leurs représentants ils prendront la défense ;  
Ils viendront à Paris réintégrer la France ;  
Chassant les dictateurs de la Convention,  
A leur place ils feront siéger la nation.  
Déjà ce peuple ardent, que notre voix éclaire,  
En tous lieux est ému d'une sainte colère ;

Il s'éveille, il s'indigne, il demande raison  
Des forfaits que Paris a commis en son nom ;  
Il est las de subir un sanglant esclavage,  
Et l'excès du malheur le prépare au courage.  
Dirigeons, citoyens, ce généreux réveil ;  
Le salut du pays dépend de ce conseil.  
Ne précipitons rien : pour gagner des batailles  
Il nous faut l'union, et non des représailles ;  
Aux fureurs des partis n'ayons jamais recours ;  
De la France attendons l'unanime concours.  
L'ardeur mène au succès, mais trop d'ardeur égare ;  
De Wimpfen et des siens notre honneur nous sépare ;  
Observons leurs desseins, mais sans les partager :  
Ne pensons qu'à la France et non à nous venger.  
Et d'ailleurs, qu'espérer d'une armée indocile  
Dont le chef n'est pas sûr ? Caen nous offre un asile ;  
Demeurons dans ses murs où la fidélité  
Veille aux restes sanglants de notre liberté.

GUADET.

Ce dessein est timide et je le désavoue.  
Caen serait-il pour nous comme une autre Capoue ?  
Tandis que le pays succombe à ses revers,

Que faisons-nous ici ? Nous composons des vers,  
Nous tonnons dans les clubs en tribuns de théâtre,  
Nous raillons la Montagne alors qu'il faut l'abattre.  
Eh ! que lui font nos voix qui n'ont pu l'ébranler ?  
Nous devons désormais agir, et non parler.  
Armons-nous ; c'est assez de succès oratoires ;  
Le fer nous donnera de plus sûres victoires.  
Armons-nous, et quittons ce sol hospitalier  
Où nos cœurs amollis finiraient par plier.  
Fuyons les amitiés et les louanges vaines ;  
En vrais républicains brisons toutes nos chaînes ;  
Restons maîtres de nous, redoutons la beauté,  
Et n'ayons qu'un amour ardent, la liberté !

LOUVET.

Guadet parle en censeur.

BARBAROUX.

En tribun moraliste.

PÉTION.

C'est qu'il a remarqué la belle royaliste  
Qui va l'entendre au club, et parfois t'applaudit.

BARBAROUX

Quoi ! Charlotte Corday, royaliste, as-tu dit ?  
Tu te trompes, ami, la liberté l'enflamme ;  
A notre sainte cause elle a voué son âme.  
Fille d'un gentilhomme, au sortir du berceau,  
Elle lisait Raynal, elle admirait Rousseau.  
Des préjugés du rang brisant déjà la chaîne,  
La jeune aristocrate était républicaine ;  
Et dans ces écrivains, sublimes précurseurs,  
Dont la voix, avant nous, maudit les oppresseurs,  
Elle aimait à trouver cet éloquent courage  
Qui préparait le peuple à sortir d'esclavage.  
Comme eux, elle espérait que pour l'humanité  
Des jours meilleurs naîtraient avec la liberté.  
La Révolution trompa son espérance.  
Des despotes nouveaux enchainèrent la France ;  
La liberté mourut en tombant dans leurs bras ;  
Mais ce cœur généreux ne désespéra pas.  
Fille de la cité qui nous offre un refuge,  
Quand Charlotte Corday nous regarde et nous juge,  
Quand de nous elle attend le salut du pays,  
Oh ! jurons que ses vœux ne seront pas trahis.  
Si de jours menaçants notre avenir se voile.

Qu'elle soit notre espoir, qu'elle soit notre étoile !

PÉTION.

Quel feu !

LOUVET.

C'est de l'amour.

BARBAROUX.

Pas un seul mot railleur !

Ayons la gravité qui convient au malheur.  
Celle dont nous parlons descend du grand Corneille ;  
Elle a droit au respect que ce beau nom réveille.  
Du sang dont elle sort conservant la fierté,  
Elle ne sent d'amour que pour la liberté.  
En elle un esprit mâle à la beauté s'allie.  
A la voir, on dirait cette fière Emilie  
Que son aïeul créa dans un drame inspiré.  
Je l'admire, et pour moi c'est un être sacré.

GUADET.

Quelquefois dans nos clubs mon regard l'a suivie ;  
De la revoir encor vous me donnez l'envie.

BARBAROUX.

Vous aurez cet honneur.

BUZOT.

Nous en sommes jaloux.

BARBAROUX.

Ici même aujourd'hui nous la reverrons tous.

PÉTION, qui s'est approché de la fenêtre.

La voici ; sur ses pas marche un vieux domestique

BARBAROUX, regardant.

C'est elle.

LOUVET.

Elle a les traits de la Diane antique.

GUADET.

Sa fierté se trahit dans le feu de son œil.

BARBAROUX.

Elle entre. De la porte elle a franchi le seuil.

Silence, mes amis.

---

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLOTTE, *suivie d'un vieux domestique.*

CHARLOTTE, entrant, à son domestique.

Restez dans cette salle.

LOUVET.

Que sa taille à la fois est noble et virginale !

GUADET.

Qu'elle est belle !

CHARLOTTE, s'approchant.

Je viens, citoyen Barbaroux,  
Pour vous solliciter ; puis-je compter sur vous ?

BARBAROUX.

Oh ! parlez, disposez de mon bras, de ma vie,  
Madame ;

CHARLOTTE.

Vous savez que ma meilleure amie,  
Yolande de Forbin <sup>1</sup>, en Suisse, malgré moi,

<sup>1</sup> Elle avait été élevée dans le même couvent que Charlotte Corday.



Émigra l'an passé, sans connaître la loi  
Qui confisquait ses biens. Dans l'exil l'indigence  
La poursuit. Comme vous elle est née en Provence.  
Citoyen Barbaroux, croyez-vous qu'on pourrait  
Adoucir la rigueur de ce fatal arrêt ?  
Je me rends à Paris, je veux agir pour elle ;  
(Souriant.)

J'intriguerai, Messieurs ; mais que pourra mon zèle ?  
Aidez-moi : vous avez des amis à Paris ?

BARBAROUX.

Hélas ! vous oubliez que nous sommes proscrits ;  
Il ne nous reste plus d'amis que les victimes.  
De nos persécuteurs ignorez-vous les crimes ?  
N'allez pas à Paris ; n'exposez pas vos jours.

CHARLOTTE, souriant.

Vous m'alarmez en vain, je partirai toujours.

BARBAROUX.

C'est marcher à la mort ! Vous êtes noble et belle,  
Et vous habitez Caen, cette ville rebelle  
Au joug des Montagnards. Oh ! c'est plus qu'il n'en faut  
Pour paraître à leurs yeux digne de l'échafaud !

Qu'un seul mot, qu'un regard, qu'un geste vous échappe,  
Vous êtes accusée et le bourreau vous frappe.

CHARLOTTE.

Le soupçon n'atteint pas un obscur voyageur.

GUADET.

La Montagne en tout bras redoute un bras vengeur.

CHALOTTE, souriant.

Forte de sa faiblesse, une femme obtient grâce ;  
Messieurs, j'en fais l'aveu, je voudrais voir en face  
Les chefs des Montagnards. Peut-être en parlant d'eux  
Les calomniez-vous. Ce Marat si hideux  
Est-il vraiment un monstre aux instincts sanguinaires ?  
Pour moi de tels forfaits semblent imaginaires.

BUZOT.

Madame, les récits de son iniquité  
N'égalent jamais l'horrible vérité.

PÉTION.

Au meurtre ses pamphlets dressent la populace.

GUADET.

Il a la soif du crime et n'en a pas l'audace.

Se sentant un objet d'horreur et de dégoût,  
Il se cache, et d'en bas, comme un immonde égout,  
Sur la foule abrutie il répand ses souillures ;  
Il sait s'en faire aimer par ses basses allures ;  
C'est le secret appui de tout lâche attentat ;  
Partout l'esprit du meurtre est soufflé par Marat,  
Et, des lieux souterrains où fermente sa rage<sup>1</sup>,  
On ne le voit sortir que les jours de carnage.

CHARLOTTE.

Ainsi de tous nos maux Marat seul est l'auteur ?

BARBAROUX.

Non, pas seul : il a fait plus d'un imitateur.  
Mais le premier au crime il ouvrit la carrière.  
Marat a suscité Danton et Robespierre.  
Elevant dans le sang sa popularité,  
Il les encouragea par son impunité ;  
De son ambition la leur a pris naissance,  
Et son affreux pouvoir prépara leur puissance.  
Voyez dans ses écrits ses préceptes sanglants ;  
De ses crimes futurs il déroule les plans :

<sup>1</sup> Marat se cachait parfois durant plusieurs jours dans les caves de la maison qu'il habitait.

Niveler par la mort, telle est sa politique :  
Et, quand de l'utopie il passe à la pratique,  
Le rêveur insensé devient un assassin.  
Une fièvre homicide alors brûle son sein :  
Comme des jours de fête il prépare d'avance  
Ces massacres réglés qui déciment la France.  
Quand les septembriseurs aiguisent leurs poignards,  
Il est là, l'œil ardent et les cheveux épars.  
Sa voix des carrefours fait rugir la tribune ;  
Il déchaîne les clubs, soulève la Commune,  
Et, traînant dans le sang la Révolution,  
Monte de crime en crime à la Convention.  
Là, chef et courtisan des viles populaces,  
Il fait toujours appel à leurs passions basses ;  
C'est lui qui les excite et dirige leurs coups  
Contre ceux qu'il redoute et dont il est jaloux.  
La tâche des bourreaux dès lors n'a plus de trêve ;  
Rien n'arrête leurs bras, rien n'émousse leur glaive ;  
La France, qui succombe à l'excès de ses maux,  
Saigne depuis Paris jusqu'aux derniers hameaux.  
En tous lieux la terreur semble engendrer le crime ;  
Tout citoyen devient assassin ou victime.  
La sanguinaire ardeur que Marat répandit,

Gagne de rang en rang, comme un fléau maudit,  
Et lui, qui se mourait, de carnage s'enivre,  
Il se ranime, il vit!...

CHARLOTTE.

Et vous le laissez vivre!

LOUÏET.

Eh ! que pourrait, Madame, un généreux effort?  
Hélas ! vous le voyez, le crime est le plus fort.

CHARLOTTE.

Dans la France avilie il n'est donc pas un homme?  
Marat vit ! chaque jour son œuvre se consomme.  
Il vit, et pour frapper ce cœur de réprouvé,  
Pas un bras résolu ne s'est encor levé!  
Personne, délivrant le monde de l'infâme,  
A l'enfer qui l'attend n'a renvoyé son âme!  
Oh ! ne nous plaignons plus de ces sanglants excès !  
Marat et ses pareils sont dignes des Français;  
Puisque tout front se courbe et que toute âme plie,  
Ah ! nous méritons bien que l'on nous humilie !  
Nous murmurons du joug ; mais en le subissant  
N'avons-nous pas livré notre honneur, notre sang?

Les esclaves tremblants ont-ils droit de se plaindre ?  
Servons donc les tyrans ou cessons de les craindre.

GUADET.

Les craindre!... Non, Madame, oh ! non. Avant un mois  
Ils seront détrônés et punis par les lois.  
Déjà, vous le voyez, une fidèle armée,  
Prête à marcher pour nous, dans ces murs s'est formée,  
Et vers Caen des renforts venus de toute part  
De notre sainte cause arborent l'étendard.

CHARLOTTE.

Terminer nos malheurs par la guerre civile,  
C'est un moyen bien lent, incertain, difficile.

BUZOT.

Paris qui nous attend nous ouvrira ses murs.

CHARLOTTE, à part.

Il est des coups plus prompts et des moyens plus sûrs.

(Haut.)

Un mois, avez-vous dit, un mois ! Que de journées  
De carnage ! Oh ! combien de têtes moissonnées  
Par le fer du bourreau, durant un mois encor !  
Combien d'infortunés marcheront à la mort !

Ne peut-on du pays hâter la délivrance ?

BARBAROUX.

Que faire ?

CHARLOTTE.

Adieu, Messieurs, je pars, je vous devance.

BARBAROUX.

Mais songez au péril !

CHARLOTTE.

Il ne peut m'émouvoir :

La terreur disparaît en face du devoir.

BARBAROUX.

Mais quel devoir si grand?...

CHARLOTTE.

Le malheur d'une amie.

Qu'importe le danger? mon âme est affermie.

BARBAROUX.

Attendez !

CHARLOTTE.

Pour frapper, le bourreau n'attend pas.

BARBAROUX.

Que dites-vous?

CHARLOTTE.

Je pense aux chances des combats ;  
Je fais des vœux pour vous. De tous vos adversaires  
Puissiez-vous triompher !

PÉTION.

Ces vœux sont-ils sincères ?

CHARLOTTE, sortant.

Je n'ai pas mérité ce doute injurieux.  
Citoyens, dans huit jours vous me connaîtrez mieux<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Tous les détails de cette scène sont historiques, et nous n'avons souvent fait que mettre en vers les propres paroles de Charlotte Corday.

FIN DU PREMIER TABLEAU.



**SECOND TABLEAU.**

**PERSONNAGES DU SECOND TABLEAU.**

**CHARLOTTE CORDAY.**

La scène se passe à Caen. Le théâtre représente la chambre à coucher de Charlotte Corday. Aux murs sont suspendues des tablettes couvertes de livres et un grand portrait de Pierre Corneille \*.

\* Charlotte Corday descendait en ligne directe de la sœur du grand Corneille.

## SECOND TABLEAU.

---

CHARLOTTE, seule.

L'heure approche... Déjà la ville est endormie ;  
Je quitterai la nuit cette demeure amie.  
Il le faut ; dérobons ma fuite à tous les yeux ;  
Mon cœur pourrait faiblir au moment des adieux.  
A ma vieille parente, à cette noble femme  
Qui me tint lieu de mère et qui forma mon âme,  
Je n'ose confier un si grave dessein :  
Elle m'enlacerait en pleurant sur son sein,  
Elle m'enchaînerait avec sa voix si tendre ;  
Je ne dois pas la voir, je ne dois pas l'entendre  
Elle me parlerait de mon vieux père, hélas !

Cédant à sa douleur, je ne partirais pas ;  
Mon père avec ma sœur, douce et modeste fille,  
Habite dans les champs le vieux fief de famille ;  
Ils m'attendent ; déjà je leur coûte des pleurs ;  
Veillez sur eux, mon Dieu ! Vous m'appellez ailleurs ,  
J'obéis...

(Elle écoute.)

Tout repose. Il ne viendra personne ;  
Pour raffermir mon cœur, avant que l'heure sonne,  
Lisons...

(Elle prend un livre.)

Ma vieille Bible !... autrefois, au couvent,  
Dans le cloître désert je la lisais souvent.

(Elle ouvre la Bible.)

Voyons !... Toujours Judith !... toujours la même page !  
C'est étrange ! pour moi Dieu marqua ce passage :

« Les serviteurs étaient assoupis par le vin.  
« Judith semblait lutter contre l'esprit divin ;  
« Elle priait debout, en larmes, et sa bouche  
« S'agitait en silence. Étendu sur sa couche,  
« Holopherne dormait dans le sommeil pesant  
« De l'ivresse, et Judith s'avancait en disant :  
« Seigneur, Dieu d'Israël, fortifiez mon âme ;

« Que votre force éclate en une faible femme !  
« Seigneur, ce que j'ai cru pouvoir faire par vous,  
« Faites que je l'achève et dirigez mes coups ! »  
« Et quand elle eut ainsi terminé sa prière,  
« Elle approcha du lit et prit le cimenterre  
« Au chevet suspendu ; puis, avec plus de foi,  
« Elle redit encor : Seigneur, soyez en moi !  
« Saisit par les cheveux Holopherne, et, muette,  
« Le frappa par deux fois et lui coupa la tête. »

(Elle ferme le livre.)

J'ai souvent médité dans le texte sacré  
Sur ce meurtre qui fut par Dieu même inspiré.  
Le sang t'épouvantait, ô Judith ! et tes larmes  
Au suprême moment trahirent tes alarmes ;  
Tu te troublas, le fer fut prêt à t'échapper,  
Mais Dieu te raffermir et te dit de frapper.  
La foi vint de ton cœur étouffer le murmure ;  
Pour obéir au Ciel tu vainquis la nature  
Et, des décrets d'en haut te sentant l'instrument,  
Tu sauvas ton pays par un saint dévouement.  
Oh ! comme toi je sens que Dieu, dans sa justice,  
Pour le salut de tous veut qu'un homme périsse,  
Que le sang de Marat aujourd'hui doit couler,

Qu'un invisible bras me pousse à l'immoler !  
Et cependant ma foi n'égale pas la tienne.  
Juive, tu fus croyante, et je doute chrétienne.  
Notre siècle a soumis Dieu même à l'examen ;  
Et Dieu!... Dieu se dérobe à tout regard humain !  
Par les horreurs du doute il punit notre audace ;  
Hélas ! nul parmi nous ne l'a vu face à face.  
Sa voix ne tonne plus quand il veut se venger ;  
Où l'entendre ? en quels lieux aller l'interroger ?

(Touchant la Bible.)

Dans ce livre!.. Ah ! parfois il se dément lui-même.  
Lui, qui sur l'homicide a lancé l'anathème,  
Judith, il l'ordonna quand ton bras l'accomplit !  
Que croire ? De terreur ce doute me remplit.  
L'être créé peut-il tuer la créature ?  
Dieu ne dit-il pas non ainsi que la nature ?  
Et l'homme, quel que soit son généreux dessein,  
Quand il répand du sang, n'est-il pas assassin ?  
Même au plus criminel a-t-il le droit de prendre  
Ce souffle surhumain qu'il ne saurait lui rendre ?  
De l'héroïsme au crime, hélas ! il n'est qu'un pas,  
Et qui peut m'éclairer si Dieu ne répond pas ?  
Mais dans tout l'univers le sublime héritage

Que les peuples entre eux se lèguent d'âge en âge,  
Les éternelles lois de justice et d'honneur,  
Lorsque ta voix se tait, parlent pour toi, Seigneur !  
Ces mâles sentiments, ces vertus héroïques  
Dont l'homme s'honora dans les siècles antiques,  
L'amour de la patrie et de la liberté  
N'ont pu jusques à nous tromper l'humanité.  
Ce qui dans tous les temps fut un acte sublime,  
Aujourd'hui, je le sens, ne saurait être un crime.  
Par la mort d'un tyran si je sauve l'Etat,  
Mon dévouement n'est point un lâche assassinat ;  
C'est un instinct sacré, c'est un devoir suprême.  
La voix des nations est celle de Dieu même ;  
Et c'est par cette voix que sont proclamés grands  
Ceux qui de leur patrie ont frappé les tyrans.

(Elle se tourne vers le portrait de Corneille.)

O toi qui m'instruisis à ces vertus romaines,  
Corneille, noble sang qui coule dans mes veines,  
Gloire de ma famille, oh ! reviens ici-bas,  
Viens de mon faible cœur apaiser les combats !  
Oh ! parle, dans mon sein que ton âme descende !  
Mais que dis-je ? elle est là, cette âme fière et grande ,  
Elle respire encor dans ces drames puissants,

Elle comprend l'honneur ainsi que je le sens.  
Près de tout grand forfait plaçant un grand courage,  
Elle apprend à l'esclave à sortir d'esclavage,  
Elle excite au combat, prépare au dévouement,  
Et de tout héroïsme elle a le sentiment.  
Oh ! si tu revivais dans nos temps sanguinaires,  
Ton cœur s'indignerait des publiques misères ;  
En place d'une lyre, homme vraiment romain,  
Le poignard de Brutus viendrait armer ta main.  
Tu n'hésiterais pas, tu frapperais l'infâme ;  
Eh bien, je suis ton sang, et je serai ton âme !  
J'immolerai celui qui règne par la mort !  
Marat vit... Mais ce jour décide de son sort.  
Ton ombre, ô mon aïeul, arme mon bras qui tremble,  
Tu me rends forte ! Oh ! viens ! nous frapperons ensemble.  
J'ai trempé mon courage au feu de tes regards ;  
Dieu le veut !... Par ta voix il m'appelle, je pars !  
La patrie à mon bras remet sa délivrance ;  
Je vais briser ses fers et mourir pour la France !





**TROISIÈME TABLEAU.**

**PERSONNAGES DU TROISIÈME TABLEAU.**

---

**CHARLOTTE CORDAY.**

**UNE VENDÉENNE.**

**MARIE-LOUISE GRAULIER \***, hôtesse de l'hôtel de la Providence.

**PEUPLE, Hommes, Femmes, Enfants.**

**LE CHEF DE LA TROUPE.**

La scène se passe à Paris, hôtel de la Providence, rue des Vieux-Augustins, 17.

Le théâtre représente une salle du rez-de-chaussée ; plusieurs petites tables sont dressées autour de la salle ; une plus grande est au milieu.

\* Elle a déposé dans le procès de Charlotte Corday.

---

## TROISIÈME TABLEAU.

---

**LE PEUPLE**, devant la porte de l'hôtel.

**Vive, vive Marat ! et vive son journal !**

**CHARLOTTE**, à l'hôtesse.

**Votre hôtel est cerné !**


**L'HÔTESSE.**

**Quel tapage infernal !**

(Le chef de la troupe entre suivi d'une foule d'hommes, de femmes et d'enfants portant des bouteilles, des pains, des viandes salées ; ils sont armés de haches, de piques, de sabres, de fusils ; l'un agite un drapeau ; un autre, qui tient une pique au bout de laquelle est une tête coupée, reste dehors sur le seuil de la porte.)

**LE CHEF.**

**Vive, vive Marat ! c'est lui qui nous conseille !**



Nous faisons chaque jour ce qu'il prescrit la veille ;  
Hier, des accapareurs nous avaient dépouillés,  
Disait-il ; ce matin nous les avons pillés.

UNE FEMME.

Frères, voici du vin, du sucre, des épices ;  
Tout ce qu'on nous vendait à de gros bénéfices,  
Nous l'avons eu gratis.

UNE AUTRE FEMME.

Tiens ! Voici des liqueurs,  
Des fruits !

LE CHEF.

Bien ! Partageons le butin des vainqueurs !  
Allons, prenons tous place à ce banquet civique.  
(Ils s'asseyent autour de la grande table.)

(A l'hôtesse.)

(Ils boivent.)

Citoyenne, sers-nous. Vive la république !

CHARLOTTE, à l'hôtesse.

Mais qu'est-ce donc ?

L'HÔTESSE.

Tantôt, dans les quartiers voisins,  
Ils ont des épiciers pillé les magasins.

CHARLOTTE, à part.

C'est là le peuple libre ! Observons en silence.

UNE FEMME.

Avez-vous vu d'abord avec quelle insolence  
Ils ont parlementé !

LE CHEF.

Je n'ai pas répondu ;  
Marat l'avait bien dit : qu'un des leurs soit pendu,  
Les autres céderont !

UN HOMME.

Comme il avait l'œil terne  
Ce vieux récalcitrant mourant à la lanterne !

UNE FEMME.

Quels jolis entrechats ses pieds battaient dans l'air !

CHARLOTTE, à part.

Ai-je bien ma raison ? suis-je ici dans l'enfer ?

UN HOMME.

Il est mort en criant : sa mine était comique :  
On eût dit qu'il bâillait.

UN AUTRE.

Au bout de cette pique,  
Il bâille encor là-bas.

UNE FEMME.

Sans le désempaler,  
Si d'un verre de vin nous l'allions régaler?

LE CHEF.

C'est du vin de sa cave.

UNE FEMME.

Eh ! eh ! ce sera drôle.

UNE AUTRE.

Nous lui ferons après danser la carmagnole.

LE CHEF.

Qu'on apporte la tête et la pique !

CHARLOTTE.

Oh ! non, non !

C'est horrible !

LE CHEF.

Comment ! de quel droit, en quel nom,  
Viens-tu troubler ici le plaisir populaire ?

CHARLOTTE, s'inclinant.

Le peuple est souverain.

LE CHEF.

Eh bien, crains sa colère.

(Se tournant vers l'hôtesse.)

Connais-tu cette femme, et sais-tu depuis quand  
Elle est ici ?

L'HÔTESSE.

D'hier soir.

LE CHEF.

D'où vient-elle ?

L'HÔTESSE.

De Caen.

LE CHEF.

Pays de révoltés.

L'HÔTESSE.

Ma foi, la jeune fille  
Est belle et semble fuir le joug de sa famille.  
Si j'en crois son langage et sa franche gâté,  
Autant que vous son cœur aime la liberté.

LE CHEF, après avoir examiné Charlotte qui sourit, lui  
frappant sur l'épaule :

Allons ! je te protège, et, si tu veux m'en croire,  
En l'honneur de Marat avec nous tu vas boire.

CHARLOTTE.

Je n'ai pas soif.

LE CHEF.

Alors causons.

CHARLOTTE.

Je le veux bien.

Des nouvelles du jour instruis-moi, citoyen ;  
Marat est-il aimé ?

LE CHEF.

Du peuple c'est l'idole.

UNE FEMME.

Son bras est notre appui...

LE CHEF.

Son journal, notre école.

Mais toi, qui veux savoir ce que l'on pense ici,  
Tu pourrais nous donner des nouvelles aussi.

CHARLOTTE.

Lesquelles ?

LE CHEF.

Caen, dit-on, fait marcher une armée  
Contre Paris ?

CHARLOTTE.

Ce feu va s'éteindre en fumée.



Une armée ! a-t-on dit , mais ils ne sont pas cent.

LE CHEF.

Tant pis si tu dis vrai : ça promettait du sang.  
Dans les départements j'aime qu'on se mutine.  
Ici ça fait longtemps aller la guillotine.

UNE FEMME.

Frère, les condamnés ne nous manqueront pas :  
La Vendée en fournit.

UN HOMME.

Bah ! nous en sommes las  
Des paysans bretons ; ils tombent par centaines ;  
Hier, Samson décoiffa vingt femmes vendéennes <sup>1</sup>.

LES FEMMES, riant.

Ah ! ah !

LE CHEF.

Elles voulaient briser le tombereau ;  
Elles ont de leurs cris assourdi le bourreau.

UN HOMME.

Ça ne sait pas mourir !

<sup>1</sup> Voir dans les Mémoires de Riouffe le récit de la mort de ces pauvres paysannes de la Vendée, amenées à Paris pour y être guillotines.

CHARLOTTE, à part.

O race cannibale !

Lès peuples de Néron et d'Héliogabale  
Comme toi se ruaient dans les cirques romains  
Pour railler les martyrs ou leur battre des mains !

UN HOMME.

L'une appelait son fils, l'autre appelait sa mère.  
L'autre, les poings liés, te menaçait, commère ;  
T'en souvient-il ?

LE CHEF,

Ma foi, cette exécution  
Était juste ; il faut bien purger la nation.  
Comme l'a dit Marat, le peuple sans-culotte  
Doit noyer dans le sang le parti qui comploté.

CHARLOTTE, à part.

Tout sentiment humain dans leur âme est tari.

TOUS, buvant.

Vive, vive Marat !

LA VENDÉENNE, derrière le théâtre.

Mort à Marat !

LE CHEF.

Ce cri

D'où vient-il ?

(La Vendéenne entre, poussée et frappée par la populace.)

LA VENDÉENNE.

Sur Marat, anathème! anathème!

LE CHEF, levant une hache sur sa tête.

Misérable, tais-toi !

CHARLOTTE, l'arrêtant.

Pitié!

LE CHEF, à Charlotte.

Pense à toi-même.

(Secouant le bras de la Vendéenne.)

Allons ! vive Marat !

LA VENDÉENNE, se dégageant.

Par le Christ tout-puissant,

Avant de m'y forcer, vous prendrez tout mon sang!

(Se tournant vers Charlotte.)

Crier vive Marat?... Vous m'entendez, Madame,

O vous qui seule ici semblez avoir une âme!

Dieu me fit veuve; un fils me restait pour appui :

Il n'avait plus que moi, je n'avais plus que lui.  
Le travail de ses mains nourrissait ma vieillesse ;  
Moi, je formai son cœur, je guidai sa jeunesse ;  
De mes pauvres aïeux je lui donnai la foi,  
La crainte du Seigneur et l'amour de son roi.  
Et nous vivions tous deux au fond de la Vendée,  
Loin de l'esprit du temps, sans concevoir l'idée  
Que le jour approchait où le peuple égaré  
Briserait sous ses pieds tout ce qui fut sacré.  
Tandis que le malheur sur les grands de la terre  
Planait, la joie entrait dans mon humble chaumière:  
La fille de ma sœur à mon fils s'unissait.  
Heureux de leur bonheur, mon cœur rajeunissait.  
Leurs bras unis rendaient la moisson plus féconde ;  
Obscurs, nous ignorions les orages du monde,  
Et nous avions alors des pauvres le bonheur,  
Du pain pour nous nourrir et de la joie au cœur.  
Un an après, pour nous la vie était amère.  
Mon fils était parti, sa femme devint mère  
Loin de lui, sans qu'il pût recevoir dans ses bras  
L'enfant de leurs amours ; on se battait, hélas !  
Le seigneur de Bonchamp, bienfaiteur du Bocage,  
Avait contre les Bleus fait armer le village,

Et mon fils le suivit ; malgré notre douleur ,  
Il sentit qu'il devait satisfaire à l'honneur.  
Mais elle ! oh ! ses sanglots et ses cris fendaient l'âme.  
Rien ne put consoler la malheureuse femme ;  
Un soir, elle endormait son enfant sur son sein ;  
Au clocher du village on sonna le tocsin ;  
L'effroi se répandit de chaumière en chaumière :  
Les Bleus étaient vainqueurs. Leur troupe meurtrière  
Ravageait le pays : ils approchaient de nous ;  
Où fuir ? où nous cacher ? Nous tombons à genoux,  
Nous couvrons de nos corps le nouveau-né qui pleure.  
Mais déjà les soldats sont dans notre demeure ;  
Leurs bras pour nous frapper se lèvent. « Pas ici,  
« A Paris, dit leur chef ; Marat le veut ainsi :  
« Nous conduirons là-bas les mères... » Vers ma fille  
Ils s'élancent alors, et sur moi leur fer brille.  
Je crus sentir la mort ; je l'espérais, hélas !  
Dédaignant ma vieillesse, ils ne frappèrent pas.  
En entraînant la mère et l'enfant ils partirent.  
Mes yeux s'étaient fermés et, quand ils se rouvrirent,  
Je vis mon toit de chaume envahi par le feu ;  
Je m'élançai au dehors. Quel spectacle ! ô mon Dieu !  
Le village est désert et croule sous les flammes.

Je crois entendre au loin des cris plaintifs de femmes  
Et des voix de soldats. J'accours, malgré mes ans ;  
Je rejoins dans les bois deux chariots pesants ;  
Ils s'éloignaient, chargés des malheureuses mères  
Baignant leurs nourrissons de leurs larmes amères.  
Madame, elle était là la femme de mon fils !  
Immobile, sans pleurs, sans regards et sans cris.  
Renversant les soldats, vers elle je me jette ;  
Elle ne me voit pas ; elle reste muette.  
En vain en l'embrassant je lui dis : Me voilà !  
En vain des plus doux noms, ma bouche l'appela ;  
Elle eut un rire affreux, et, sans une parole,  
Elle me repoussa du geste : elle était folle !  
Dire comment je vins ici, je ne le puis.  
Durant trois jours brûlants, durant trois longues nuits,  
Je suivis les deux chars où gisaient pêle-mêle  
Vingt femmes emportant leurs fils à la mamelle.  
Ma vieillesse et mes pleurs touchèrent les gardiens ;  
Ils m'assirent près d'elle, et puis je me souviens  
Qu'après un long chemin enfin nous descendîmes  
Au lieu qui, m'a-t-on dit, sert de prison aux crimes.  
Là, l'on nous sépara ; mais, durant tout le jour,  
L'appelant et pleurant, je restai dans la cour.

Lorsque l'aube revint, dans une autre charrette  
Je la vis qui passait ; elle courbait la tête ;  
A mes cris son regard ne se releva pas :  
Elle ne tenait plus son enfant dans ses bras !  
Où la conduisait-on, elle et les autres femmes ?  
J'interroge en tremblant. Des sarcasmes infâmes  
Épouvantent mon cœur. Je la suis, sans savoir  
Où m'entraîne la foule, et bientôt je crois voir...  
Oui, c'est elle !... Au sommet d'une échelle elle monte ;  
Sous le fer du bourreau, Dieu ! que la mort est prompte !  
Je vis tomber sa tête, et de son cou béant  
Son lait sur l'échafaud jaillit avec son sang.

CHARLOTTE.

C'est horrible !

LA FOULE, riant.

Ah ! ah ! ah !

CHARLOTTE, prenant les mains de la Vendéenne.

Pauvre mère !

LA VENDÉENNE.

Madame,

Je restai là longtemps, sans mouvement, sans âme ;  
Je ne revins à moi que vers la nuit. D'abord

Je n'eus qu'un souvenir : l'enfant n'était pas mort !  
Qu'était-il devenu dans cette ville immense ?  
Comment le retrouver ? Sans guide, je m'élançai,  
Je remonte les quais. Les cieux étaient obscurs ;  
Pourtant de la prison je reconnais les murs ;  
Je demande au geôlier cet enfant de ma fille,  
Tout ce qui m'est resté de ma pauvre famille ;  
J'implore sa justice et son humanité :  
« Aux enfants orphelins sans doute on l'a jeté,  
« Me dit-il ; de Marat c'était l'ordre. » Oh ! l'infâme,  
M'écriai-je. Marat, ce nom frappe mon âme  
Pour la seconde fois... Qui nommez-vous ainsi ?  
« L'ami du peuple. » — Eh bien ! je suis du peuple aussi :  
Qu'on me mène à Marat, et que Marat m'entende !  
Cet enfant de mon sang, il faut qu'il me le rende !  
Oh ! guidez-moi, venez... Et de mes cris perçants  
Sur mes pas éperdus j'attire les passants.  
La foule me conduit près du lieu qu'il habite.  
Je m'élançai, je frappe à sa maison maudite,  
J'invoque sa pitié, j'appelle en suppliant ;  
Il paraît, et mon cœur se glace en le voyant !  
Le sinistre regard de son hideux visage  
A changé mon espoir en un sombre présage :



Mon enfant ! mon enfant ! lui dis-je... Il a souri,  
Et ma voix plus farouche a répété ce cri.  
Lui, voyant que pour moi la foule se déclare :  
« Cet enfant ! la patrie à jamais t'en sépare,  
« Me dit-il ; il est né d'un père révolté ;  
« Pour le rendre à l'État nous te l'avons ôté. » —  
— « Eh ! de quoi te plains-tu ? » dit la foule flottante,  
Dont la pitié se change en clameur insultante ;  
A ces mots, on me frappe, on me chasse, on me suit ;  
Mon martyr a duré pendant toute la nuit.  
Au jour, autour de moi la foule s'est accrue ;  
Madame, ils m'ont trainée ainsi de rue en rue,  
Me tuant mille fois et n'achevant jamais !

(Se tournant vers la foule.)

Oh ! frappez ! je n'ai plus à vivre désormais !  
Ah ! loin de fuir la mort, je l'attends, je l'implore.  
Oui, j'ai maudit Marat, je le maudis encore ;  
C'est le bourreau des miens ! qu'il meure, et que son sang  
Coule enfin pour venger tant de sang innocent !

LE CHEF.

Ton histoire est finie ? Eh bien , vieille vipère,  
Je t'ai patiemment laissé parler, j'espère ;  
Pensais-tu m'attendrir avec ton long sermon ?

Voyons !

(Levant la hache.)

Vive Marat ! veux-tu crier ou non ?

LA VENDÉENNE.

Jamais !

LE CHEF , à la foule.

Vous le voyez, la vieille se mutine !

UN HOMME.

A la lanterne, allons !

UN AUTRE.

Non, à la guillotine !

UNE FEMME.

De place en place il faut la fustiger d'abord !

CHARLOTTE.

Epargnez ses vieux ans !

LA VENDÉENNE.

Je ne crains pas la mort.

Adieu, Madame !

CHARLOTTE.

Adieu ! pauvre mère outragée ;

Je ne puis te sauver, mais tu seras vengée !

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

**QUATRIÈME TABLEAU.**

**PERSONNAGES DU QUATRIÈME TABLEAU.**

---

**CHARLOTTE CORDAY.**

**UN CRIEUR.**

**UN ENFANT,**

**PROMENEURS,**

} Personnages muets.

**Le théâtre représente le jardin du Palais-Royal ; on voit sortir Charlotte d'une boutique de coutellerie ; elle cache un couteau dans le corsage de sa robe.**

## QUATRIÈME TABLEAU.

---

**CHARLOTTE** ; elle s'assied sur un banc.

Ainsi qu'un assassin j'ai caché le couteau.

(Elle porte la main sur son cœur.)

Il me glace, ô mon Dieu !... Pourtant le jour est beau !

Le soleil de juillet verse une ardente flamme :

D'où vient que sa chaleur n'échauffe pas mon âme ?

Lorsque j'étais enfant, j'aimais les jours d'été ;

A mon esprit rêveur ils rendaient la gaité.

Sitôt que s'éveillait la nature engourdie,

Je courais dans tes prés, ma belle Normandie !

J'allais, de tes pommiers secouant les rameaux,

Couvrir de leurs débris le miroir de tes eaux ;

Et, dans tes frais vallons, je poursuivais, riieuse,  
Des ondes et des fleurs la fuite sinueuse.  
Oh ! dans tes champs aimés pourquoi ne suis-je plus ?  
Pourquoi le souvenir de ces plaisirs perdus  
Passe-t-il dans mon âme à cette heure suprême ?  
Le soleil sur mon front brille toujours le même ;  
Sa lumière se joue au fond de ces arceaux ;  
Elle court sur les fleurs, les arbres et les eaux ;  
La terre a des parfums, et l'atmosphère est pure.  
Mais ici ce beau jour me semble une imposture.  
Mon cœur n'ose en jouir sans trouble et sans remord ;  
C'est un masque riant qui me cache la mort...  
Le sang coule là-bas !... la Vendéenne expire  
Au lieu même où sa fille a reçu le martyre !  
Le sang, toujours le sang ! toujours l'assassinat !  
Et moi, pour l'arrêter, je vais tuer Marat !  
Je vais répandre encor du sang !... Horrible idée !  
Oh ! sinistre dessein dont je suis possédée !  
Eh quoi ! ce bras aussi va frapper ?... Est-ce à moi  
Contre le meurtrier de remplacer la loi ?  
Mon Dieu, ne vais-je pas violer la justice  
Qui juge le coupable avant qu'on le punisse ?  
Mais la justice est morte et les lois ont péri,

Et de ma conscience il faut suivre le cri.  
Je frapperai Marat, aujourd'hui, dans une heure !  
Sa mort délivrera la France!... il faut qu'il meure !  
L'acte accompli, je sais qu'étrangère en ces lieux  
Je tombe entre les mains d'un peuple furieux ;  
Ensemble s'éteindront ma vie et ma mémoire...  
C'est bien ! le dévouement doit dédaigner la gloire <sup>1</sup>.  
Peut-être l'avenir me gardait d'heureux jours !  
A ce qui va nous fuir on s'attache toujours ;  
Mon faible cœur se prend à regretter la vie.  
Cette mère qui passe, hélas ! me fait envie ;  
A son humble foyer le malheur n'atteint pas ;  
Avec ce bel enfant qu'elle tient dans ses bras  
Elle croit, possédant un trésor qui l'enivre,  
Que le monde est heureux, et qu'il est doux de vivre...  
Et moi je vais mourir, n'ayant jamais goûté  
Le pur ravissement de sa félicité !

(Après une pause.)

Avant d'avoir aimé je meurs ! Pensée amère !

(Elle regarde la mère et l'enfant.)

Mais l'enfant court vers moi sur les pas de sa mère ;

<sup>1</sup> Cette touchante pensée est exprimée par Charlotte dans sa lettre à Barroux. Voir les notes à la fin du volume.

Il la quitte, il s'approche.

(Se penchant vers l'enfant.)

Oh ! viens, ne me fuis pas !

Tu me souris, enfant, et tu me tends les bras !  
Viens sur mon front brûlant poser ta lèvre pure !  
Oh ! que n'ai-je écouté la voix de la nature !  
Je serais mère aussi !... Pourquoi ces pleurs ? pourquoi  
Ces combats douloureux que je sens naître en moi ?  
Quel sentiment nouveau dans mon âme s'éveille ?  
Hélas ! je ne suis plus la femme de la veille !  
Des pensers énervants se glissent dans mon cœur,  
Mon courage est glacé, mon dessein me fait peur ;  
Je ne veux pas mourir !... Oh ! la vie est si belle !  
Et je n'ai pas joui des biens qui sont en elle,  
De l'amour, des transports de la maternité,  
De ces jours qui pour nous valent l'éternité !  
L'amour ! ce sentiment n'est-il pas dans mon âme ?  
Incertain, vague encor, mystérieuse flamme,  
Image qui me suit, rêve qui m'attendrit,  
Vision qui m'attache au destin d'un proscrit !  
Que l'exil avec lui serait doux !... Sa pensée  
Me trouble... en le fuyant, ah ! j'étais insensée !  
Lui peut-être il m'aimait ! peut-être... oui, je pressens



Un bonheur inconnu qui pénètre mes sens.

Je ne veux pas mourir !

(Elle reste quelques instants comme anéantie, la tête cachée  
dans ses mains.)

UN CRIEUR PUBLIC, passant près de Charlotte.

Achetez les nouvelles !

Les exécutions ce matin étaient belles.

Le bourreau, sous mes yeux, en a fait plus de cent,

Et les eaux de la Seine étaient rouges de sang.

Achetez ! achetez ! Le sauveur de la France,

Marat, l'ami du peuple, est en convalescence.

Achetez, citoyens, achetez son journal :

Il dit comment il faut couper racine au mal ;

Il demande deux cent soixante mille têtes !

Dans les départements on dresse des enquêtes

Contre les fédérés, contre les ci-devants.

Achetez, achetez ! pour deux sous je les vends !

CHARLOTTE, se levant.

Marat !... partout ce nom vient frapper mon oreille.

D'un indigne sommeil oh ! ce nom me réveille !

Tu demandes encor des têtes à couper ;

Marat, pour les sauver ce fer va te frapper.

Oh ! le malheur public m'anime et me relève ;  
Je sors plus forte encor de ce coupable rêve.  
Les plaintes qui vers moi montent de tous les rangs,  
Le deuil des opprimés et les cris des mourants,  
La ruine et le sang qui couvrent la patrie  
M'ont armée... Oh ! c'est Dieu dont la vengeance crie.  
Mon courage renaît, je retrouve l'honneur.  
Eh ! dans ces jours maudits, qui voudrait du bonheur ?  
Pour regretter l'amour ai-je l'âme assez vile ?  
Fuyez, honteux regrets d'une vie inutile,  
Égoïste pitié!... Sur moi j'osais pleurer ;  
Mais cet instant d'erreur je cours le réparer.

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU.

**CINQUIÈME TABLEAU.**

**PERSONNAGES DU CINQUIÈME TABLEAU.**

---

**CHARLOTTE CORDAY.**

**MARAT.**

**LA CITOYENNE ÉVRARD, servante de Marat.**

**LAURENT BASSE, commissionnaire de Marat.**

Le théâtre représente la chambre à coucher de Marat. Marat est dans sa baignoire. Près de lui est un billot de bois sur lequel sont des papiers épars et tout ce qu'il faut pour écrire. Basse est occupé à plier des journaux.

## CINQUIÈME TABLEAU.

---

BASSE.

Oui, citoyen Marat, ton journal fait merveille.  
Dès le matin, sitôt que le peuple s'éveille,  
C'est ton journal qu'il lit ; toi seul tu fais mouvoir  
Tous ces hommes pour qui tuer est un devoir.  
Marat, ton rôle est beau. Du fond de ta demeure  
Tu répands ton esprit dans la foule ; à toute heure  
Ton bras pousse ou contient cette grande cité.

MARAT.

Tu te trompes, je perds ma popularité !  
Un autre, je le sens, a déjà pris ma place ;  
Parmi ce peuple ingrat mon souvenir s'efface.  
De mes efforts pour lui quand je meurs consumé,

Comme son défenseur un autre est proclamé.  
Dans la Convention et dans la France entière  
Au-dessus de Marat s'élève Robespierre !

BASSE.

Dans la Convention, peut-être ; mais c'est toi  
Qui diriges le peuple.

MARAT.

Oh ! répète-le moi !

A mon nom est-il vrai que tout ce peuple vibre ?  
Comprend-il que c'est moi qui l'ai fait vraiment libre ?  
Sait-il que de mon cœur il est l'unique amour ?  
Que sur ses intérêts je veille nuit et jour ?  
Quand chacun le trahit, moi seul je suis sincère.  
Du sang, beaucoup de sang est encor nécessaire :  
Contre la république on conspire partout,  
Et dans le Calvados la révolte est debout.  
A propos, as-tu vu cette femme inconnue  
Qui voulait me parler ? Est-elle revenue ?

BASSE.

Oui ; mais tu m'avais dit de ne pas faire entrer,  
Et j'ai suivi ton ordre.

MARAT.

Il fallait pénétrer

Son dessein ; elle vient de Caen où l'on conspire,

(Prenant une lettre sur le billot.)

M'écrit-elle ; et, malgré le mal qui me déchire,

Peut-être j'aurais dû la voir, l'interroger.

Un ardent citoyen ne doit rien négliger ;

En mourant j'appartiens encore à la patrie,

Au peuple, à mon devoir. — Cours à l'imprimerie

Porter ces pages...

(Il lui remet un écrit.)

C'est ma liste au tribunal.

Mort aux traîtres ! Je veux que, demain, mon journal

Avertisse le peuple et le tienne en haleine.

Sauvons la république ou mourons à la peine !

BASSE, sortant.

Vis plutôt pour l'amour du peuple et de l'Etat.

Que Dieu de tout danger garde le grand Marat !

MARAT, seul.

L'amour du peuple, c'est le masque de ma vie ;

Il cache ma vengeance encore inassouvie.

Sous ces noms vénérés, justice, égalité,

Vit la haine des grands dans mon cœur irrité.  
Longtemps de leurs affronts j'ai porté le stygmate :  
J'ai plié sous le joug, moi, l'altier démocrate !  
Valet dans la maison d'un prince, chaque jour  
J'ai vu sans y goûter les plaisirs de la cour.  
Deshérité des biens dont s'enivrait mon maître,  
J'ai maudit ces grandeurs que j'enviais peut-être,  
Et quand de mes pareils le règne est arrivé,  
Je n'ai fait qu'exhaler le fiel longtemps couvé.  
Oh ! je les vis enfin tomber une par une,  
Ces races dont toujours l'image m'importune !  
Dépouillés à leur tour, les nobles insolents  
Aux bras du peuple armé se débattaient sanglants.  
J'excitai la fureur de la foule inhumaine ;  
Chaque tête en tombant aiguillonnait ma haine.  
Dans un délire étrange, il me semblait alors  
Que je me revêtais des dépouilles des morts.  
Tout ce dont me priva la nature marâtre,  
Génie, honneur, fortune, enfin je pus l'abattre !  
Les ruines sur moi reflétaient leur splendeur ;  
Sous un voile de sang se cachait ma laideur.  
Je n'étais plus alors le rebut populaire,  
Mais l'esclave affranchi, grand et beau de colère.



Après avoir détruit les hommes du passé,  
Je frappe maintenant ceux qui m'ont dépassé ;  
Mon cœur sent une rage incessante et nouvelle ;  
Chaque front qui grandit, je veux qu'on le nivelle.  
Ils disent que je suis un monstre furieux ;  
Non, je suis de sang-froid, mais je suis envieux :  
L'envie est le poison qui me ronge et me mine ;  
Mon esprit seul survit, mon corps tombe en ruine.  
Bientôt à cette terre il faudra dire adieu ;  
Le néant vient après !... Mais s'il était un Dieu ?  
S'il devait me juger ? Ah ! j'aurais peur peut-être !...

(La servante et Charlotte Corday derrière le théâtre.)

LA SERVANTE.

On n'entre pas, te dis-je.

CHARLOTTE.

A-t-il reçu ma lettre ?

LA SERVANTE.

Oui.

CHARLOTTE.

Qu'a-t-il répondu ?

LA SERVANTE.

Qu'il ne peut recevoir.

MARAT.

C'est cette femme.

(Souriant.)

Allons ! voyons-la par devoir

(A la servante.)

Laisse entrer.

CHARLOTTE, entrant.

Citoyen...

(A part.)

Tout mon courage expire.

MARAT.

Tu m'as écrit ? Eh bien, que voulais-tu me dire ?

CHARLOTTE, à part.

Mon Dieu, si ta justice arme aujourd'hui mon bras,

Dans ce suprême instant ne m'abandonne pas !

MARAT.

Parle-moi sans trembler, ma belle citoyenne !

CHARLOTTE.

C'est le salut public qui devant toi m'amène.

Je viens de Caen.

MARAT.

Ah ! ah ! Et que font-ils là-bas

Tous ces conspirateurs ?

CHARLOTTE.

Ils sont prêts aux combats ;  
J'ai vu sous leurs drapeaux une puissante armée ;  
Dans tout le Calvados leur ligue s'est formée ;  
La Bretagne s'y range, et les cantons voisins  
Ont déjà proclamé pour chefs les Girondins.

MARAT.

Oh ! les traîtres !

CHARLOTTE.

Bientôt ils seront en campagne.  
Ils viennent, disent-ils, renverser la Montagne,  
Délivrer le pays, venger la liberté.  
Ils pensent que de vous le peuple est dégoûté ;  
Ils comptent sur leur force et sur votre épouvante ;  
Ils sont nombreux...

MARAT.

J'entends, la Gironde se vante.

CHARLOTTE.

J'ai vu leurs chefs.

MARAT.

Approche, et nomme-les-moi tous.

CHARLOTTE.

Guadet, Buzot, Louvet, Pétion, Barbaroux.

MARAT, après avoir écrit ces noms.

Il suffit.

CHARLOTTE.

Mais quel est le sort qu'on leur destine?

MARAT.

Je les enverrai tous, tous à la guillotine !

CHARLOTTE, le frappant.

Ces mots sont ton arrêt. Meurs !

MARAT.

Au secours ! à moi !

CHARLOTTE, regardant ses mains ensanglantées.

Du sang... J'ai peur du sang...

(Basse et la servante accourant.)

LA SERVANTE.

Quel est ce cri d'effroi?

BASSE, s'approchant de la baignoire.

Son sang coule !

LA SERVANTE, le secouant.

**Marat!**

BASSE.

**Il a cessé de vivre.**

LA SERVANTE.

**C'est elle!**

BASSE, menaçant Charlotte.

**Misérable!**

(Le peuple se montre au fond du théâtre.)

CHARLOTTE.

**Au peuple qu'on me livre!**

FIN DU CINQUIÈME TABLEAU.



**SIXIÈME TABLEAU.**

**PERSONNAGES DU SIXIÈME TABLEAU.**

---

**CHARLOTTE CORDAY.**

**LE PRÉSIDENT DU TRIBUNAL.**

**FOQUIER-TINVILLE, accusateur public.**

**CHAUVEAU-LAGARDE, défenseur.**

**LES JURÉS,            } Personnages muets.**  
**LES TÉMOINS,        }**

**Le théâtre représente la salle du Palais de Justice, où siégeait le tribunal  
criminel révolutionnaire.**



## SIXIÈME TABLEAU.

---

CHARLOTTE, au président.

A quoi bon ces témoins quand j'ai tout avoué<sup>1</sup> ?  
Je vous l'ai déjà dit, c'est moi qui l'ai tué.

LE PRÉSIDENT.

A le frapper qui donc vous<sup>2</sup> excita ?

CHARLOTTE.

Ses crimes.

En un jour j'ai vengé d'innombrables victimes.

<sup>1</sup> Dans toute cette scène nous avons reproduit fidèlement les réponses de Charlotte Corday.

<sup>2</sup> Dans l'interrogatoire de Charlotte Corday, publié dans *le Moniteur*, le *vous* est toujours employé en parlant à l'accusée. L'usage du tutoiement n'a été généralement adopté que quelques mois plus tard, à la fin de 1793.

LE PRÉSIDENT.

Ses crimes ! Quels sont-ils ? qu'entendez-vous ?

CHARLOTTE.

J'entends

Les maux dont le pays a gémi trop longtemps :  
Marat en fut l'auteur. Il ne pourra plus l'être,  
Et désormais la France à la paix va renaître.  
Sa mort fera tomber les échafauds dressés.  
Décidez de mon sort, il n'est plus... c'est assez ;  
J'ai fait un noble emploi de ma vie inutile ;  
Je n'ai tué qu'un homme et j'en sauve cent mille.

LE PRÉSIDENT.

Depuis quand ce dessein par vous fut-il formé ?

CHARLOTTE.

Il entra dans mon cœur lorsqu'au *trente et un mai*  
La Gironde tomba.

LE PRÉSIDENT.

Les députés transfuges  
A Caen vous y poussaient ?

CHARLOTTE.

J'en appelle à mes juges !

Pensent-ils que parmi ces généreux proscrits  
Un seul aurait voulu triompher à ce prix ?  
Tuer leur ennemi par la main d'une femme !  
Mais n'ont-ils pas un bras?... et n'ai-je pas une âme ?  
Croyez-vous qu'en frappant je n'ai fait qu'obéir ?  
Ne puis-je pas aussi mépriser et haïr ?  
Cet acte m'appartient et je le revendique :  
J'étais républicaine avant la république.

LE PRÉSIDENT.

Et vous avez cherché dans un assassinat  
La gloire qu'on obtient d'une action d'éclat ?

CHARLOTTE.

Non : sauver mon pays fut ma seule espérance.  
J'aurais voulu frapper le fléau de la France  
Au sein de la Montagne et des siens entouré.  
Victime des fureurs de ce peuple égaré,  
Je serais morte alors, morte sans renommée,  
Sans affliger le cœur de ceux qui m'ont aimée.

LE PRÉSIDENT.

Est-ce le seul regret que vous sentiez ici ?

CHARLOTTE.

Et qu'ai-je à regretter puisque j'ai réussi ?

LE PRÉSIDENT.

Vous le saviez, Marat du peuple était l'idole.

CHARLOTTE.

Oui, Paris se formait à sa sanglante école,  
Mais les départements l'ont toujours abhorré.

LE PRÉSIDENT.

De cet assassinat qu'avez-vous espéré ?

CHARLOTTE.

J'ai voulu mettre un terme à la guerre civile.

LE PRÉSIDENT.

Et pensez-vous avoir de votre main débile  
Tué tous les Marat ?

CHARLOTTE.

Je n'eus pas ce bonheur.  
Non ; mais, celui-là mort, les autres auront peur.

LE PRÉSIDENT.

Votre crime impuissant ne nuira qu'à vous-même.

CHARLOTTE.

Il est beau de mourir pour son pays qu'on aime.

LE PRÉSIDENT, à un huissier.

Huissier, présentez-lui le fer accusateur.

(à Charlotte.)

Le reconnaissez-vous ?

CHARLOTTE, regardant le couteau ensanglanté.

Ce sang me fait horreur !

Oui, je le reconnais. Otez-le de ma vue.

L'ACCUSATEUR PUBLIC.

Hier en vous en servant vous étiez moins émue.

Sans doute vous aviez exercé votre main ?

CHARLOTTE.

Oh ! le monstre ! il me prend donc pour un assassin ?

LE PRÉSIDENT.

Les débats sont fermés.

L'ACCUSATEUR PUBLIC.

Que justice se fasse !

Devant vous l'accusée au crime a joint l'audace.

Jurés, vous avez vu son endurcissement :

Tant de perversité mérite un châtement.

Prononcez, citoyens, contre cette Euménide  
La peine dont la loi frappe le parricide.  
Souvenez-vous qu'elle a par un lâche attentat  
Tué l'ami du peuple et l'appui de l'État.  
Un aussi grand forfait repousse l'indulgence,  
Et l'ombre de Marat vous demande vengeance.  
Je conclus à la mort.

CHARLOTTE.

Et pourquoi ce discours !  
Ai-je pensé jamais à défendre mes jours ?

CHAUVEAU-LAGARDE.

Oui, citoyens jurés, vous venez de l'entendre :  
Elle a tout avoué sans même se défendre.  
Son cœur ne laisse voir ni trouble, ni remord ;  
Regardez : elle est calme en face de la mort !  
Cette sérénité, cet oubli de soi-même,  
D'un fanatisme ardent ne sont-ils pas l'emblème ?  
Ce courage exalté dans un si jeune esprit  
Doit peut-être obtenir...

L'ACCUSATEUR PUBLIC, l'interrompant.

Défenseur, il suffit.

CHARLOTTE, à Chauveau-Lagarde.

Oh ! merci ! Mon estime en ce jour vous est due,  
Car sans m'humilier vous m'avez défendue.

LE PRÉSIDENT.

Le jury maintenant va prononcer...

TOUS LES JURÉS.

La mort!!!

CHAUVEAU-LAGARDE.

Quoi ! si jeune !

CHARLOTTE, à Chauveau-Lagarde.

Je suis résignée à mon sort.

Mais, avant de mourir, de ma reconnaissance  
Je voudrais vous donner quelque gage... Oh ! j'y pense,  
Puisque je n'ai plus rien à vous offrir en don,  
Je vous laisse à payer mes dettes de prison <sup>1</sup>.

CHAUVEAU-LAGARDE, avec attendrissement.

Merci, Madame.

CHARLOTTE.

Adieu. L'on enverra, j'espère,  
Ma lettre à Barbaroux et ma lettre à mon père <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Historique.

<sup>2</sup> Voir les notes à la fin du volume.

LE PRÉSIDENT, aux gendarmes.

Conduisez l'accusée.

CHARLOTTE.

A l'échafaud ! c'est bien ;  
Mais que le dernier sang répandu soit le mien !

FIN DU SIXIÈME TABLEAU.



**SEPTIÈME TABLEAU.**

**PERSONNAGES DU SEPTIÈME TABLEAU.**

---

**CHARLOTTE CORDAY.**

**ADAM LUX, député de Mayence.**

**UN GENDARME.**

**PEUPLE.**

**Le théâtre représente une salle de la Conciergerie; Charlotte est couverte de la chemise rouge et prête à marcher au supplice. Un gendarme se tient debout sur la porte.**

---

## SEPTIÈME TABLEAU.

---

CHARLOTTE.

Ils viennent d'achever ma dernière toilette ;  
L'échafaud est dressé, le peuple attend ma tête ;  
Il faut partir... Je touche au moment redouté  
Où l'âme avec terreur s'ouvre à l'éternité.  
Pourtant aucun effroi dans mon sein ne pénètre ;  
Il me semble aujourd'hui que mourir c'est renâître ;  
Que tous les nobles cœurs doivent se retrouver,  
Que les biens qu'ici-bas l'on n'a fait que rêver,  
Bonheurs évanouis, espérances brisées,

Attendent nos esprits dans les Champs-Élysées<sup>1</sup>.  
Oh ! nous ne sommes pas séparés pour jamais,  
Ma sœur, mon père et toi... que peut-être j'aimais !  
Mes lettres vous diront la paix de mes pensées,  
Et, si vous y trouvez quelques larmes versées,  
C'est votre souvenir qui m'attriste en partant ;  
Je vous quitte à regret, ô vous que j'aime tant !  
Mais ne me pleurez pas, ma carrière est remplie ;  
Un héroïque jour vaut une longue vie ;  
J'ai vécu, j'ai goûté tous les grands sentiments !  
Je m'en pénètre encore à mes derniers moments,  
Et je sens avec eux mon âme me survivre.

LE GENDARME.

Citoyenne, il est temps.

CHARLOTTE.

Je suis prête à vous suivre.

La toile du fond se lève et le théâtre représente la place de la Révolution. Grande affluence de peuple. La scène se passe le mercredi 17 juillet 1793. L'orage gronde, le ciel est en feu. (Historique.)

<sup>1</sup> Expression dont se sert Charlotte Corday dans sa lettre à Barbaroux, et qui rappelle le goût littéraire du temps.

**PREMIER GROUPE.**

**PREMIER INTERLOCUTEUR.**

Le cortège à présent ne peut longtemps tarder.

**DEUXIÈME INTERLOCUTEUR,** debout sur un monticule.

Ah ! d'ici nous serons très-bien pour regarder.

**TROISIÈME INTERLOCUTEUR.**

Diable ! Quel temps affreux : le tonnerre, la pluie !  
S'il faut attendre encor, voisine, ça m'ennuie.

**UNE FEMME.**

Quand on veut du plaisir on patiente un peu.

**TROISIÈME INTERLOCUTEUR.**

Moi, je cours au-devant de la charrette ; adieu.

**LA FEMME.**

Bonne chance !

**SECOND GROUPE.**

**PREMIER INTERLOCUTEUR.**

Je viens de voir la condamnée.

DEUXIÈME INTERLOCUTEUR.

Dis donc, est-elle belle ?

PREMIER INTERLOCUTEUR.

Elle est fort bien tournée.

TROISIÈME INTERLOCUTEUR.

Parait-elle avoir peur ?

PREMIER INTERLOCUTEUR.

Non pas, ma foi, vraiment.

Autour d'elle ses yeux se portent fièrement ;

Elle n'a ni tremblé, ni pâli...

QUATRIÈME INTERLOCUTEUR.

C'est infâme.

Tuer ce bon Marat ! Oh ! la méchante femme !

CINQUIÈME INTERLOCUTEUR.

Il faudra la huer quand elle passera.

PLUSIEURS VOIX.

La voici, la voici !

D'AUTRES VOIX.

Chantons le *Ça ira* !

Le cortège s'avance lentement du côté des quais. On aperçoit au fond du théâtre la charrette entourée de soldats. Charlotte, debout, vêtue de la chemise rouge, promène autour d'elle un regard tranquille. Un jeune homme, les vêtements en désordre, les cheveux épars, marche à côté de la charrette, et tient ses yeux attachés sur Charlotte. (Ce jeune homme est Adam Lux, député de la ville de Mayence auprès de la République française.) (Historique<sup>1</sup>.)

PLUSIEURS VOIX.

A bas la condamnée!

ADAM LUX, s'élançant.

Oh ! je vous en conjure,  
A ses derniers instants épargnez toute injure.

PREMIER INTERLOCUTEUR DU SECOND GROUPE.

Quel est cet homme ?

UNE FEMME.

Eh ! eh ! quelque amant

ADAM LUX.

Je la vois

Aujourd'hui, citoyens, pour la première fois ;  
Mais, depuis la prison, ici je l'ai suivie,  
Et pour sauver ses jours je donnerais ma vie.  
Regardez-la : ses yeux, si pénétrants, si doux,

<sup>1</sup> Voir les notes à la fin du volume.

Avec sérénité se reposent sur vous.  
Oh ! ne l'insultez pas, cette femme est sacrée !  
La Rome des Brutus jadis l'eût adorée !  
Ici vous lui donnez l'échafaud pour autel :  
Peuple, ne troublez pas ce moment solennel.

PLUSIEURS VOIX.

A la lanterne ! Allons, c'est un aristocrate !

ADAM LUX.

Je me nomme Adam Lux, sincère démocrate,  
Député de Mayence et citoyen français ;  
J'aime la liberté, j'abhorre ses excès.

DEUXIÈME INTERLOCUTEUR.

Si tu parles encore, il y va de ta tête !

ADAM LUX.

Eh bien, enchaînez-moi sur la même charrette,  
Versez sur l'échafaud mon sang avec le sien ;  
De toutes vos fureurs je ne redoute rien ;  
Car, depuis que j'ai vu cette héroïque femme,  
Mourir à côté d'elle est le vœu de mon âme.  
Puisqu'un peuple égaré l'outrage et la maudit,  
Oh ! qu'elle entende au moins ma voix qui l'applaudit !



CHARLOTTE, du haut de la charrette qui traverse  
lentement le théâtre.

De ce cri généreux mon cœur vous remercie.  
L'heure de mon supplice est par vous adoucie ;  
Je n'ai trouvé qu'en vous un sentiment humain.

PLUSIEURS VOIX.

Tais-toi ! le peuple attend !

D'AUTRES VOIX.

Passé donc ton chemin !

ADAM LUX, se débattant entre les mains du peuple.

Malheur sur vous ! malheur !

PLUSIEURS VOIX.

Au cachot !

D'AUTRES VOIX.

A la Seine !

CHARLOTTE.

Peuple aveugle, insensé qui veux briser ta chaîne,  
Tout dévouement pour toi, peuple ingrat, est perdu ;  
Tu frappes de tes mains ceux qui t'ont défendu !

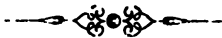
PLUSIEURS VOIX.

A bas la condamnée ! à bas ! c'est trop d'audace !

CHARLOTTE, du pied de l'échafaud.

Peuple, au milieu de vous j'ai la plus noble place !  
Regardez ! à la mort je monte le front haut :  
« Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud. <sup>1</sup> »

<sup>1</sup> Vers de Thomas Corneille; Charlotte le rappelle elle-même à son père dans sa lettre d'adieu.







M. B. B. B.

## LES DERNIÈRES HEURES

# DE MADAMIE ROLAND.

Tout ce qui manquait à son mari, madame Roland l'avait pour lui, force, habileté, élévation, prévoyance. Madame Roland fut l'âme de la Gironde. C'est autour d'elle que se réunissaient ces hommes brillants et courageux, pour s'entretenir des besoins et des dangers de la patrie; c'est elle qui excitait ceux qu'elle savait propres à l'action, et poussait à la tribune ceux qu'elle savait éloquents.

*(Histoire de la Révolution française. MICHET, t. I, p. 241.)*

La Conciergerie, tenant au Palais-de-Justice et renfermant à cause de cette proximité les prisonniers, destinés au tribunal révolutionnaire, présentait le douloureux spectacle de quelques cents malheureux n'ayant jamais plus de trois ou quatre jours à vivre; on les y transférait la veille de leur jugement, et ils n'y restaient que le court intervalle qui séparait leur jugement de leur exécution. Là se trouvaient..... madame Roland, qui, après avoir fait évader son mari, s'était laissé enfermer sans songer à fuir; les jeunes Riouffe, Girey-Dupré, Bois-Guion, attachés à la cause des députés proscrits (les Girondins) et traduits de Bordeaux à Paris pour être jugés conjointement avec eux; Bailly, qu'on avait arrêté à Melun; l'ex-ministre des finances Clavière, etc., etc.

*(Histoire de la Révolution française par THIERS, tome V, p. 14.)*

## **PERSONNAGES.**

---

**MADAME ROLAND.**

**BAILLY**, ancien maire de Paris.

**LAMOURETTE**, ancien évêque de Lyon.

**RIOUFFE**, ami des Girondins.

**GIREY-DUPRÉ**, homme de lettres, ami des Girondins.

**BOIS-GUION**, ami des Girondins.

**CLAVIÈRE**, ancien ministre des finances, collègue de Roland.

**HENRIETTE CANNET**, amie d'enfance de madame Roland.

**LA FEMME DU GEOLIER** de la Conciergerie.

La scène se passe dans une des salles de la Conciergerie, dans la nuit  
du 9 au 10 novembre 1793.

**LES DERNIERES HEURES**

**DE MADAME ROLAND.**

---

**SCÈNE PREMIÈRE.**

**MADAME ROLAND, seule.**

Oui, je bénis la mort et l'attends sans regret.  
Avant qu'il fût rendu, je savais mon arrêt.  
Leurs jugements ne sont que de vains simulacres ;  
Ils ont, au nom des lois, décrété les massacres,  
Et tout homme appelé devant leur tribunal  
Est d'avance promis à l'échafaud fatal.  
De tout ce que j'aimais tour à tour séparée,  
Le malheur à la mort m'a déjà préparée ;  
Mon âme a tant souffert, mon âme a tant lutté,

Que mourir est pour moi presque une volupté.  
Ce sentiment caché, cet amour qui m'accable,  
Je l'étouffe en mourant, avant qu'il soit coupable.  
Avec sérénité, sans haine, sans remord,  
J'interroge mon âme en face de la mort ;  
Je la sens s'élever au-dessus des orages  
Qui troublent ici-bas les plus fermes courages.  
Cette âme aux passions a déjà dit adieu,  
Et ses derniers combats s'apaisent devant Dieu !  
La terre a disparu, mon épreuve est finie ;  
Je meurs, et je n'ai pas l'horreur de l'agonie.  
Dieu seul est vrai ! Vers lui je monte sans effort ;  
Mais le cœur peut fléchir quoique l'esprit soit fort.  
Dans mon âme parfois passe une image amère  
Qui change en désespoir ma tendresse de mère :  
Je revois mon enfant, et je me sens faiblir ;  
La mort que j'appelais me fait alors pâlir.  
Je voudrais, me gardant à tes jeunes années,  
Que Dieu n'eût pas si tôt disjoint nos destinées ;  
Ma fille ! seul amour dont mon cœur s'enivra,  
Pour toi je voudrais vivre, ô ma douce Eudora <sup>1</sup> !  
Avant de nous quitter, ange qui seras femme,

<sup>1</sup> Nom de la fille de madame Roland, aujourd'hui madame Champagneux.



Je voudrais à la vie initier ton âme,  
T'enseigner la vertu, la force, le devoir,  
Guider les sentiments qui viendront t'émouvoir ;  
A l'éveil de ton cœur assister, et te suivre  
Pas à pas dans ce monde où sans moi tu vas vivre.  
Demain tu n'auras plus mon appui maternel ;  
Demain viendra pour moi ce moment solennel  
Où du monde à jamais notre âme se sépare...  
J'étais calme, et voilà que la douleur m'égare !  
Demain de mon amour il faudra te sevrer,  
Et quand je pense à toi je ne sais que pleurer !  
Mais vivre, oh ! non, mon Dieu, vivre même pour elle,  
Pour cette pure enfant, si touchante et si belle,  
Je ne le puis... je sens mes forces succomber !  
Vivre au milieu du sang, vivre pour voir tomber  
Sous le fer du bourreau ces têtes vénérées  
Que la liberté sainte elle-même a sacrées !  
Vivre lorsque le crime, immolant la vertu,  
Retient sous la terreur tout courage abattu !  
Vivre quand nous voyons la France tout entière  
Avilie et sanglante aux mains de Robespierre !  
Non ; quand la liberté, quand l'honneur vont périr,  
Quand la patrie est morte, il faut aussi mourir.

SCÈNE II.

MADAME ROLAND, LA FEMME DU GEOLIER.

LA FEMME DU GEÔLIER, tenant à la main une lettre  
et des fleurs.

Citoyenne, tu sais qu'en sa miséricorde  
Aux condamnés à mort le tribunal accorde  
Le droit de recevoir parmi les détenus  
Ceux qui leur furent chers ou qui les ont connus.  
Est-il des prisonniers à la Conciergerie  
Que tu désires voir ?

MADAME ROLAND.

Oh ! laissez, je vous prie,  
Laissez entrer tous ceux qui, dans ce triste lieu,  
A mes derniers moments, voudront me dire adieu.

LA FEMME DU GEÔLIER.

J'y consens. De pitié ton sort me paraît digne.  
Je viens, en ta faveur, d'oublier ma consigne :  
En secret j'ai reçu ce papier et ces fleurs  
Qu'une femme pour toi m'a remis toute en pleurs.

MADAME ROLAND.

(Lisant.)

(A la femme du geôlier.)

Henriette<sup>1</sup> ! elle ici !... Permettez que je voie  
Cette femme qui pleure et vers moi vous envoie.  
Elle sait que demain sera mon dernier jour ;  
Elle est là, me dit-elle, elle attend dans la cour ;  
Ne la renvoyez pas, et, pour dernière grâce,  
Avant que de mourir, souffrez que je l'embrasse !

LA FEMME DU GEÔLIER.

Tu la verras : malgré des ordres rigoureux,  
Je tâche d'adoucir le sort des malheureux.

MADAME ROLAND.

De votre humanité soyez récompensée  
Par Celui qui d'en haut lit dans notre pensée.

LA FEMME DU GEÔLIER.

Citoyenne, à revoir !

MADAME ROLAND.

Puis-je espérer ?

<sup>1</sup> Voir les notes à la fin du volume.

LA FEMME DU GEÔLIER.

Ici

Bientôt j'introduirai ton amie.

MADAME ROLAND.

Oh ! merci !

---

SCÈNE III.

MADAME ROLAND, seule.

Henriette, grand cœur que nul danger n'effraie,  
Jusqu'au dernier moment amie ardente et vraie,  
Dévouée au malheur, sublime sans effort,  
Elle vient, pour me voir, s'exposer à la mort !  
Par un pressentiment, au matin de la vie,  
Lorsqu'aux plus doux penchants l'âme s'ouvre ravie,  
Je l'aimais ; l'amitié de nous a fait deux sœurs ;  
La mort seule aujourd'hui séparera nos cœurs !

(Elle lit.)

Ces fleurs qu'elle m'envoie et qu'elle sait que j'aime,  
Elle a voulu pour moi les cueillir elle-même  
Dans ce cloître en ruine, entouré de tombeaux,

Où coulèrent nos jours les plus purs, les plus beaux ;  
Douce et calme prison où de pieuses femmes  
Aux nobles dévouements préparèrent nos âmes .  
Ces pâles liserons, par nos soins cultivés,  
Dans ce couvent désert elle les a trouvés.  
Comme un doux souvenir j'aspire leur calice ;  
Ils seront sur mon cœur au moment du supplice.  
Sur mes vêtements blancs dénouons mes cheveux.  
Sourions à la mort qui répond à mes vœux.  
Avant que l'heure arrive et que ma tête tombe,  
Des fleurs de l'amitié parons-nous pour la tombe,  
Et que le peuple dise, en me voyant mourir :  
Radieuse, au martyre elle semble courir !

---

**SCÈNE IV.**

**MADAME ROLAND, HENRIETTE.**

(La femme du géôlier introduit Henriette et se retire.)

**MADAME ROLAND.**

Quoi ! c'est toi !

(Elles s'embrassent.)

HENRIETTE.

Hâtons-nous ! viens, ils comptent les heures ;  
Et, si je ne te sauve, il faudra que tu meures !

MADAME ROLAND.

Laisse-moi tout entière au bonheur de te voir !

HENRIETTE.

Puis-je oublier la mort que tu vas recevoir ?

MADAME ROLAND.

Sur le sort qui m'attend pourquoi verser des larmes ?  
Pour moi tu fais revivre un passé plein de charmes.  
Oh ! parlons du bonheur des jours évanouis,  
De ces rêves si purs que le monde a trahis ;  
Parlons des sentiments chers à notre jeunesse !  
A mes derniers instants que ce passé renaisse ;  
Que je le voie encor calme, riant et beau,  
Et que j'emporte enfin son image au tombeau !

HENRIETTE.

Ainsi, lorsque demain au supplice on te mène,  
Je te retrouve ici l'âme forte et sereine ;  
Ce courage si fier ne s'est pas abattu,  
Et, quand la mort arrive, à peine y penses-tu !

MADAME ROLAND.

A quoi sert de parler d'un sort irrévocable ?  
La peur convient au lâche et la plainte au coupable ;  
Mais celui qui ne sent ni terreur ni remord  
Avec tranquillité doit marcher à la mort.

HENRIETTE.

Non, il doit résister ; la résistance honore,  
Lorsqu'à servir sa cause on peut prétendre encore.  
Toi, de la liberté martyr et défenseur,  
Pour la voir triompher tu dois vivre, ma sœur ;  
La liberté, livrée au bras de Robespierre,  
Après des nuits de sang trouvera la lumière.  
Ceux qui souffrent pour elle et qui l'aiment toujours  
Auront part à sa gloire en de plus heureux jours.  
Souris à cet espoir, vis, cède à ma tendresse !

MADAME ROLAND.

Tu parles d'avenir quand l'échafaud se dresse !  
Ma sœur, je meurs demain.

HENRIETTE.

Non, tu ne mourras pas !

MADAME ROLAND.

Eh ! quelles mains pourraient m'arracher au trépas !  
Aurais-tu demandé ma grâce à Robespierre ?  
Non, tu ne l'as pas fait ; non, ton âme est trop fière !  
Du sang des *vingt et un* l'échafaud fume encor ;  
Après eux il est beau d'y recevoir la mort.  
Comme vous, en chantant l'hymne patriotique,  
On me verra mourir, fils de la République,  
O mes frères, Vergniaud, Brissot et Gensonné ;  
Et vous, couple touchant, si jeune moissonné,  
Ducos, Fonfrède, amis qu'aurait chantés Virgile,  
Poétiques tribuns nés dans la même ville !  
Demain de l'échafaud que vous avez sacré  
Je vais monter aussi le glorieux degré !  
Dans son sang le plus pur quand la France est baignée,  
Si l'on m'eût fait l'affront de m'avoir épargnée,  
Je t'aurais imitée, ô Charlotte Corday,  
Et le même trépas me serait accordé !

HENRIETTE.

Non, ma sœur, je n'ai point sollicité ta grâce,  
Mais je viens te sauver en mourant à ta place.



MADAME ROLAND.

Que dis-tu ?

HENRIETTE.

Que je suis inutile ici-bas,  
Que je ne vivrais plus si tu ne vivais pas.  
Mais toi, femme honorée et grande citoyenne,  
Tu dois vivre, et ma vie assurera la tienne.

MADAME ROLAND.

Héroïque amitié qui brave les tyrans !  
Pour moi tu veux mourir !

HENRIETTE.

A mes vœux tu te rends,  
N'est-ce pas ? Le temps fuit, le supplice s'apprête,  
L'aube va ramener la fatale charrette :  
Oh ! viens ! Sous mes habits que tu vas revêtir,  
Sans soupçon les geôliers te laisseront sortir ;  
Passe sans te troubler devant le poste, et marche  
Jusqu'au pont Saint-Michel : là, sous la première arche  
Une barque t'attend.

MADAME ROLAND.

Quoi ! sitôt nous quitter !

HENRIETTE.

Prends cet or, hâte-toi !

MADAME ROLAND.

Laisse-moi t'écouter !

Chaque mot que tu dis dans mon cœur ému vibre !

Ah ! crois-moi, je préfère au bonheur d'être libre

Les sentiments si beaux que j'ai su t'inspirer.

Oh ! ne t'éloigne pas, laisse-moi t'admirer !

HENRIETTE.

M'éloigner ? Mais c'est toi qui pars, moi je demeure.

Tu ne m'écoutes pas, tu laisses passer l'heure....

MADAME ROLAND.

Qu'elle est belle cette heure où mon âme comprend

Tout ce que vaut ton cœur si dévoué, si grand !

HENRIETTE.

Cette heure, tu la perds !

MADAME ROLAND.

Goûtons-la calme et tendre,

Sans douleur, sans regret.

HENRIETTE.

Je ne veux plus t'entendre  
Viens, oh ! viens, sauve-toi !

MADAME ROLAND.

Fol espoir ! Si ton cœur,  
Dans ce combat touchant, du mien restait vainqueur,  
Ne crois pas assurer mon salut par la fuite ;  
A l'instant les bourreaux seraient à ma poursuite.  
Quel asile espérer ? L'infâme dictateur  
De chaque citoyen a fait un délateur ,  
Et comme pour railler ton dévouement sublime,  
Après toi l'échafaud me prendrait pour victime.

HENRIETTE.

Eh bien , quand la Terreur épouvante Paris,  
Fuis, va te réunir aux Girondins proscrits.  
Ils t'attendent, suis-les ! Grâce au Ciel, tous nos frères  
Ne dorment pas encor dans les champs funéraires :  
Quelques-uns des bourreaux ont su tromper les coups :  
Louvet, Buzot, Guadet, Pétion, Barbaroux  
Vivent encor.

MADAME ROLAND, tressaillant.

Il vit, lui, le noble jeune homme !

HENRIETTE.

Mais quel nom t'a frappé dans ceux que je te nomme ?

MADAME ROLAND.

Tous ; ... je les aime tous !. . Dis-moi, toujours errants,  
N'ont-ils pas rencontré des amis, des parents  
Qui les aient recueillis ?

HENRIETTE.

Les discordes civiles,  
Tu le sais, ont chassé la pitié de nos villes.  
Craignant la trahison des lâches, des méchants,  
Nos amis fugitifs se cachent dans les champs.  
Le guide qui t'attend te mettra sur leur trace ;  
N'hésite plus, ma sœur ; c'est près d'eux qu'est ta place.  
Oh ! pense à ces proscrits heureux de te revoir !  
Va leur rendre la foi, va leur rendre l'espoir !

MADAME ROLAND.

Ainsi, ton sacrifice aveugle et magnanime  
En voulant me sauver me pousse vers l'abîme !  
Oh ! laisse-moi mourir, car la mort c'est l'oubli !

HENRIETTE.

Que dis-tu ? Mais d'où vient que ton front a pâli ?

Quel trouble a pénétré dans ton âme si forte ?

MADAME ROLAND.

Ne m'interroge pas ! Demain je serai morte,  
Ce cœur s'apaisera.

HENRIETTE.

Mais tu verses des pleurs !  
Comme autrefois ne puis-je adoucir tes douleurs ?

MADAME ROLAND.

Laisse-moi demander un asile à la tombe.

HENRIETTE.

Oh ! ma sœur, c'en est trop ; à tes genoux je tombe.  
Oh ! ne résiste plus aux cris de l'amitié !  
Oh ! vis par dévouement, par devoir, par pitié !

MADAME ROLAND.

A la sublimité d'une telle prière  
Mon âme, je le sens, doit s'ouvrir tout entière :  
Tu le sais, à cet âge où le cœur s'éveillant  
Se débat, incertain, dans un rêve brûlant,  
Mes inquiets désirs vers Dieu seul semblaient tendre ;  
J'aimais Dieu d'une ardeur et d'une foi si tendre

Qu'on pouvait présager ce que serait un jour  
L'amour terrestre, éclos de ce divin amour.  
Et lorsque je tournai mes pensers vers le monde,  
Pour étancher ma soif de tendresse profonde,  
Le fantôme adoré que toute âme poursuit  
M'apparut, mais toujours se perdit dans la nuit ;  
Et mon cœur caressa cette ardente chimère  
Jusqu'à l'heure funèbre où Dieu me prit ma mère.  
Alors l'enchantement des rêves du passé  
Au souffle de la mort sembla s'être glacé.  
En voyant le néant des choses de la vie,  
Ma foi dans le bonheur s'était évanouie :  
Comme une illusion je rejetai l'espoir,  
Et je n'eus plus qu'un but ici-bas, le devoir.  
C'est toi qui, dans ces jours où le cœur désespère,  
Me choisit un époux que j'aimai comme un père ;  
L'estime, le respect m'attachèrent à lui.  
Ma sœur, près de mourir, je le jure aujourd'hui,  
Depuis qu'il partagea ma jeune destinée,  
Jamais à le trahir je ne fus entraînée :  
Mais souvent, je l'avoue, en gardant la vertu,  
J'ai marché le front haut et le cœur abattu.  
J'étais mère, et ma vie avait semblé renaitre

En donnant à ma fille une part de mon être ;  
La terre m'attachait, et pour l'humanité  
Mon âme avec transport rêvait la liberté.  
Oh ! quand je crus la voir se lever sur la France,  
Comme je partageai l'unanime espérance !  
De mes rêves éteints je sentis le retour ;  
Pour moi l'enthousiasme était un autre amour,  
Amour vaste et sacré, passion dont la flamme,  
Au lieu de l'énerver, fortifiait mon âme.  
Oh ! comme j'éprouvais un mâle enivrement  
D'initier les cœurs à ce grand sentiment !  
Je cherchais et j'aimais tout être sympathique,  
Epris ainsi que moi de la cause publique,  
Sacrifiant sa vie à l'intérêt commun,  
Affrontant sans plier les luttes du tribun,  
Et, quand la liberté se voyait menacée,  
Au péril de sa tête exprimant sa pensée.  
Sans doute mon époux était homme de bien,  
Philosophe rigide, intègre citoyen ;  
Mais l'ardeur, le courage et l'esprit de l'apôtre,  
L'idéal de mon cœur, je le vis dans un autre.  
Né sous le ciel de flamme où naquit Mirabeau,  
Il était éloquent, il était jeune et beau :

Pour rendre Antinoüs, autrefois la sculpture  
Aurait choisi ses traits <sup>1</sup> et sa noble stature.  
Debout à la tribune, oh ! d'ici je le vois,  
Le front calme, l'œil fier, d'une éclatante voix,  
Du geste et de l'éclair que lançait sa paupière,  
Dénoncer au pays Marat et Robespierre,  
Et, de la liberté revendiquant les droits,  
Attaquer les tyrans comme il brava les rois.  
Ah ! qu'il me semblait grand quand sa voix intrépide  
Rappelait au devoir la Gironde timide,  
Et que, des massacreurs défiant les poignards,  
Il vouait au mépris les chefs des Montagnards !  
Mais, après ces combats livrés à l'assemblée,  
Le soir nous le voyions souvent l'âme accablée.  
La liberté luttait contre un double danger :  
La trahison des siens, le fer de l'étranger ;  
Au dedans avilie, au dehors combattue,  
Avant d'être affermie elle était abattue ;  
Il souffrait de sa honte, il sentait son affront :  
Une sainte colère illuminait son front,

<sup>1</sup> « Barbaroux, dont les peintres ne dédaigneraient pas de prendre les traits pour une tête d'Antinoüs. »

(*Mémoires de Madame Roland, portraits.*)



Quand, penché sur la carte, il suivait les armées  
Qui venaient assiéger nos villes alarmées.  
Pour vaincre ou pour mourir il eût voulu marcher ;  
Et moi je l'admirais et venais me pencher  
Près de lui... J'écoutais, et, troublée, attendrie,  
Je sentais plus ardent l'amour de la patrie.  
Ainsi, sans le vouloir, je me pris à l'aimer  
D'un sentiment divin qu'on ne peut exprimer ;  
C'était une tendresse ardente, mais pudique.  
Comme une jeune mère aime son fils unique,  
Comme on aime la gloire et l'honneur, je l'aimais !  
Mais cet immense amour, il ne le sut jamais.  
Tel qu'un malheur sacré, je le cachais au monde :  
J'ai gardé dans les fers son empreinte profonde,  
Et, je le sens, peut-être au delà de la mort  
Je l'aimerai toujours, mais du moins sans remord.  
Et tu veux, ranimant ma passion trop vive,  
Qu'aujourd'hui dans l'exil auprès de lui je vive ?  
Oh ! ma sœur, de mon âme entends les derniers cris ;  
Celui que j'aime est un des Girondins proscrits !

HENRIETTE.

Eh bien , loin de le fuir, la vertu te commande  
D'affronter et de vaincre une épreuve aussi grande ;

Et lui, lui ce proscrit que tu n'as pas nommé,  
Sera digne de toi, puisque tu l'as aimé!

MADAME ROLAND.

Hélas ! sûr de lui, le suis-je de moi-même ?

HENRIETTE.

Par faiblesse tu meurs ?

MADAME ROLAND.

Je meurs parce que j'aime !  
J'ai trop souffert ; je sens que dans mon cœur brisé  
Le courage est détruit, l'héroïsme épuisé.

HENRIETTE.

A défaut du bonheur, l'honneur te dit de vivre.

MADAME ROLAND.

Oh ! pourquoi fuir la mort quand la mort nous délivre ?

HENRIETTE.

Ta vie est un devoir.

MADAME ROLAND.

Ma vie est un fardeau,  
Mourir sera si doux !

HENRIETTE.

Vivre sera plus beau.

MADAME ROLAND.

Recommencer l'exil alors qu'il touche au terme,  
Je ne le puis.

HENRIETTE.

Triomphe et marche d'un pas ferme.

MADAME ROLAND.

A la mort !

HENRIETTE.

A la vie où reste ton enfant.

MADAME ROLAND.

Silence, oh ! par pitié !... .

HENRIETTE.

La pitié te défend

De laisser ici-bas ta fille abandonnée.

MADAME ROLAND.

Quand je ne serai plus, veille à sa destinée.

HENRIETTE.

Ainsi, rien ne t'ébranle et ne te peut toucher,

Et loin de fuir la mort , tu sembles la chercher !  
Oh ! laisse-toi fléchir ! Hélas ! l'heure s'écoule :  
Ils vont venir ; j'entends une porte qui roule !....  
Prends ces habits.

MADAME ROLAND.

Ma sœur, de ces derniers instants  
Ne troublons pas la paix.

HENRIETTE, avec désespoir.

On vient : il n'est plus temps!

---

SCÈNE V.

MADAME ROLAND, HENRIETTE, LA FEMME  
DU GEOLIER.

LA FEMME DU GEOLIER, à Henriette.

On ferme la prison : suis-moi ; l'heure est sonnée ;  
Si tu ne sortais pas je serais soupçonnée.

HENRIETTE , avec égarement.

Sortir !... oh ! non, je reste, et c'est elle qui sort.

Vois-tu, c'est moi qui suis la condamnée à mort...

MADAME ROLAND.

Henriette !... O mon Dieu ! le désespoir l'égare.

HENRIETTE.

Que sur ma tête aussi tombe leur loi barbare !

(La femme du geôlier l'entraîne.)

MADAME ROLAND.

Henriette, ma sœur !

HENRIETTE.

Adieu, puisqu'il le faut,  
Mais demain je saurai te suivre à l'échafaud !

---

## SCÈNE VI.

MADAME ROLAND, seule.

Oh ! puisque sans mourir j'ai vidé ce calice,  
Je ne redoute plus l'épreuve du supplice.  
Quel aveu déchirant, quel combat, quel adieu !  
J'ai parlé devant elle ainsi que devant Dieu.

A son saint dévouement, qui pénétrait mon âme,  
Je viens de dévoiler mes faiblesses de femme...  
Mais je dois étouffer ce poignant souvenir.  
Mes frères de douleurs, mes amis vont venir.  
Sous la paix de mon front cachons-leur cet orage ;  
A leur abattement opposons mon courage.  
Que ma sérénité les prépare à la mort ;  
Devant eux que mon cœur paraisse calme et fort.  
Dans cette lutte encor que l'honneur me soutienne !  
La femme a disparu : montrons la citoyenne.

---

SCÈNE VII.

MADAME ROLAND, RIOUFFE, GIREY-DUPRE,  
BOIS-GUION, CLAVIÈRE.

MADAME ROLAND, à ses amis qui entrent.

Amis, je vous revois enfin en liberté :  
Robespierre pour nous est plein d'humanité.  
On ne me traite plus comme une prisonnière.

( Elle leur tend la main.)

Riouffe, Bois-Guion, Girey-Dupré, Clavière,

Qu'il m'est doux de vous voir ! Asseyons-nous, amis.

(souriant.)

Comme dans mon salon nous voilà réunis.

Causons ; en ce moment nous retrouver ensemble

C'est encor du bonheur !

RIOUFFE. (Il tient un livre à la main.)

L'heure qui nous rassemble  
Est bien triste, Madame, et nous ne pourrons pas  
Oublier comme vous l'approche du trépas.

MADAME ROLAND.

Bon Riouffe, toujours grave et mélancolique,  
Toujours rêvant, ainsi qu'un philosophe antique,  
A la mort, au réveil de l'âme ! Dans Platon,  
J'en suis sûre, à l'instant vous lisiez le Phédon<sup>1</sup> ?

RIOUFFE.

Oui, je m'entretenais, Madame, avec Socrate,  
Mais en pensant à vous, à la patrie ingrate  
Qui vous laisse mourir...

CLAVIÈRE.

Et nous épargne, nous,

<sup>1</sup> Riouffe avait traduit le Phédon et le lisait dans sa prison aux condamnés à mort, la veille de leur exécution.

Qui du même trépas aurions été jaloux.

GIREY-DUPRÉ, riant.

Ce désir, nos bourreaux sauront assez l'entendre,  
Et nous ne perdons rien, mes amis, pour attendre.

BOIS-GUION.

Insouciant, tu ris au pied de l'échafaud !

GIREY-DUPRÉ.

Oui, je n'ai qu'un regret, c'est qu'il me fait défaut  
Pour demain : je voudrais, accompagnant Madame,  
Y monter en chantant.

RIOUFFE.

Cœur léger et grande âme !

MADAME ROLAND.

Héroïque railleur, comme un vrai Girondin,  
Il regarde la mort avec un froid dédain.  
Imitons son exemple, et, durant cette veille,  
Qu'aucune plainte, amis, ne frappe mon oreille.  
Défions le malheur et sachons, en mourant,  
Par notre fermeté nous venger du tyran !  
Eh ! n'est-ce pas ici, dans cette salle même,



Que nos frères martyrs, quand vint l'heure suprême,  
Dans un dernier banquet couronnèrent leurs fronts,  
Et furent tour à tour gais, éloquents, profonds?

RIOUFFE.

C'est ici ! devant moi, sur ces murailles sombres,  
Toujours des *vingt et un* se dessinent les ombres.  
Je crois les voir encore ainsi que je vous vois,  
Parlant entr'eux, assis là, sur ces bancs de bois,  
A l'entour d'une table où cette lampe pâle  
Versait comme à regret sa lueur sépulcrale.  
Oubliant que pour eux la vie allait finir,  
Ils buvaient au bonheur des siècles à venir.  
Leurs paroles étaient nobles, franches et vives.  
Valazé seul manquait au nombre des convives.  
Dans cet angle couché, ce tribun au grand cœur,  
N'attendait plus la mort, il en était vainqueur ;  
Calme ainsi que Caton, il se l'était donnée,  
Et, se tournant vers lui, la tête couronnée,  
Le sourire à la bouche et le verre à la main,  
Ses frères lui criaient : « Apprends-nous le chemin ! »  
Parfois Vergniaud, plongé dans sa molle indolence,  
A leur gaité bruyante opposait son silence ;

Ou bien d'un mot naïf, sublime ou dédaigneux,  
Dans leurs débats trop vifs s'interposait entr'eux.  
Il raillait doucement avec sa voix suave,  
Tandis qu'à ses côtés Gensonné, triste et grave,  
Parlait avec Brissot des malheurs du pays,  
De leurs nobles desseins fatalement trahis,  
De cette liberté que vit la Grèce antique,  
Qui de nos jours avait fécondé l'Amérique,  
Mais qui semblait mourir parmi nous en naissant,  
Étouffée au milieu de la fange et du sang.  
Les autres écoutaient ou devisaient ensemble,  
Quand Ducos s'écria : « Messieurs ! que vous en semble ?  
Si nous chantions en chœur l'Éloge du Bourreau,  
Jusqu'à l'heure où viendra le fatal tombereau ?  
Il dit, et sa voix mâle entonne un air de ronde  
Qu'enfant il fredonnait aux bords de la Gironde.  
Seulement des couplets parodiant les vers,  
Du lâche dictateur il raillait les travers,  
Et sa verve moqueuse, à cette heure dernière,  
Mettait au pilori l'âme de Robespierre.  
Mais insensiblement sa voix pure agita  
Les fibres de son cœur, et son chant s'attrista.  
Fonfrède, son ami, devina quelle image

Lui rappelait cet air qui berça leur jeune âge ;  
Car lui-même, rêveur en écoutant ce chant,  
Se sentait attiré vers un tableau touchant !  
Ce refrain du pays qui tous deux les vit naître,  
Leurs femmes à leurs fils le murmuraient peut-être !  
Et demain !... Leurs esprits semblèrent s'égarer,  
Et tous deux s'embrassant se prirent à pleurer.  
L'émotion gagna l'héroïque assemblée.  
Le chant mourut... Et moi, près d'eux, l'âme accablée,  
Moi qui devais survivre à cette heure d'adieu,  
Je voulus l'adoucir en leur parlant de Dieu.  
Près de voir s'accomplir cette horrible hécatombe,  
Je pensais au réveil qui succède à la tombe,  
A l'immortalité de l'âme, à cet instinct  
Qui vit encore en nous quand tout autre s'éteint.  
Je tentai d'inspirer cette haute espérance  
A ces grands citoyens qu'allait perdre la France.  
De Socrate mourant leur rappelant la foi,  
Je leur lus le Phédon, cette divine loi.  
Alors l'âme du sage en eux sembla descendre,  
Et quand le char funèbre au loin se fit entendre,  
Ils étaient soutenus par un sublime espoir,  
Et tous en me quittant me dirent : Au revoir !

MADAME ROLAND.

Et c'est aussi l'adieu qu'ici je vous répète :  
Mon âme échappe à ceux qui font tomber ma tête.  
Au revoir, mes amis !

CLAVIÈRE.

Vous qu'on adore ici,  
Vous qui nous consoliez, vous nous quittez aussi ?

BOIS-GUION.

Quoi ! leurs proscriptions frappent même une femme !

GIREY-DUPRÉ.

Robespierre est jaloux de l'esprit de Madame !

RIOUFFE.

Comme eux vous partirez et vous mourrez sans nous !

MADAME ROLAND.

Demain je vous promets de leur parler de vous.  
Mais suivons leur exemple ; à cette heure d'épreuve  
Triomphons des douleurs dont le sort nous abreuve ;  
O mes amis, malgré nos désenchantements,  
Mourons sans renier nos premiers sentiments ;  
Aimons la liberté d'une mâle tendresse,

Qui ne doit pas faiblir quand l'échafaud se dresse ;  
Oh ! n'oublions jamais que son sublime éveil  
A du monde enchaîné secoué le sommeil,  
Et tour à tour, avant que le bourreau l'achève,  
Une dernière fois rappelons-nous ce rêve !

(à Clavière.)

Pour vous, la liberté, qu'en martyrs nous aimons,  
Se montra souriante au milieu de vos monts,  
Clavière, et vous avez connu dans l'Helvétie,  
Dès le berceau, l'amour de la démocratie :  
Qui vous eût dit alors que cet amour puissant  
Pourrait être avili par des hommes de sang !

CLAVIÈRE.

Hélas ! comme Adam Lux, cet enfant de Mayence,  
Je quittai, fils ingrat, mon pays pour la France.  
Comme lui, j'appelais l'heureux avènement  
D'une liberté vraie, ayant pour fondement  
La justice et l'honneur, et comme lui j'expie  
L'erreur de la vertu dans votre France impie.

RIOUFFE.

Non, la France est sacrée, et Dieu met dans son sein  
L'esprit d'égarement par un secret dessein.

La liberté, sortant du sang et des ruines,  
Plus forte sur la terre étendra ses racines ;  
Les martyrs d'aujourd'hui préparent l'avenir :  
Instruite par l'exemple et par le souvenir,  
La liberté française, éclairée et féconde,  
Un jour, victorieuse, affranchira le monde.

BOIS-GUION.

Telle est ta destinée, ô triste humanité !  
Par les malheurs d'un siècle un siècle est racheté.

RIOUFFE.

Oui, du sein de la mort la vie est engendrée<sup>1</sup>.

MADAME ROLAND.

De tout ce que j'entends mon âme est pénétrée.  
Jusqu'à l'aube, oh ! parlons ainsi.

CLAVIÈRE.

Qui vient à nous ?

GIREY-DUPRÉ.

Lamourette !

RIOUFFE.

Bailly!

<sup>1</sup> Phrase du *Phédon*.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, BAILLY, LAMOURETTE

MADAME ROLAND, s'avançant vers Bailly.

Bailly !... Quoi, c'est bien vous !

BAILLY.

Ému par vos vertus et votre grandeur d'Âme,  
Courtisan du malheur, je viens à vous, Madame.  
Nous fûmes entraînés dans des partis divers,  
Mais tout discord s'efface à l'heure des revers.  
Ici même, huit jours sont écoulés à peine,  
La veille de sa mort j'ai salué la reine ;  
Je m'incline aujourd'hui devant vous !

MADAME ROLAND.

O bonté !

BAILLY.

Pour moi, toute infortune est une majesté.

MADAME ROLAND.

Noble cœur, grand esprit, conscience éclairée  
Que l'ardeur des partis n'a jamais égarée,

Dans nos conflits sanglants exempt d'inimitié,  
Vous fûtes équitable et je fus sans pitié.  
La reine!... J'ai voulu, sans presque la connaître,  
La juger, et ce fut injustement peut-être.  
Hélas! vous le savez, les révolutions  
Mèlent toujours l'erreur aux nobles passions ;  
La foi rend exclusif, l'enthousiasme entraîne,  
Le vertige nous prend dans cette ardente arène ;  
On regarde sans voir, et l'esprit le meilleur  
S'égare à son insu...

LAMOURETTE.

Ce fut là mon malheur.

Prêtre, me dépouillant de mon saint caractère,  
Je rêvais en tribun le bonheur de la terre ;  
Je crus dans mon orgueil, transfuge du saint lieu,  
Que l'homme instituerait la liberté sans Dieu ;  
J'ai détruit sans fonder, et, tombé dans l'abîme,  
J'ai compris que l'erreur pouvait conduire au crime.

MADAME ROLAND.

Non ; c'est au malheur seul que vous fûtes conduit.  
Eh ! quel cœur généreux n'aurait été séduit  
Comme vous, en voyant d'un élan unanime



Le peuple armé déjà, mais encor magnanime,  
Sortir de l'esclavage et de l'abaissement,  
Et proclamer enfin son affranchissement !  
Aux ténèbres alors succédait la lumière,  
Les droits sacrés de tous au pouvoir arbitraire.  
Rappelons-nous encor comme il fut juste et beau  
Cet éveil de la France où tonnait Mirabeau,  
Quand le peuple, formant une immense famille,  
Se leva tout entier pour briser la Bastille !  
De ces murs, renversés par son bras tout-puissant,  
La liberté sortit encor vierge de sang.  
Le monde s'en émut, car cette ère naissante  
Aux abus du passé se montrait menaçante :  
Les rois sentaient venir, sur leur trône ébranlé,  
L'irrévocable jour par le peuple appelé,  
Où, sous la liberté pliant la monarchie,  
La France, au nom des lois, se verrait affranchie.  
Ah ! quoique tous nos vœux soient aujourd'hui trahis,  
Rappelons-nous alors ce qu'était le pays.  
Vous présidiez, Bailly, cette auguste assemblée  
Où la cause du monde allait être appelée.  
Courage, honneur, génie et force dans son sein  
S'unissaient et tendaient vers le même dessein.

Dans ces grands citoyens, instruisant le monarque,  
La France retrouvait les héros de Plutarque ;  
Et les mêmes vertus que vit l'antiquité  
Entouraient le berceau de notre liberté !  
Mais bientôt à l'or pur se mêla l'alliage.  
Le peuple à peine était sorti de l'esclavage  
Que le pouvoir, manquant à ses engagements,  
Poussa la liberté dans ses égarements.  
Les peuples ont aussi des flatteurs, des faux frères,  
Pareils aux courtisans des pouvoirs arbitraires,  
Qui, pour les dominer, caressant leurs penchants,  
Les rendent à dessein corrompus et méchants.  
Tels furent ces tribuns à l'influence occulte,  
Qui de la liberté dégradèrent le culte,  
En la montrant alors au peuple tout-puissant,  
Comme un monstre altéré de vengeance et de sang.

Et nous ses vrais enfants, nous qui la défendîmes  
Comme on défend sa mère, entre ces deux abîmes,  
La licence d'un peuple et le pouvoir d'un roi,  
Sans altération nous gardâmes sa foi.  
Il ne faut pas juger un combat par l'issue :  
Plus d'une noble cause en naissant est déçue ;

Mais celui qui la sert, et qui meurt son martyr,  
De son saint dévouement ne peut se repentir.  
Qu'il était généreux ce vœu patriotique  
De reconstituer la France en république,  
Au nom de la justice, en combattant l'erreur,  
Par la force des lois, et non par la terreur !  
Tel était notre espoir, enfants de la Gironde,  
Et nous n'aurons laissé qu'une utopie au monde ;  
Car le peuple égaré méconnut ses sauveurs,  
Et nous fûmes, hélas ! de sublimes rêveurs !

Dieu l'a voulu, le rêve est payé de nos têtes !  
Eh ! quel bras aurait pu conjurer ces tempêtes ?  
Libre à peine, le peuple abusa de ses droits,  
Et surpassa bientôt les crimes de ses rois.  
A voir l'acharnement de ses vengeances sombres,  
On eût dit qu'il était excité par les ombres  
Des générations, des siècles enchainés  
Sous le joug des tyrans aujourd'hui détrônés.  
De leur abaissement, de leur longue souffrance  
Ces générations lui demandaient vengeance,  
Et, fantômes sans nombre au cerceuil échappés,  
Ils criaient aux vivants : « A votre tour frappez ! »

Et le peuple, écoutant cet appel sanguinaire,  
Par des proscriptions a commencé son ère.  
Avide, dans le sang plongeant ses bras ardents,  
Des oppresseurs détruits frappant les descendants,  
D'abord il immola toutes ces nobles races  
Dont l'orgueil si longtemps a pesé sur les masses.  
Bientôt, dans tous les rangs voyant des trahisons,  
Chaque jour il remplit et vida les prisons,  
Massacrant les vieillards, les enfants et les femmes,  
Sans pitié, sans remords, et ces forfaits infâmes  
D'autres forfaits plus grands furent les précurseurs.  
Le peuple se tourna contre ses défenseurs.  
Fils de la liberté, nous fûmes ses victimes ;  
Comme Saturne<sup>1</sup> alors avec horreur nous vîmes  
La Révolution dévorer ses enfants.

Robespierre, Marat et Danton triomphants,  
Sur les débris du trône élevant leur puissance,  
De leur triumvirat épouvantaient la France ;  
Ils avaient abruti le peuple en l'entraînant  
Au meurtre, et par le meurtre ils règnent maintenant !

<sup>1</sup> C'est le mot de Vergniaud : La Révolution est comme Saturne, elle dévorera ses enfants.

Comme pour assouvir sa sauvage colère,  
Ils jettent chaque jour au tigre populaire  
Les gloires de la France, et, la frappant au cœur,  
Comme on proscrit le crime ils proscrivent l'honneur.  
Hier meurent dans Vergniaud éloquence et génie ;  
Dans Custine aujourd'hui la valeur est punie :  
Terreur de l'étranger, honneur de nos guerriers,  
Sa tête tombe, encor couverte de lauriers ;  
Et le peuple applaudit, et la France endormie  
Supporte lâchement cet excès d'infamie !  
Où s'arrêteront-ils ?... Quelque bras tout-puissant  
Viendra-t-il mettre un terme à ce règne de sang ?  
Ou bien , à leur fureur la France abandonnée,  
A périr tout entière est-elle condamnée?...  
Quelques-uns, en voyant ces jours d'iniquité,  
Ont douté de ta cause, ô sainte liberté !  
Et dans leur désespoir vouant à l'esclavage  
Des peuples avilis ce peuple anthropophage,  
Nouveaux Brutus mourant avec la nation,  
Ils ont dit : Liberté, tu n'es donc qu'un vain nom !

BAILLY.

Pour moi la liberté n'est pas une chimère ;

Enfant déshérité, je respecte ma mère.  
J'impute ses malheurs aux hommes égarés  
Qui n'ont pas su garder ses préceptes sacrés.  
Madame, vous savez si mon cœur vous révère,  
Et vous pardonnerez ma franchise sévère :  
Le parti généreux que votre voix défend  
A compté dans son sein plus d'un coupable enfant  
Par qui la liberté, sitôt qu'elle fut née,  
De périls et d'erreurs se vit environnée.  
Vous l'avez dit, Madame, il était juste et beau  
Cet éveil de la France où tonnait Mirabeau,  
Quand le peuple affranchi proclama sa puissance  
Par la force des lois et non par la vengeance.  
Fille de la justice, alors la liberté,  
Généreuse, abritait la vieille royauté,  
Et fondait pour la France un pouvoir qui rassemble  
Les intérêts du peuple et du monarque ensemble.  
Car il fallait, Madame, un chef ferme et puissant  
A cette liberté vacillante en naissant ;  
Un roi qui, du pays tenant le diadème,  
Gouvernât par les lois et s'y soumit lui-même,  
Et, de la liberté comme nous fondateur,  
Des biens qu'elle répand fût le dispensateur.

Oh ! sans doute, le roi se souvint trop qu'en maîtres  
Sur la France autrefois régnèrent ses ancêtres,  
Et, plein d'aveuglement, pour ressaisir ses droits,  
Il trahit les serments qui l'enchaînaient aux lois.  
Hélas ! dans cette erreur, trop chèrement punie,  
Il tomba par faiblesse et non par tyrannie :  
Et, quand il oublia le pacte solennel,  
Il fut plus malheureux encor que criminel.  
Que faites-vous alors, enfants de la Gironde ?  
Vous qui deviez donner un grand exemple au monde  
En éclairant l'esprit du monarque entraîné,  
Que faites-vous alors ? Vous l'avez condamné !  
Trompant la liberté pour plaire à la licence,  
Vous avez prononcé l'implacable sentence ;  
Flattant les passions d'un peuple menaçant,  
Vous avez, comme lui, mis la main dans le sang,  
Et, du chef de l'Etat faisant tomber la tête,  
Au lieu de la calmer, déchaîné la tempête.  
Eh ! ne saviez-vous pas qu'alors la royauté  
Dans sa chute emportait aussi la liberté ;  
Que, des pouvoirs unis la force étant détruite,  
Le premier renversé vous trainait à sa suite,  
Et, qu'en prêtant au peuple un odieux concours,

Sur vous de ses fureurs vous attiriez le cours !  
Et vous vous étonnez, lorsque le peuple règne,  
Que, de son bras armé par vous, il vous atteigne ;  
Et, de la liberté méconnaissant l'esprit,  
Vous la désavouez, croyant qu'elle périt !  
Oh ! non, elle vivra, car elle est immortelle.  
Quand ce peuple égaré deviendra digne d'elle,  
Sous de plus nobles traits nos fils la salueront :  
Nous avons renversé, d'autres édifieront.  
Vous qui gardez encor son culte dans votre âme,  
Prête à mourir pour elle, espérez-la, Madame,  
Cette liberté sage éclairant par degrés  
Les esprits qu'à son règne elle aura préparés.  
Formé par elle, un jour conquérant pacifique,  
Le peuple jouira des droits qu'il revendique ;  
Les plus hautes clartés, descendant jusqu'à lui,  
Seront dans l'avenir sa force et son appui ;  
Pour guide il aura pris la féconde science  
Qu'aux générations lègue l'expérience ;  
Et, s'instruisant lui-même à ce livre sans fin,  
Par sa propre lumière il sera libre enfin.  
Oh ! quand viendra ce jour dont nous n'avons encore  
Vu se lever pour nous que la sanglante aurore ,



La liberté, promise au vœu des nations,  
Régnera sans vengeance et sans proscriptions.  
Sereine dans sa force, aux luttes éprouvée,  
Belle, aussi belle alors que vous l'avez rêvée,  
On la verra, Madame, affranchir l'univers,  
Et ce jour glorieux vengera nos revers !

LAMOURETTE.

Eh ! que fera, Bailly, la terrestre lumière ?  
Que peut l'homme ici-bas si la foi ne l'éclaire ?  
Sans la foi, vainement des esprits généreux  
D'âge en âge essaieront de rendre l'homme heureux ;  
Le temps emportera leur doctrine stérile  
Qui n'a que l'intérêt ou l'orgueil pour mobile.  
Que nous assigne-t-on pour prix de nos labeurs  
Sur cette terre ? L'or, la gloire, les grandeurs.  
Pour acquérir ces biens au sein de nos misères,  
Il faut que l'homme enchaîne ou dépouille ses frères,  
Et que, de ces trésors usurpateur jaloux,  
Il garde pour lui seul ce qui doit être à tous.  
Avec de tels instincts, la liberté peut-elle  
Répandre parmi nous sa lumière immortelle ?  
Non, elle n'a semé que des systèmes vains

Que ne fécondent pas les préceptes divins.  
Son règne, jusqu'à nous fondé sur l'esclavage,  
Aux hommes inégaux laisse un double héritage :  
Ici la servitude, et là l'autorité,  
Partage de la force et non de l'équité !

Dans la Rome païenne et dans la Grèce antique  
Que fut la liberté?... Qu'est-elle en Amérique ?  
Un privilège inique, auquel servent d'appui  
Les esclaves jadis, les nègres aujourd'hui !  
Et parmi nous, voyez, à peine elle est fondée  
Que du sang de ses fils la France est inondée.  
Régnant par l'ostracisme et par l'assassinat,  
Le peuple a décimé la moitié de l'Etat ;  
Pour niveler il tue, et, dans son ignorance,  
Du Dieu qui l'a fait libre il proscriit la croyance.  
C'est au livre divin que le Christ a dicté  
Qu'il fallait demander l'esprit d'égalité.  
Là, Dieu nous dit à tous de nous aimer en frères ;  
Il met dans l'union la fin de nos misères ;  
Là, celui qui possède au pauvre doit donner,  
Et l'opprimé qui souffre apprend à pardonner.  
Oh ! si la loi du Christ avait été suivie,

La liberté, qui meurt, serait pleine de vie ;  
Les hommes, oubliant leurs éternels combats,  
Se seraient partagé tous les biens d'ici-bas ;  
Dans les rapides jours qu'ils passent sur la terre,  
Ils n'auraient pas voulu d'un bonheur solitaire ;  
Mais, de l'amour du Christ sachant s'aimer entre eux,  
Ils fuiraient l'esclavage en se rendant heureux ;  
Et la force, pour eux naissant de l'harmonie,  
Eût agrandi leur âme et doublé leur génie.  
Tous ces pensers hardis, tous ces vastes desseins,  
Qui dans l'isolement avortent dans leurs seins,  
Couvés sous ta mamelle, ô charité féconde !  
Seraient éclos enfin pour le bonheur du monde,  
Et, vers un but commun leurs actes concourant,  
De la grandeur de tous feraient l'homme plus grand.  
Mais dans ma vision s'égare ma parole,  
Et l'humanité va sans phare et sans boussole  
Sur la mer ténébreuse où je la vois errer.  
Des terrestres secours que peut-elle espérer ?  
Dieu seul éclairera la nuit sombre où nous sommes ;  
Le liberté viendra du ciel, et non des hommes ;  
La foi qui l'a fondée en sera le soutien :  
Pour que l'homme soit libre il faut qu'il soit chrétien.

RIOUFFE.

Immortels sentiments ! éloquentes paroles !  
Vos sublimes discours renferment trois symboles :  
L'enthousiasme saint dont l'homme est inspiré ;  
La science, flambeau terrestre, mais sacré,  
Et la foi qui, versant une clarté féconde,  
Fait descendre de Dieu les lumières du monde.  
Devant vous, pénétrés de respect et d'amour,  
A ce que vous croyez nous croyons tour à tour.

MADAME ROLAND.

Mon esprit est monté vers ces régions hautes  
Où l'homme voit à nu ses erreurs et ses fautes.  
J'ai senti mon orgueil dans sa stérilité,  
Et, comme vous, de Dieu j'attends la vérité.  
Voyez blanchir au ciel ces lueurs matinales !  
C'est l'heure de mourir !... Ecoutez sur les dalles  
Ce bruit sourd ; dans la cour entre le tombereau :  
C'est le char qui conduit la victime au bourreau.  
Saluez avec moi ces apprêts funéraires :  
La mort sans agonie est bien douce, mes frères !  
Adieu ! Pourquoi ces pleurs ? nous nous retrouverons !

CLAVIÈRE.

C'est la liberté même en vous que nous pleurons !

GIREY-DUPRÉ.

La beauté, la vertu, l'esprit.

BOIS-GUION.

La force d'âme !

RIOUFFE.

Que nous restera-t-il en vous perdant, Madame ?

MADAME ROLAND.

Lamourette et Bailly ; plus éclairés que moi,

L'un avec sa science et l'autre avec sa foi

(à Lamourette et à Bailly.)

Raffermeront vos cœurs..... Adieu, nobles prophètes !

BAILLY.

Madame, l'avenir vengera nos défaites ;

La liberté vivra !

MADAME ROLAND.

C'est là mon dernier vœu !

LAMOURETTE.

Elle vivra, Madame, en s'appuyant sur Dieu !

**SCÈNE IX ET DERNIÈRE.**

**LES PRÉCÉDENTS, LA FEMME DU GEOLIER.**

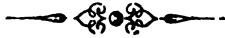
**LA FEMME DU GEOLIER.**

**Citoyenne, suis-moi !**

**MADAME ROLAND.**

**J'entends, l'heure est venue.**

**Au pied de l'échafaud ils ont mis ta statue,  
O liberté ! Le peuple a perdu la raison ;  
Que de crimes, hélas ! il commet en ton nom !**



LA POÉSIE LÉGÈRE.





# LA POÉSIE LÉGÈRE

STATUE DE M. PRADIER <sup>1</sup>

AUX NIMOIS.

Oh ! c'est bien là la sereine déesse,  
Au corps divin, au visage riant ;  
Oh ! c'est bien là la muse enchanteresse,  
La Poésie heureuse de la Grèce,  
Dont le regard reflète l'Orient.

<sup>1</sup> Ces vers, inspirés à l'auteur par une statue exposée au Salon de cette année, nous sont arrivés trop tard pour être imprimés parmi les poésies détachées.

*(Note de l'Éditeur.)*

Oui, c'est la vierge à l'aimable délire  
Qui ranimait le vieil Anacréon,  
Que Méléagre aimait à voir sourire,  
Et dont la grâce a fait rêver Platon.

Ployant son bras comme un cygne son aile,  
Les yeux tournés vers un ciel éclatant,  
La lyre en main, voyez comme elle est belle !  
Avec amour Zéphire éloigne d'elle  
Le long tissu de son manteau flottant.

De son beau sein, où la lumière ondule,  
Sortent des chants sur un rythme léger :  
Rythme immortel d'Horace et de Tibulle,  
Qu'a rajeuni le vers de Béranger.

Un temple manque à la blanche statue  
Qui fait fleurir des roses sous ses pas ;  
Où l'abriter ainsi riante et nue ?  
Paris l'admire et s'étonne, à sa vue,  
Qu'elle soit née au sein des noirs frimas.

La Muse attend son cadre de lumière,  
Elle languit sous un ciel sans clarté ;  
C'est le soleil qu'appelle sa paupière,  
C'est le Midi qu'il faut à sa beauté.

Rome a laissé dans Nîme un temple antique,  
Seuil radieux fait pour la recevoir ;  
Le jour ruisselle aux frises du portique,  
Et tour à tour verse à la basilique  
L'azur de l'aube et la pourpre du soir.

Semez de fleurs cette enceinte choisie,  
Veuve de dieux qui n'auront plus d'autel ;  
Dans ce parvis placez la poésie :  
Les dieux s'en vont, son culte est immortel.

Mai 1846.



Vertical line of text on the left side of the page, possibly a page number or header.



## **NOTES**

Vertical line of text on the left side of the page, possibly a page number or header.



## NOTES

### SUR CHARLOTTE CORDAY.

---

Nous empruntons les pages suivantes à M. Louis Dubois, qui a publié une biographie complète et consciencieuse de Charlotte Corday. M. Dubois a relevé plusieurs erreurs des historiens et nous a appris des faits inconnus sur la jeune héroïne.

« Marie-Anne-Charlotte de Corday<sup>1</sup> d'Armont naquit le 27 juillet 1768 dans une chaumière de la commune de Lignerles, arrondissement d'Argentan, département de l'Orne. Elle dut le jour à une famille ancienne, noble et pauvre, de cette contrée, laquelle subsistait de 1500 francs de revenu, dans un état voisin de l'indigence, soutenu toutefois avec dignité. Son père, Jacques-François de Corday d'Armont, était le troisième de quatre garçons, et avait en outre quatre sœurs.

<sup>1</sup> Le nom consacré par l'histoire étant Charlotte Corday, et non Charlotte de Corday, nous avons cru devoir l'adopter dans nos scènes dramatiques.

« Pierre Corneille, père de notre grand tragique et de l'auteur d'*Ariane* et d'*Essex*, avait aussi, par ses deux filles, donné le jour à de notables illustrations. C'est de Marthe Corneille que naquit Fontenelle ; c'est de Marie Corneille que descendait au quatrième degré mademoiselle de Corday. Marie Corneille, l'aînée des sœurs de l'auteur du *Cid*, avait épousé en secondes noces Jacques de Farcy, trésorier de France à Alençon ; Françoise, leur fille, fut mariée en 1701 à Adrien de Corday, capitaine des gardes du duc de Bourgogne ; et leur fils Jacques-Adrien, devenu le mari de Marie de Belleau de La Motte, laissa quatre garçons et quatre filles. Ce fut du troisième de ces fils (Jacques-François de Corday d'Armont) et de sa femme (Jacqueline-Charlotte-Marie de Gautier des Autieux) que naquit, avec deux frères, une sœur aînée et une jeune sœur, la célèbre héroïne dont le bras purgea la France du plus hideux et du plus stupidement féroce de ses démagogues.

« Mademoiselle de Corday avait perdu sa mère de bonne heure ; son père fut obligé de se séparer de ses filles, qu'il plaça à cette Abbaye-aux-Dames que, dans la ville de Caen, avait fondée Mathilde, femme de Guillaume, le conquérant de l'Angleterre. Les deux sœurs y restèrent jusqu'à la Révolution, sous la protection de madame de Belzunce, qui en était abbesse, et de madame de Pontécoulant, sa coadjutrice. La jeune de Corday se retira auprès de son père, qui était venu se fixer à Argentan. Charlotte trouva un asile décent chez madame Cou-tellier de Bretteville-Gouville, sa tante à la mode de Bretagne, veuve et sexagénaire, dont elle ne se sépara que pour le voyage de Paris, en juillet 1793.

« Quoiqu'elle appartint à une famille noble et que ses deux frères eussent émigré, Charlotte n'en fut pas moins conscien-



cieusement attachée à ce qu'offraient de pur et de respectable les principes de cette révolution de 1789, qui fut pour le monde entier le signal de la liberté et de l'égalité.

« Dans la retraite du couvent, où les jeunes filles allaient alors, durant de longues années, apprendre péniblement beaucoup de futilités, Charlotte avait trouvé le temps de la méditation et les moyens de satisfaire son goût pour l'étude. Cette brillante histoire de la Grèce, ces vénérables annales de Rome, et surtout l'*Histoire philosophique des deux Indes*<sup>1</sup>, avaient allumé dans son âme les sentiments plus intimes qu'expansifs d'une liberté qui devait affranchir le monde et réaliser le rêve séduisant de l'amélioration du sort des hommes.

« Ce fut à la fin de juin 1793 que je rencontrai mademoiselle de Corday à Caen, chez M. Lévêque, président du directoire du département, magistrat éclairé et dévoué, patriote sincère et courageux, républicain pur et humain.

« Chez l'excellent Lévêque, je me trouvai plusieurs fois avec quelques-uns des députés girondins et de leurs généreux collègues : avec Barbaroux, si remarquablement beau ; avec Buzot, vraiment éloquent et brillant ; avec le spirituel Louvet ; avec l'aimable Girey-Dupré, chantant en vers ingénieux l'amour de la liberté et la haine de l'anarchie.

« J'avais d'abord remarqué mademoiselle de Corday pour sa beauté noble à la fois et gracieuse. Sa taille était au dessus de la moyenne et pouvait même passer pour grande<sup>2</sup>. Jeune, frai-

<sup>1</sup> Les lectures favorites de mademoiselle de Corday étaient Corneille, Racine, Raynal et J.-J. Rousseau. Elle occupait ses loisirs de littérature et d'histoire beaucoup plus que de politique.

<sup>2</sup> Le passeport qui fut délivré à mademoiselle de Corday par le maire de Caen (le 8 avril 1793, pour aller à Argentan, et qui lui servit ensuite pour

che, si touchante et si belle, élégante, modeste dans sa pose toujours naturelle, elle voilait d'une teinte de mélancolie la vivacité de ses regards<sup>4</sup> ; les plus harmonieuses couleurs paraient ses lèvres et ses joues ; les onduleuses boucles de ses cheveux et l'arc bien dessiné de ses noirs sourcils donnaient à sa figure, d'un ovale régulier, la plus ravissante expression ; son œil bleu, à la fois spirituel, tendre et modeste, ajoutait un charme infini aux modulations douces et pures de son organe vocal ; sa parole précise, élégante et réservée, était remarquable par la justesse, la mesure, la netteté, et par le naturel d'une simplicité noble. Si l'on pouvait noter, dans tout le charme de leurs nuances, les inflexions délicates du timbre des phrases qui ont longtemps ému, j'aurais pu, durant plus de dix ans, rendre sensibles sur le papier les intonations harmonieuses et séduisantes de la voix de mademoiselle de Corday.

« Ce n'était, au surplus, que par hasard qu'on la rencontrait dans le monde ; elle quittait peu madame de Bretteville, qui vivait fort retirée. Toutefois, je l'ai vue à quatre reprises sans me douter de la haute supériorité de cette angélique créature. Avec une sorte de pudeur féminine, qui tenait autant à des

aller à Paris trois mois après), donne le signalement suivant : « Taille de cinq pieds un pouce, cheveux et sourcils châtain, yeux gris, front élevé, nez long, bouche moyenne, menton rond fourchu, visage ovale. » Ces détails sont à peu près exacts : mademoiselle de Corday avait des yeux bleus de la plus angélique expression ; son nez était bien profilé, et contribuait beaucoup à donner à sa figure, d'un ovale parfait, un air très-noble. Elle signa sur ce passeport : MARIE CORDAY.

<sup>4</sup> M. Vaultier, professeur de littérature française à l'Académie de Caen, qui habitait en 1793 dans le voisinage de mademoiselle de Corday, et qui la voyait quelquefois, dit, dans des notes qu'il a bien voulu me communiquer, que « l'expression la plus remarquable de sa physionomie était le calme, la décence et la gravité. »

sentiments naturels qu'à une bonne éducation, elle évitait toutes les réunions d'hommes, les sociétés nombreuses, et surtout les occasions de se faire remarquer. Pourtant nous assistâmes ensemble, rapprochés par hasard, à cette assemblée centrale de résistance qui tendait à mettre en action le célèbre axiome dont l'application est si délicate : l'insurrection est le plus saint des devoirs.

« Cette assemblée électrisa momentanément la ville de Caen, où se trouvaient réunis plusieurs députés illustres et proscrits<sup>1</sup>, quelques envoyés des sociétés populaires et des départements voisins, quelques dignes militaires dont le courage inconsidéré, trahi et compromis, alla s'évanouir sans fruit auprès de la ville de Vernon<sup>2</sup>.

« Je me rappelle toujours que, assis auprès de mademoiselle

<sup>1</sup> Les députés réfugiés à Caen étaient Buzot, Salles, Pétion, Valady, Gorsas, Kervelegan, Mollevaut, Barbaroux, Louvet, Giroust, de Cussy, Bergoening, Le Sage (d'Eure-et-Loire), Meillan, Henri Larivière, Duchâtel et quelques littérateurs de leurs amis, tels que Girey-Dupré, l'Espagnol Marchena, et Honoré Riouffe, qui fut tribun sous le Consulat et préfet sous l'Empire. Lanjuinais n'avait fait que passer par Caen pour y embrasser ses collègues.

<sup>2</sup> L'engagement de Vernon (le 13 juillet, le même jour et presque à la même heure où mademoiselle de Corday frappa Marat) fut plutôt une échauffourée qu'un combat. Les insurgés, à la tête desquels n'était pas encore venu se placer le général Wimpfen, étaient malheureusement sous les ordres du comte de Puisaye, qui les trahit et les abandonna. Il s'était tenu à quelque distance dans un château. Quelques coups de canon furent échangés. Les deux troupes se retirèrent sans trop savoir ce qu'elles faisaient, les Parisiens sur Vernon, les insurgés sur Évreux. La trahison s'en mêla, le découragement la suivit, et l'affaire fut ainsi terminée à l'avantage des Jacobins, qui, voyant qu'on ne les poursuivait pas, s'avancèrent de Vernon sur Évreux, puis sur Lisieux, et arrivèrent triomphants à Caen.

Cette affaire, dont le résultat bien imprévu fut si déplorable, se passa sur le territoire de Brecourt (commune aujourd'hui réunie à celle de Douains, canton de Vernon, département de l'Eure), à peu de distance de la grande route de Paris.

de Corday, à un déjeuner de quinze personnes, nous parlâmes de littérature et de politique : elle me cita, comme ses lectures favorites, J.-J. Rousseau et Raynal, ces éloquents et fiers amis de la liberté, ces adversaires incorruptibles de toutes les tyrannies.

« Pendant cette terreur, si funeste aux généreux principes comme aux véritables patriotes proscrits, bien jeune encore, obligé de cacher ma tête durant quelques mois, j'ai perdu, entre autres écrits fort regrettables, deux petits billets de Charlotte de Corday. S'il m'en souvient bien, ils signifiaient peu de chose en eux-mêmes<sup>1</sup> ; mais les caractères en avaient été tracés par une main héroïque.

« Une généreuse insurrection en faveur des lois et de l'humanité se préparait dans soixante des quatre-vingt-six départements qui composaient alors la France. La Normandie et la Bretagne rassemblaient leurs meilleurs citoyens, et, sans cesser de combattre la Vendée, organisaient la résistance à l'oppression, et préparaient le châtement des anarchistes séditieux, massacreurs de septembre et voleurs du Garde-Meuble. Caen,

Cité républicaine et fière,

comme nous chantait Girey-Dupré, avait recueilli dans son enceinte la plupart des députés proscrits. On se préparait à marcher sur Paris.

« Charlotte de Corday crut fermement qu'en faisant tomber Marat sous le fer vengeur, elle allait enlever à l'anarchie son chef et à la guerre civile son motif.

<sup>1</sup> Le premier de ces billets avait pour objet de me demander le *Supplément au Contrat social de J.-J. Rousseau*, par Gudin ; le second m'annonçait le renvoi de cette très-médiocre composition.

« Sans rien découvrir de ses projets, même à ses meilleurs amis, après avoir pris toutes les précautions pour que, dans les derniers adieux qu'elle alla leur faire à Argentan, son père et sa sœur ignorassent ce qu'elle serait devenue, Charlotte de Corday monta en diligence pour Paris le 9 de juillet.

« Elle arriva à Paris le jeudi 11, vers midi, et alla descendre dans la rue des Vieux-Augustins, à l'hôtel de la Providence, qui était tenu par Graulier. Fatiguée de la voiture et de l'insomnie, Charlotte se mit au lit à cinq heures du soir, et dormit jusqu'à huit heures du matin dans une tranquillité parfaite.

« C'était le 12 juillet ; on lisait ce même jour dans la *Chronique de Paris* (et c'est une remarque à faire, d'autant plus que l'article, assurément, n'était motivé ni par une confidence, ni par un pressentiment fondé) : « On dit Marat très-sérieusement malade ; s'il quittait la vie, on en trouverait sans doute quelques motifs secrets, car chacun sait que la mort des grands hommes a toujours quelque chose d'extraordinaire. »

« On avait lu la veille, à l'assemblée de la Commune de Paris, une lettre du maire de Strasbourg qui en communiquait une reçue de la capitale et adressée à un de ses administrés. Cette lettre contenait les passages suivants : « La Montagne, la Commune, la Jacobinière, et toute la séquelle scélérate sont à deux doigts du tombeau... D'ici au 15 juillet nous danserons. Je désire qu'il n'y ait pas d'autre sang répandu que celui des Danton, Robespierre, Marat et compagnie... Vive la république ! vive Wimpfen ! vivent les Normands, Bretons, Marseillais, Lyonnais, et tous les autres républicains !... » Il n'y avait là évidemment qu'une allusion à la marche des insurgés sur Paris.

« L'héroïne, bien affermie dans ses résolutions, se rendit chez le député Du Perret, qui était sorti, et aux filles duquel elle re-

mit quelques imprimés et la lettre de recommandation de Barbaroux. Le soir elle revint ; mais du Perret ne put la conduire que le lendemain au ministère de l'intérieur. Comme elle n'avait point de procuration de mademoiselle de Forbin, il fut reconnu qu'elle ne pourrait obtenir en faveur de cette chanoinesse les pièces qu'elle réclamait.

« Après avoir payé sa dette à l'amitié, Charlotte ne s'occupait plus que d'exécuter son projet.

« C'est sans fondement qu'on a dit que Claude Fauchet, évêque et député du Calvados, avait conduit Mademoiselle de Corday dans les tribunes de la Convention. Elle n'aimait pas ce prélat, qui pourtant se comporta courageusement dans les temps difficiles, et périt sur l'échafaud avec les Girondins. La Convention lui était d'ailleurs devenue odieuse ; elle n'y alla pas, et n'eut avec Fauchet aucune entrevue ni aucun rapport <sup>1</sup>.

« Un billet qu'elle écrivit ce jour même, dès le matin, à Marat, resta sans réponse ; un second, qu'elle portait pour être remis dans le cas où elle ne serait pas reçue, fut trouvé sur elle. Dans le premier, elle lui demandait un entretien pour une heure de l'après-midi, et annonçait qu'elle lui ferait connaître « les malheureux événements qui se passaient à Caen. » Le second billet, écrit dans l'après-dîner, avait pour objet de se plaindre de n'avoir pas été reçue, et sollicitait une entrevue pour le lendemain. Elle espérait parvenir à son but, en disant à Marat « qu'elle avait à lui révéler les secrets les plus importants pour le salut de la république, et que d'ailleurs elle était malheureuse et persécutée pour la liberté. » Dans sa lettre à Barbaroux, elle convient qu'elle « a employé un artifice perfide pour que Marat pût la recevoir. » Mensonge magnanime ! Quand la vérité se mon-

<sup>1</sup> Voir la lettre de Charlotte Corday, page 405.

tre-t-elle assez belle pour t'être préférée ? a dit, en parlant de Sophronie, le chantre de *la Jérusalem délivrée*.

« Mademoiselle de Corday voulait pourtant parvenir jusqu'à Marat, puisqu'elle n'avait plus l'espoir de le rencontrer à la Convention où sa maladie l'empêchait depuis plusieurs jours de se rendre <sup>1</sup>.

« Il habitait la rue des Cordeliers <sup>2</sup>, dans la section du Théâtre-Français. C'est là que Charlotte se fit conduire le 3 juillet, vers sept heures du soir, par conséquent en plein jour.

« Marat était au bain ; il était occupé à é rire. Marie-Barbe Aubin, portière de la maison, et Catherine Evrard, refusèrent l'en-

<sup>1</sup> Dans la séance du 12 juillet (veille de l'assassinat de Marat), la société des Jacobins avait arrêté, sur la motion d'un de ses membres nommé La Faye, qu'une députation irait « visiter Marat, qui ne peut plus assister à ses séances. » Le député Maure rendit compte, séance tenante, de la visite qu'avec David il venait de faire au malade. « Nous venons de voir, dit-il, notre frère Marat... Nous l'avons trouvé dans le bain, une table, un encrier, des journaux, des livres auprès de lui, s'occupant sans relâche de la chose publique. Ce n'est donc point une maladie ; c'est une indisposition qui ne prendra jamais les membres du côté droit : c'est beaucoup de patriotisme pressé, resserré dans un très-petit corps. Les efforts violents du patriotisme, qui s'exhalent de toutes parts, le tuent. Il se plaint de la Convention, qui a négligé de lire plusieurs vues de salut qu'il lui a adressées. »

David, parlant à la Convention nationale, dans la séance du 15, s'exprima en ces termes : « La veille de la mort de Marat, la société des Jacobins nous envoya, Maure et moi, pour prendre de ses nouvelles. Je le trouvai dans une attitude qui me frappa. Il était dans sa baignoire, un billot de bois auprès de lui, et sur lequel étaient de l'encre et du papier. Sa main écrivait ses dernières pensées. Il me dit sans charlatanisme : « Je m'occupe du salut public. » Hier le chirurgien qui l'embauma me fit demander de quelle manière je comptais l'exposer aux regards du peuple dans l'église des Cordeliers. J'ai pensé que son corps, couvert d'une lèpre causée par son sang brûlé, ne pouvait être découvert ; mais j'ai cru qu'il serait intéressant de l'offrir dans l'attitude où nous l'avions trouvé la veille. »

<sup>2</sup> La maison de Marat portait le n° 20 de la rue des Cordeliers, qui depuis a pris le nom de rue de l'École-de-Médecine.

trée de l'appartement, malgré les vives instances de Charlotte de Corday. Marat, entendant qu'il était question de la même personne qui lui avait écrit une lettre, donna ordre de la laisser entrer.

« Il commença par l'interroger sur ce qui se passait à Caen ; ensuite il lui demanda le nom des députés réfugiés dans cette ville, et ceux des administrateurs des départements du Calvados et de l'Eure qui se trouvaient alors réunis dans la ville d'Evreux. Quand il eut écrit ces noms sur ses listes de proscription, il dit avec cette voix rauque et sépulcrale qui ajoutait plus d'horreur encore à sa figure sinistre et à ses féroces expressions : « D'ici à peu de jours je les ferai guillotiner à Paris. » Cette menace décida de son sort.

« A ces mots, Charlotte de Corday tire de son sein le couteau à gaine qu'elle avait acheté au Palais-Royal et l'enfonce tout entier dans le cœur de Marat. Le coup était si bien assuré, et la blessure si grave, qu'il ne put proférer que ces paroles : « A moi, ma chère amie ! à moi ! »

« Aux cris du moribond, les femmes de la maison et Laurent Basse, qui pliait les feuilles de Marat, se précipitent dans la chambre. Charlotte n'avait pas essayé de fuir : elle se tenait debout près de la fenêtre. Basse se précipite sur elle et la renverse à coups de chaise. A ce bruit, et aux cris des femmes, les autres habitants de la maison et les voisins accoururent ; quelques gardes nationaux du poste du Théâtre-Français, avertis par la rumeur publique, ne tardèrent pas à arriver. . . .

« Le jugement fut prononcé le mercredi 17, et ce fut l'affaire d'une demi-heure, tant était expéditif le tribunal que présidait Montané, et dont Fouquier-Tainville était accusateur public.



« Comme on s'y attendait, la déclaration du jury fut unanime pour la condamnation ; et le président, au nom du tribunal, prononça la peine de mort contre Marie-Charlotte Corday, et la confiscation de ses biens au profit de la république. Ensuite il lui demanda si elle désirait parler sur l'application de la loi ; elle ne daigna pas répondre. Elle se fit conduire par les gardarmes auprès de son défenseur, et, lui adressant la parole avec autant de dignité que de douceur et de grâce, elle lui dit : « Monsieur, vous m'avez défendue d'une manière délicate et généreuse ; c'était la seule qui pût me convenir : je vous en remercie. Elle m'a fait avoir pour vous une estime dont je veux vous donner une preuve. Ces messieurs viennent de m'apprendre que mes biens sont confisqués ; je dois quelque chose à la prison, je vous charge d'acquitter cette dette. »

« Aussitôt après ces paroles, reconduite à la Conciergerie, d'où elle ne sortit plus que pour aller à l'échafaud, elle reçut la visite d'un prêtre qui lui offrit ses secours religieux ; elle le refusa avec douceur et l'éconduisit poliment en ces termes : « Remerciez de leur attention pour moi les personnes qui vous ont envoyé ; mais je n'ai pas besoin de votre ministère. »

« Lorsque le bourreau entra dans la prison pour conduire la victime au supplice, il la trouva écrivant tranquillement une lettre qu'elle demanda la permission de terminer et de cacheter. Un orage violent éclata au moment de l'exécution, qui eut lieu vers sept heures du soir. Revêtue de la chemise rouge que la loi infligeait aux assassins, Charlotte parcourut sur le char de mort l'intervalle qui la séparait de la Conciergerie à la place de la Révolution. Elle traversa les flots d'une populace sanguinaire qui la huait et l'injurait. Fièrè et modeste, plus belle que jamais, sublime de résignation et de gloire, et jouissant déjà de

son immortalité, heureuse d'ignorer l'échauffourée de Brécourt, et par conséquent croyant à la prochaine répression des anarchistes, elle prit en pitié ce peuple frappé d'aveuglement, et s'avança vers la mort sans faiblesse. Un journal de cette époque (*le Républicain français*, du 18 juillet) eut le courage de s'exprimer ainsi : « L'approche du supplice ne l'a point ébranlée ; même sur l'échafaud, son visage était serein et ses joues avaient le coloris ordinaire <sup>1</sup>. »

« Aussitôt après l'exécution, quand le valet de Samson <sup>2</sup> présenta la tête au peuple, et que ce misérable eut l'atrocité d'y appliquer un soufflet, on crut s'apercevoir que les joues de la victime se couvrirent d'une rougeur prononcée que l'on attribua au ressentiment pudique de l'affront qu'elle subissait. »

<sup>1</sup> M. Beaulieu dit, dans la *Biographie universelle*, article CORDAY (Charlotte) : « La fière républicaine entendit son arrêt de mort avec calme ; ses traits n'éprouvèrent pas la moindre altération ; enfin cette force de caractère, presque surnaturelle, se montra avec la même énergie au milieu des huées de la populace rassemblée sur le chemin du supplice. Sa belle et noble figure était animée des couleurs les plus vives et les plus naturelles ; elle inspirait à la fois de l'intérêt, de l'étonnement et de la terreur. Lorsque l'exécuteur lui enleva une partie de ses vêtements, le sentiment de la pudeur offensée s'exprima sur ses traits : la perte de la vie qu'on allait lui ravir à l'instant même était ce qui paraissait l'occuper le moins. »

<sup>2</sup> A cette époque, le bourreau de Paris s'appelait Samson. Le valet qui exécuta mademoiselle de Corday avait nom Le Gros.

**ACTE DE NAISSANCE DE MADemoisELLE DE CORDAY.**

De l'un des registres de naissances, sépultures et mariages de la commune des Lignerics, déposé au tribunal de première instance d'Argentan (Orne), a été extrait ce qui suit :

Le vingt-huit juillet mil sept cent soixante-huit, par nous soussigné, curé, a été baptisée Marie-Anne-Charlotte, née d'hier du légitime mariage de messire Jacques-François de Corday, écuyer, sieur d'Armont, et de noble dame Marie-Charlotte-Jacqueline de Gautier, son épouse ; le parrain, messire Jean-Baptiste-Alexis de Gautier, écuyer, seigneur de Ménival ; la marraine, noble dame Françoise-Marie-Anne Le Vaillant de Corday ; le père présent, qui ont signé.

*Le registre signé : CORDAY D'ARMONT, Le Vaillant de Corday, Gautier de Ménival et J.-L. Pollard, curé des Lignerics.*

Le présent extrait délivré conforme au registre par nous greffier soussigné.

*Signé DUFRESNE.*

Certifié exact et conforme par nous procureur du roi soussigné. A Argentan, le 19 avril 1837.

*Signé C. DE SÈZE.*

**GÉNÉALOGIE DE CHARLOTTE DE CORDAY.**

Pierre CORNEILLE, père du grand Corneille.  
Marthe Pesant, sa femme.

1. Le grand Corneille.

2. Thomas CORNEILLE.

3. MARIE CORNEILLE  
épouse, en secondes nocces,  
JACQUES DE FARCY,  
trésorier de France à Atençon.

4. Marthe Corneille  
épouse F. Le Bouyer :

Leur fils : Bernard  
Le Bouyer de Fontenelle.

Marie de Farcy.

FRANÇOISE DE FARCY  
épouse ADRIEN DE CORDAY.

Leur fils, JACQUES-ADRIEN DE CORDAY,  
épouse Marie de Belleau de La Motte.

Quatre filles.

JACQUES-FRANÇOIS DE CORDAY D'ARMONT,  
épouse Jacqueline-Charlotte-Marie  
de Gauthier des Authieux.

Deux fils.

Trois filles, dont la seconde :

MARIE-ANNE-CHARLOTTE DE CORDAY D'ARMONT,  
née le 27 juillet 1768, guillotinée à Paris le  
17 juillet 1793.

Nous croyons devoir citer trois lettres de Charlotte Corday, écrites à l'approche de la mort, et qui nous font connaître toute la force et la sérénité de son âme.

Les deux premières, dont les originaux se trouvent dans les archives de la Sainte-Chapelle, furent publiées dans *le Moniteur* à l'époque du procès de Charlotte Corday ; mais elles subirent alors plusieurs altérations. Pour la première fois nous donnons ici ces deux lettres que nous devons à l'obligeance de M. Louis Dubois, telles qu'elles ont été écrites par Charlotte Corday la veille de sa mort. Les phrases en italique avaient été omises dans les précédentes publications, et tout le reste altéré. La troisième lettre, inédite, est tirée de la précieuse collection d'autographes de M. Chambry, maire du IX<sup>e</sup> arrondissement, qui a bien voulu nous la communiquer.

---

**AU CITOYEN BARBAROUX <sup>1</sup>,**

Député à la Convention nationale,

RÉFUGIÉ A CAEN, RUE DES CARMES, HOTEL DE L'INTENDANCE.

Aux prisons de l'Abbaye, dans la ci-devant chambre de Brissot, le second jour de la préparation à la paix.

« Vous avez désiré, citoyen, le détail de mon voyage ; je ne vous ferai point grâce de la moindre anecdote. J'étais avec de bons Montagnards que je laissai parler tout leur content ; et leurs propos, aussi sots que leurs personnes étaient désagréables, ne servirent pas peu à m'endormir : je ne me réveillai

<sup>1</sup> Rectifié sur l'original des Archives du Royaume.

pour ainsi dire qu'à Paris. Un de nos voyageurs, qui aime sans doute les femmes dormantes, me prit pour la fille d'un de ses anciens amis, me supposa une fortune que je n'ai pas, me donna un nom que je n'avais jamais entendu, et enfin m'offrit sa fortune et sa main. *Quand je fus entuyée de ses propos : « Nous jouons parfaitement la comédie, lui dis-je ; il est malheureux, avec autant de talent, de n'avoir point de spectateurs ; je vais chercher nos compagnons de voyage pour qu'ils prennent leur part du divertissement. » Je le laissai de bien mauvaise humeur. La nuit il chanta des chansons plaintives propres à exciter le sommeil. Je le quittai enfin à Paris, refusant de lui donner mon adresse, ni celle de mon père, à qui il voulait me demander ; il me quitta de bien mauvaise humeur. J'ignorais que ces messieurs eussent interrogé les voyageurs, et je soutins ne les connaître aucuns, pour ne point leur donner le désagrément de s'expliquer.* Je suivais en cela mon oracle Raynal, qui dit qu'on ne doit pas la vérité à ses tyrans. *C'est par les voyageurs qui étaient avec moi qu'ils ont su que je vous connaissais et que j'avais parlé à du Perret.* Vous connaissez l'âme ferme de du Perret ; il leur a répondu l'exacte vérité. J'ai confirmé sa déposition par la mienne. Il n'y a rien contre lui, mais sa fermeté est un crime. Je craignais ; je l'avoue, qu'on ne découvrit que je lui avais parlé : je m'en repentis trop tard. Je voulus le réparer en l'engageant à vous aller retrouver. Il est trop décidé pour se laisser engager. *Sûre de son innocence et de celle de tout le monde, je me décidai à l'exécution de mon projet.* Le croiriez-vous ? Fauchet est en prison comme mon complice, lui qui ignorait mon existence. Mais on n'est guère content de n'avoir qu'une femme sans conséquence à offrir aux mânes de ce grand homme. Pardon, ô humains ! ce mot déshonore votre

espèce. C'était une bête féroce qui allait dévorer le reste de la France par le feu de la guerre civile. Maintenant, vive la paix ! Grâce au ciel, il n'était pas né Français. Quatre membres se trouvèrent à mon premier interrogatoire. Chabot avait l'air d'un fou. Legendre voulait m'avoir vue le matin chez lui, moi qui n'ai jamais songé à cet homme ; je ne lui crois pas d'assez grands moyens pour être le tyran de son pays, et je ne prétendais pas punir tant de monde. *Tous ceux qui me voyaient pour la première fois prétendaient me connaître depuis longtemps.* Je crois que l'on a imprimé les dernières paroles de Marat : je doute qu'il en ait proféré ; mais voilà les dernières qu'il m'a dites. Après avoir écrit vos noms et tous ceux des administrateurs du Calvados qui sont à Évreux, il me dit, pour me consoler, que dans peu de jours il vous ferait tous guillotiner à Paris. Ces derniers mots décidèrent de son sort<sup>1</sup>. Si le département met sa figure vis-à-vis celle de Saint-Fargeau, il pourra faire graver ses paroles en lettres d'or. Je ne vous ferai aucun détail sur ce grand événement : les journaux vous en parleront. J'avoue que ce qui m'a décidé tout à fait, c'est le courage avec lequel nos volontaires se sont enrôlés le dimanche 7 juillet. Vous vous souvenez comme j'en étais charmée, et je me promettais bien de faire repentir Pétion des soupçons qu'il manifesta sur mes sentiments. « Est-ce que vous seriez fâchée s'ils ne partaient pas ? » me dit-il. Enfin donc, j'ai considéré que, tant de braves gens venant pour avoir la tête d'un seul homme, qu'ils auraient manqué, ou qui aurait entraîné dans sa perte beaucoup de bons citoyens, il ne méritait pas tant d'honneur : il suffisait de la main d'une femme. J'avoue que j'ai em-

<sup>1</sup> A la lecture de ces mots, l'accusée semblait encore ressentir une certaine satisfaction. (Note du Bulletin.)

ployé un artifice perfide pour l'attirer à me recevoir. Tous les moyens sont bons dans une telle circonstance. Je comptais, en partant de Caen, le sacrifier sur la cime de sa Montagne, mais il n'allait plus à la Convention. *Je voudrais avoir conservé votre lettre : on aurait mieux connu que je n'avais pas de complice ; enfin cela s'éclaircira. Nous sommes si bons républicains à Paris, que l'on ne conçoit pas comment une femme inutile, dont la plus longue vie ne serait bonne à rien, peut se sacrifier de sang-froid pour sauver son pays. Je m'attendais bien à mourir dans l'instant : des hommes courageux et vraiment au-dessus de tout éloge m'ont préservée de la fureur bien excusable des malheureux que j'avais faits. Comme j'étais vraiment de sang-froid, je souffris des cris de quelques femmes ; mais qui sauve la patrie ne s'aperçoit point de ce qu'il en coûte. Puisse la paix s'établir aussitôt que je le désire ! Voilà un grand préliminaire ; sans cela nous ne l'aurions jamais eue. Je jouis délicieusement de la paix depuis deux jours : le bonheur de mon pays fait le mien ; il n'est point de dévouement dont on ne retire plus de jouissance qu'il n'en coûte à s'y décider. Je ne doute pas que l'on ne tourmente un peu mon père, qui a déjà bien assez de ma perte pour l'affliger. Si l'on y trouve mes lettres, la plupart sont vos portraits ; s'il s'y trouvait quelques plaisanteries sur votre compte, je vous prie de me les passer : je suivais la légèreté de mon caractère. Dans ma dernière lettre, je lui faisais croire que, redoutant les horreurs de la guerre civile, je me retirais en Angleterre. Alors mon projet était de garder l'incognito, de tuer Marat publiquement, et, mourant aussitôt, de laisser les Parisiens chercher inutilement mon nom. Je prie, citoyen, vous et vos collègues, de prendre la défense de mes parents et amis si on les inquiète. Je ne dis rien à mes chers amis aristocrates :*



je conserve leur souvenir dans mon cœur. Je n'ai jamais haï qu'un seul être, et j'ai fait voir avec quelle violence ; mais il en est mille que j'aime encore plus que je ne le haïssais. Une imagination vive, un cœur sensible promettent une vie bien orageuse ; je prie ceux qui me regretteraient de le considérer, et ils se réjouiront de me voir jouir du repos dans les Champs-Élysées avec Brutus et quelques anciens. Pour les modernes, il est peu de vrais patriotes qui sachent mourir pour leur pays ; presque tout est égoïsme. *Quel triste peuple pour former une république ! Il faut du moins fonder la paix, et le gouvernement viendra comme il pourra : du moins ce ne sera pas la Montagne qui régnera, si l'on m'en croit. Je suis on ne peut mieux dans ma prison : les concierges sont les meilleures gens possibles ; on m'a donné des gendarmes pour me préserver de l'ennui. J'ai trouvé cela fort bien pour le jour, et fort mal pour la nuit. Je me suis plainte de cette indécence ; le comité n'a pas jugé à propos d'y faire attention. Je crois que c'est de l'invention de Chabot : il n'y a qu'un capucin qui puisse avoir ces idées <sup>1</sup>. Je passe mon temps à écrire des chansons : je donne le dernier couplet de celle de Valady à tous ceux qui la veulent. Je promets à tous les Parisiens que nous ne prenons les armes que contre l'anarchie : ce qui est exactement vrai <sup>2</sup>.*

« Ici l'on m'a transférée à la Conciergerie, et ces messieurs du grand jury m'ont promis de vous envoyer ma lettre. Je continue donc. J'ai prêté <sup>3</sup> un long interrogatoire ; je vous prie de

<sup>1</sup> Ici l'accusée ne put s'empêcher de rire lorsque l'accusateur public en fit lecture. (*Note du Bulletin.*)

<sup>2</sup> Cette lettre parait avoir été écrite jusqu'ici le 15 juillet. Les deux tiers de la septième page et la suivante sont blanches. Corday d'Armont a continué sur la neuvième page lorsqu'elle a été à la Conciergerie. (*Idem.*)

<sup>3</sup> C'est le mot du texte.

vous le procurer, s'il est rendu public. J'avais une adresse sur moi, lors de mon arrestation, *aux Amis de la Paix*. Je ne puis vous l'envoyer. J'en demanderais la publication, je crois, bien en vain. J'avais eu une idée hier au soir de faire hommage de mon portrait au département du Calvados; mais le Comité de Salut public, à qui je l'avais demandé<sup>1</sup>, ne m'a point répondu, et maintenant il est trop tard. Je vous prie, citoyen, de faire part de ma lettre au citoyen Bougon, procureur-syndic du département. Je ne la lui adresse pas pour plusieurs raisons : d'abord je ne suis pas sûr que dans ce moment il soit à Évreux; je crains de plus qu'étant naturellement sensible il ne soit affligé de ma mort. Je le crois cependant assez bon citoyen pour se consoler par l'espoir de la paix. Je sais combien il la désire, et j'espère qu'en la facilitant j'ai rempli ses vœux. Si quelques amis demandaient communication de cette lettre, je vous prie de ne la refuser à personne. Il faut un défenseur, c'est la règle. J'ai pris le mien sur la Montagne; c'est Gustave Doulcet. J'imagine qu'il refusera cet honneur, cela ne lui donnait cependant guère d'ouvrage; j'ai pensé demander Robespierre ou Chabot. Je demanderai à disposer du reste de mon argent, et alors je l'offre aux femmes et enfants des braves habitants de Caen, partis pour délivrer Paris. Il est bien étonnant que le peuple m'ait laissé conduire de l'Abbaye à la Conciergerie : c'est une preuve nouvelle de sa modération. Dites-le à nos bons habitants de Caen; ils se permettent quelquefois de petites insurrections que l'on ne contient pas si facilement. C'est demain à huit heures que l'on me juge; probablement à midi j'aurai vécu, pour parler le langage romain. On doit croire à la valeur des habitants du Calvados, puisque les

<sup>1</sup> Voir la lettre de Charlotte Corday, page 403.

femmes mêmes de ce pays sont capables de fermeté. Au reste, j'ignore comme se passeront les derniers moments, et c'est la fin qui couronne l'œuvre. Je n'ai point besoin d'affecter d'insensibilité sur mon sort, car jusqu'à cet instant je n'ai pas la moindre crainte de la mort. Je n'estimai jamais la vie que par l'utilité dont elle devait être. J'espère que demain du Perret et Fauchet seront mis en liberté. On prétend que ce dernier m'a conduite à la Convention dans une tribune. De quoi se mêle-t-il d'y conduire des femmes? Comme député, il ne devait point être aux tribunes; et comme évêque, il ne devait point être avec des femmes. Ainsi c'est une petite correction. Mais du Perret n'a aucun reproche à se faire. Marat n'ira point au Panthéon; il le méritait pourtant bien. Je vous charge de recueillir les pièces propres à faire son oraison funèbre. J'espère que vous n'abandonnerez point l'affaire de M<sup>me</sup> Forbin. Voici son adresse, s'il est besoin de lui écrire : *Alexandrine Forbin, à Mendresie, par Zurich, en Suisse*. Je vous prie de lui dire que je l'aime de tout mon cœur. Je vais écrire un mot à papa. Je ne dis rien à mes autres amis; je ne leur demande qu'un prompt oubli : leur affliction déshonorerait ma mémoire. Dites au général Wimpfen que je crois lui avoir aidé à gagner plus d'une bataille en facilitant la paix. Adieu, citoyen; je me recommande au souvenir des *vrais* amis de la paix.

« Les prisonniers de la Conciergerie, loin de m'injurier comme ceux des rues, avaient l'air de me plaindre. Le malheur rend toujours compatissant : c'est ma dernière réflexion.

« Mardi 16, à huit heures du soir.

« CORDAY. »

**A MONSIEUR D'ARMONT,**

RUE DU BEGLE, A ARGENTAN.

« Pardonnez-moi, mon cher papa, d'avoir disposé de mon existence sans votre permission. J'ai vengé bien d'innocentes victimes ; j'ai prévenu bien d'autres désastres. Le peuple, un jour désabusé, se réjouira d'être délivré d'un tyran.

« Si j'ai cherché à vous persuader que je passais en Angleterre, c'est que j'espérais garder l'incognito ; mais j'en ai reconnu l'impossibilité. J'espère que vous ne serez point tourmenté<sup>1</sup>. En tous cas, je crois que vous aurez des défenseurs à Caen. *J'ai pris pour défenseur Gustave Doulcet ; un tel attentat ne permet nulle défense : c'est pour la forme.*

« Adieu, mon cher papa ! Je vous prie de m'oublier, ou plutôt de vous réjouir de mon sort. *La cause en est belle.*

« J'embrasse ma sœur, que j'aime de tout mon cœur, ainsi que tous mes parents.

<sup>1</sup> Le père de mademoiselle de Corday subit à Argentan, le 20 juillet, un interrogatoire dont l'auteur de la *Guerre des Vendéens et des Chouans* (Paris, 1824, in-8°, 4 vol.) donne un extrait, t. I<sup>er</sup>, p. 415 et 416. Charlotte y est désignée comme née aux Lignerics (arrondissement d'Argentan), comme n'ayant demeuré avec son père qu'environ un an depuis douze ans qu'il est veuf. Elle demeurait depuis deux ans à Caen, chez une de ses parentes. M. de Corday déclare qu'il a reçu de sa fille une lettre datée de Caen du mardi matin (sans doute le 9 juillet), annonçant : 1° qu'à son départ de cette ville elle met cette lettre à la poste ; 2° que, lorsqu'il la recevrait, elle ne serait plus en France ; 3° qu'elle ne croyait pas qu'on pût y vivre tranquille de longtemps, et 4° qu'elle le priait de ne faire aucune recherche, parce que personne ne pouvait savoir encore où elle allait.

« N'oubliez pas ce vers de Corneille <sup>1</sup> :

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

« C'est demain, à huit heures, qu'on me juge.

Ce 16 juillet.

« CORDAY. »

---

AUX CITOYENS

**COMPOSANT LE COMITÉ DE SURETÉ GÉNÉRALE.**

Du 15 juillet 1793, n° de la république.

« Puisque j'ai encore quelques instants à vivre, pourrais-je espérer, citoyens, que vous me permettez de me faire peindre ? Je voudrais laisser cette marque de mon souvenir à mes amis. D'ailleurs, comme on chérit l'image des bons citoyens, la curiosité fait quelquefois rechercher celle des grands criminels, ce qui sert à perpétuer l'horreur de leurs crimes. Si vous daignez faire attention à ma demande, je vous prie de m'envoyer demain matin un peintre en miniature ; je vous renouvelle celle de me laisser dormir seule. Croyez, je vous prie, à toute ma reconnaissance.

« Marie CORDAY.

« J'entends sans cesse crier dans la rue l'arrestation de Fautchet, mon complice ; je ne l'ai jamais vu que par la fenêtre, et il

<sup>1</sup> C'est le comte d'Essex qui (dans la tragédie de Thomas Corneille, acte IV, scène III) dit ce vers si connu.

y a plus de deux ans. Je ne l'aime ni ne l'estime. Je lui ai toujours cru une imagination exaltée et nulle fermeté de caractère. C'est l'homme du monde a qui j'aurais le moins volontiers confié un projet. Si cette déclaration peut lui servir, j'en certifie la vérité.

« CORDAY. »

---

Adam Lux, âgé de vingt-sept ans, député de Mayence, pénétré d'admiration, fit à la hâte un petit discours sur l'action de Charlotte Corday, et poussa le courage jusqu'à imprimer cette apologie, en proposant d'élever à cette héroïne une statue, avec cette inscription : *Plus grande que Brutus*. Aussitôt on le jeta à l'Abbaye. En y entrant, il s'écria dans un transport de joie : « Je vais donc mourir pour Charlotte Corday ! » On lui coupa la tête quelques jours après.

(*Note de Louvet.*)

Voici ce discours d'Adam Lux :

**CHARLOTTE CORDAY,**

PAR ADAM LUX,

DÉPUTÉ EXTRAORDINAIRE DE MAYENCE.

« L'assassinat n'est permis que quand il s'agit d'un homme dangereux pour la liberté, et quand cet homme, s'élevant au-dessus des lois, leur ravit la possibilité de le punir pour ses forfaits. L'assassinat est donc permis, par exemple, pour un général traître à la patrie, qui se trouve au milieu de son armée égarée par lui ; d'un mag'strat usurpateur, dans telles circon-

stance où, avec sa tête tombée, l'usurpation doit finir. L'assassinat n'est pas permis quand ces circonstances ne s'y trouvent pas ; il n'est pas permis quand l'usurpation, se fondant sur l'anarchie par un pareil acte, ne peut que recevoir des forces nouvelles ; car l'anarchie est l'hydre de la fable : une tête coupée en produit trois autres. Voilà pourquoi je désapprouve l'assassinat de Marat. D'ailleurs, même dans des monstres, le caractère d'un représentant du peuple, étant d'une nature particulière, exige aussi des considérations particulières. Voici des motifs qui, joints à ceux que je n'allègue pas ici, me font un devoir de déclarer que j'abhorre tout assassinat, et que je ne prêterai jamais mes mains pour l'exécuter. A cette déclaration solennelle, je resterai toujours fidèle avec la même fermeté avec laquelle je rendrai justice à la vertu sublime, une vertu aussi exaltée qu'elle s'élève au-dessus des considérations que je viens de présenter. Commençons par détruire les préjugés du vulgaire, jugeant la valeur des actions selon les événements, et non selon les intentions des agents. Supposons, par exemple, que les mœurs de Rome fussent déjà aussi dépravées pour donner plus de complices à Manlius, le séducteur du peuple indigent, et soyons sûrs que son assassin Servilius Ahala, au lieu de la couronne civique, n'aurait trouvé que l'échafaud. N'oublions pas que sous Tiberius deux historiens devaient mourir pour avoir fait l'éloge de Brutus et de Cassius, et que presque un siècle devait s'écouler avant qu'on osât faire publiquement et impunément l'éloge de ces tyrannicides. Mettons donc à part les considérations que les craintifs ont toujours pour la domination actuelle ; avançons la période de sa durée, probablement très-courte, et anticipons les sentiments qu'aura sur l'action de Charlotte Corday la postérité toujours équitable.

« Une fille délicate, bien née, bien faite, bien élevée, animée d'un amour ardent de la patrie en danger, se croit obligée de s'immoler pour la sauver en ôtant la vie à un homme qu'elle pense être la source des malheurs publics. Elle prend cette résolution le 2 juin, s'y affermit le 7 juillet, quitte son foyer paisible : elle ne se confie à personne ; malgré la chaleur excessive, elle fait un grand voyage à ce dessein : elle arrive sans appui, sans conseil, sans consolateur. Elle conçut, elle exécuta un projet qui, selon ses espérances, devait sauver la vie à des milliers d'hommes. Elle prévoyait son sort ; elle ne pense pas à la suite ; elle garde toujours sa fermeté, sa présence d'esprit, sa douceur, depuis le commencement de son emprisonnement, pendant quatre jours, jusqu'à son dernier soupir. Avant sa mort, elle écrit cette fameuse lettre à Barbaroux, lettre dont je suis trop pénétré pour oser en faire l'éloge, lettre dont il n'existera jamais de semblable, lettre qui fera, qui étonnera des héros dans la postérité. Charlotte Corday, âme sublime, fille incomparable ! je ne parlerai point de l'impression que tu feras sur le cœur des autres ; je me bornerai à énoncer les sentiments que tu as fait naître dans mon âme. Le mercredi 17 juillet, jour de son exécution, vers le soir, je fus surpris de ce jugement précipité, dont je n'ignorais cependant aucun détail : j'en savais à peu près assez pour conclure que cette personne devait montrer un courage extraordinaire. C'était la seule idée de ce courage qui m'occupait dans la rue Saint-Honoré, en la voyant approcher sur la charrette ; mais quel fut mon étonnement lorsque, outre une intrépidité que j'attendais, je vis cette douceur inaltérable au milieu des hurlements barbares ; ce regard si doux et si pénétrant, ces étincelles vives et humides qui éclataient dans ces beaux yeux, et dans lesquels parlait une âme aussi



tendre qu'intrépide : yeux charmants qui auraient dû émouvoir des rochers ! souvenir unique et immortel ! regards d'un ange qui pénétrèrent intimement mon cœur, qui le remplirent d'émotions violentes qui me furent inconnues jusqu'alors ; émotions dont la douceur égale l'amertume, et dont le sentiment ne s'effacera qu'avec mon dernier soupir ! Pendant deux heures, depuis son départ jusqu'à l'arrivée à l'échafaud, elle garda la même fermeté, la même douceur inexprimables ; sur sa charrette, n'ayant ni appui, ni consolateur, elle était exposée aux huées continuelles d'une foule indigne du nom d'hommes. Ses regards, toujours les mêmes, semblaient quelquefois parcourir cette multitude pour chercher s'il n'y avait point un humain... Elle monta sur l'échafaud... elle expira, et sa grande âme s'éleva au sein des Caton, des Brutus et de peu d'autres, dont elle égale et surpasse les mérites. Elle s'éleva et laissa à tout homme humain des souvenirs, et à moi des douleurs et des regrets intarissables. Charlotte ! âme céleste, n'étais-tu qu'une mortelle ? L'histoire a-t-elle ton semblable ? Triomphe, France ! triomphe, Caen ! car tu as produit une héroïne dont à Rome ou à Sparte on cherche en vain un semblable exemple. Elle quitta la terre, qui n'était plus digne d'elle ; elle passa comme un éclair ; mais, Français, elle nous laissa le souvenir de ses vertus. Ce souvenir si aimé et si doux ne sera jamais perdu pour mon cœur ; il augmente et soutient mon amour pour cette patrie pour laquelle elle voulut mourir. Pour m'encourager à aimer cette patrie dont j'ai l'honneur d'être un fils adoptif, je n'aurai plus besoin désormais de me ressouvenir des Spartiates et des Romains, car il me suffira de penser continuellement à Charlotte Corday, dont l'héroïsme et les vertus sont au-dessus d'une plume aussi grossière que la mienne, mais dont j'honorerai la

mémoire par mes mœurs. La seule idée de cet ange allant à la mort me fera mépriser la puissance de ses bourreaux<sup>1</sup> ; son souvenir suffira pour élever mon âme au-dessus de l'intérêt personnel, pour m'engager à l'obéissance aux lois, dont nous attendons le règne ; ton souvenir m'engage et m'excite à toutes les vertus républicaines, et par conséquent à la haine implacable des ennemis de la liberté, des fripons, des anarchistes et des bourreaux. Usurpateurs du 31 mai, vous qui, pour échapper aux supplices mérités par vos forfaits, avez trompé les Parisiens et les Français, je cherchais ici le règne de la douce liberté ; mais je trouvai l'oppression du mérite et de la vertu, le triomphe de l'ignorance et du crime ! Je suis las de vivre au milieu de tant d'horreurs que vous commettez, et de tant de malheurs que vous préparez à la patrie ! Il ne me reste plus que deux espérances : ou, par vos soins, en victime de la liberté, de souffrir, de mourir sur cet échafaud honorable, ou de concourir à faire disparaître vos mensonges, qui sont la véritable source du fédéralisme et de la guerre civile, afin que votre tyrannie finisse avec l'erreur, et qu'au même lieu de sa mort

<sup>1</sup> S'ils veulent aussi me faire l'honneur de la guillotine, qui désormais à mes yeux n'est qu'un autel sur lequel on immole les victimes, et qui, par le sang pur versé le 17 juillet, a perdu toute ignominie ; s'ils le veulent, dis-je, je les prie, ces bourreaux, de faire donner à ma tête abattue autant de soufflets qu'ils en firent donner à celle de Charlotte ; je les prie de faire pareillement applaudir à ce spectacle de tigres par leur populace cannibale. Ah ! Parisiens ! est-ce vous qui restez paisibles pendant qu'on commet dans vos murs autant d'horreurs qu'autrefois on voyait de galanterie ?... Tu me pardonneras, sublime Charlotte, s'il m'est impossible de montrer autant de courage et la même douceur qui te distinguaient : je me réjouis de ta supériorité ; car n'est-il pas juste que l'objet adoré soit toujours plus élevé et toujours au-dessus de l'adorateur ?

l'immortelle Charlotte Corday ait une statue avec cette inscription :

*Plus grande que Brutus !*

Paris, le 19 juillet 1793, l'an deuxième de la République une et indivisible.

« Adam Lux ,  
« *Citoyen français.* »

---

André Chénier, qui devait mourir sur le même échafaud où périrent Charlotte Corday et Adam Lux, eut le courage de célébrer l'action héroïque de la nièce du grand Corneille dans des vers bien connus.

Klopstock aussi, le grand poète allemand, s'émut en apprenant la mort de Charlotte Corday ; il fit quelques vers pour consacrer son souvenir. Nous devons la traduction de ce morceau à l'obligeance de madame la baronne de Carlowitz, auteur de l'excellente traduction de *la Messiade*, couronnée par l'Académie Française.

### LES DEUX TOMBEAUX

PAR KLOPSTOCK.

« Quelle est cette tombe ? »

Et du fond des tertres funèbres une voix répond :

« Cette tombe , noble étranger , est celle de La Rochefoucauld <sup>1</sup> !

<sup>1</sup> Le texte porte : « Quelle est cette tombe ? — Etranger, celle de La Rochefoucauld ! » Il paraît que Klopstock a senti combien il serait difficile au

— Et cette autre plus nouvelle encore ?

— C'est celle de Charlotte Corday !

— Je vais cueillir des fleurs, puis je reviendrai les effeuiller sur vos tombes, car vous êtes morts pour la patrie !

— Ne cueille rien !

— Je vais chercher un saule pleureur, puis je reviendrai le planter ici, afin qu'il ombrage vos tombes, car vous êtes morts pour la patrie !

— Ne plante rien ! Ta douleur, bon étranger, nous le voyons dans ton regard, ne connaît pas encore la douceur des larmes ; mais, dès que tu pourras pleurer, oh ! alors reviens près de nos tombes et pleure ! Et que tes larmes soient de sang, car c'est en vain que nous sommes morts pour la patrie ! »

lecteur de comprendre le sens du dialogue ; car il a ajouté, par une note, que la voix qui répond *sort du fond des tombeaux*.



## NOTES

### SUR M<sup>me</sup> ROLAND.

---

M<sup>me</sup> Roland connut au couvent les demoiselles Cannet (Sophie et Henriette); elle parle dans ses Mémoires de cette amitié de jeune fille qui s'alimenta, au sortir du couvent, dans une correspondance récemment publiée.

Quand M<sup>me</sup> Roland fut faite prisonnière, Henriette accourut vers elle. « Henriette, libre, toujours vive et affectueuse, est venue me voir dans ma captivité, où elle aurait voulu prendre ma place pour assurer mon salut, » dit M<sup>me</sup> Roland dans ses Mémoires.

Tous ceux qui ont écrit sur M<sup>me</sup> Roland, même les historiens les plus sérieux, on dit qu'elle avait ressenti une passion profonde pour un des Girondins proscrits. Celui qui lui inspira ce sentiment mystérieux, quel est-il ? La tradition a désigné Barbaroux ; la tradition, c'est l'histoire pour le poète, et c'est sur elle que nous nous sommes appuyée. Quant à l'expression même d'un sentiment tel que pouvait l'éprouver M<sup>me</sup> Roland, nous en avons trouvé la trace dans quelques passages de ses écrits. Dans une lettre à Bancal-des-Issarts, dont nous allons transcrire des fragments, cette âme, naturellement passionnée, et, par de-

voir, si contenue, ne trahit-elle pas l'amour en écrivant à son ami ? Laissons-la se montrer elle-même.

18 octobre 1790.

« Je prends la plume sans savoir ce que pourra devenir ce que je vais tracer, comme sans juger ce que je vais écrire. Mon esprit est occupé de mille idées, que je trouverais sans doute plus faciles à exprimer si elles étaient accompagnées de sentiments moins tumultueux. Pourquoi mes yeux sont-ils obscurcis de larmes qui s'en échappent sans cesse et les remplissent toujours ?

« Ma volonté est droite, mon cœur est pur, et je ne suis pas tranquille ! *Elle fera le plus grand charme de notre vie et nous ne serons pas inutiles à nos semblables ;* c'est vous qui le dites de l'affection qui nous lie, et ce texte consolant ne m'a point encore rendu la paix !... C'est que je ne me suis point assurée de votre bonheur, et que je ne me pardonnerais jamais de l'avoir troublé. C'est que j'ai cru vous voir l'attacher, du moins en partie, à des moyens que je crois faux, à une espérance que je dois interdire. Ah ! sans doute, l'affection qui rapproche et confond des âmes franches et sensibles, également enthousiastes du bien, inspirées par les mêmes penchants, doit charmer leur existence et lui donner un nouveau prix ; sans doute, les vertus qu'une telle affection peut développer ou nourrir doivent tourner au profit de la société, comme à la gloire de ceux qu'elle anime : telles sont les bases de ma confiance, et le rocher auquel je me trouve attachée, même dans les plus fortes agitations de la tempête.

« Mais, qui peut prévoir l'effet d'agitations violentes ou trop fréquemment renouvelées ? Et ne seraient-elles pas redoutables

quand elles n'en auraient d'autre que cette langueur qui leur succède, qui altère passagèrement l'être moral et ne le laisse plus au niveau de sa situation ? Je m'abuse ; vous n'éprouvez point cette indigne alternative ; vous pouvez être quelquefois attristé, mais vous ne sauriez jamais être faible, et il n'y a que la faiblesse qui conduise à l'abattement ou puisse amener les fâcheux excès. L'impétuosité naturelle à votre sexe, l'activité d'une ardente imagination, ne produisent que de légères erreurs, semblables à celles d'un songe fugitif, lorsqu'un sentiment profond alimente le cœur et purifie dans son feu sacré ses vaines illusions. L'idée de votre force me rend toute la mienne ; je saurai goûter la félicité que le Ciel m'a départie, en songeant qu'il n'a point permis que j'aie troublé la vôtre, et qu'il m'a même accordé quelque moyen de l'accroître. . . . .

« D'où vient que cette feuille que j'écris ne peut vous être envoyée sans mystère ? Pourquoi ne peut-on laisser voir à tous les yeux ce que l'on oserait offrir à la Divinité même ? Assurément je puis appeler le Ciel, et je le prends à témoin de mes vœux, de mes desseins. Je trouve de la douceur à penser qu'il me voit, m'entend et me juge. Qu'est-ce donc que ces contradictions sociales, ces préjugés humains au milieu desquels il est si difficile de conduire son propre cœur, si le courage des sacrifices ne s'unit à la pureté d'intention comme au dédain de vaines formules pour conserver le fil des devoirs ?

« Adieu, mon ami, il est presque cruel de vous entretenir lorsque vous ne pouvez me répondre ; mais s'il y a quelque rigueur d'user de cet imparfait avantage, vous me passerez bien celle-là.

« J'ai beaucoup pensé à vous ; j'ai repassé sur une partie du chemin que nous avons fait ensemble... Vous êtes appelé à connaître tout ce qu'il y a de félicité en ce monde, car vous sentez le prix de la vertu ; il n'y a rien au delà, mais ce n'est point de cela que je voulais vous parler. »

11 février 1701.

« Rappelez-vous que j'ai besoin du *bonheur* de mes amis ; ce *bonheur* est attaché, pour ceux qui sentent comme nous, à une *irréprochabilité* absolue. Voilà le point où j'espère que nous nous retrouverons toujours, et il est assez élevé pour que nous puissions nous y réunir malgré les vicissitudes du monde et l'étendue de l'espace. »

Les voilà exprimés par elle-même ces troubles intérieurs, ces attendrissements involontaires, ces symptômes connus des orages de l'âme. Quant à la révélation de cette grande et sérieuse passion qui la suit dans la tombe, nous la surprenons à peine dans quelques passages de ses Mémoires. En rappelant ses épanchements de piété : « On se demandera, dit-elle, si ce cœur si tendre, cette sensibilité si affectueuse, n'ont pas été exercés par des objets plus réels, et si, après avoir rêvé sitôt le bonheur, ne l'ai-je pas réalisé dans une passion conçue plus tard ? N'anticipons rien, leur dirais-je, arrêtez-vous avec moi sur ces temps paisibles des saintes illusions auxquels j'aime encore à me reporter. Croyez-vous que, dans un siècle aussi corrompu, dans un ordre social aussi mauvais, il soit possible de goûter le bonheur de la nature et de l'innocence ? Les âmes vulgaires y trouvent le plaisir ; mais les autres, pour lesquelles le plaisir seul serait trop peu de chose, atteintes par les passions qui promettent davantage, contraintes par des devoirs bizarres ou



cruels que pourtant elles honorent, ne connaissent guère que la gloire chèrement payée de les remplir. »

En parlant du voyage auquel elle se préparait au moment de son arrestation, M<sup>me</sup> Roland ajoute : « Une autre raison, que j'écrirai peut-être un jour et qui est toute personnelle, me décidait au départ. » — « Je connais (dit dans une note M. Chainpagnoux) le motif dont veut parler la citoyenne Roland : elle me l'avait confié ; mais le temps de le publier n'est pas encore venu. La malveillance s'en emparerait ; ce siècle est trop corrompu pour croire aux efforts de vertu dont la citoyenne Roland donna alors des preuves, d'autant plus faites pour être admirées qu'elles n'eurent aucune publicité et qu'elles se concentrèrent absolument dans l'intérieur de sa maison. »

Et ailleurs : « Me voilà donc en prison, me dis-je ; ici je m'assieds et me recueille profondément. Je ne donnerais pas les moments qui suivirent pour ceux que d'autres estimeraient les plus doux de ma vie ; je ne perdrai jamais leur souvenir. Ils m'ont fait goûter, dans une situation critique, avec un avenir orageux, incertain, tout le prix de la force et de l'honnêteté dans la sincérité d'une bonne conscience et d'un grand courage. Jusque-là, poussée par les événements, mes actions, dans cette crise, avaient été le résultat d'un vif sentiment qui entraîne. Quelle douceur que d'en justifier tous les effets par la raison ! Je rappelai le passé, je calculai les événements futurs ; et si je trouvai, *en écoutant ce cœur sensible, quelque affection trop puissante*, je n'en découvris pas une qui dût me faire rougir, pas une qui ne servit d'aliment à mon courage, et qu'il ne pût encore dominer. Je me consacrai, pour ainsi dire volontairement, à ma destinée, quelle qu'elle pût être ; je défilai ses rigueurs, et m'établis dans cette disposition où l'on ne cherche plus

que le bon emploi du présent, sans inquiétude ultérieure. »

. . . . .

« J'ai connu ces sentiments généreux et terribles qui ne s'enflamment jamais davantage que dans les bouleversements politiques et la confusion de tous les rapports sociaux ; je n'ai point été infidèle à mes principes, et l'atteinte même des passions, j'ai le droit de le dire, n'a guère fait qu'éprouver mon courage. Somme totale, j'ai eu plus de vertu que de plaisirs ; je pourrais même être un exemple d'indigence de ces derniers, si les premières n'en avaient qui leur sont propres, et dont la sévérité a des charmes consolateurs. »

. . . . .

« Il est vrai que le procès actuel (celui des Vingt-Deux) m'a-breuve d'amertume et m'enflamme d'indignation : j'ai cru que les fugitifs étaient aussi arrêtés (les Girondins retirés à Caen, parmi lesquels était Barbaroux). Il est possible qu'une douleur profonde et l'*exaltation de sentiments déjà terribles* aient mûri, dans le secret de mon cœur, une résolution (celle de se tuer) que mon esprit a revêtue d'excellentes raisons. »

(*Mémoires de M<sup>me</sup> Roland.*)

Connaîtrons-nous jamais la vérité tout entière sur l'objet de l'*exaltation de ces sentiments terribles* ? Eh ! qu'importe au poète le voile à demi soulevé qui cache ce chaste et douloureux amour ! Ce qui lui importe, c'est d'avoir pu comprendre tout ce qu'a dû souffrir cette âme héroïque.

FIN.

**TABLE DES MATIÈRES.**



## TABLE DES MATIÈRES.

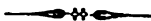


Les Chants des Vaincus. . . . .	1
L'Empereur de Russie près de sa Fille mourante. . . . .	7
Envoi à l'Émigration polonaise. . . . .	14
Comment nous vient l'amour. . . . .	17
Les Frères Bandiera. . . . .	23
Ore felici. . . . .	35
Le Marabout de Sidi-Brahim. . . . .	41
A l'Armée. . . . .	51
Chanson des Soldats d'Afrique. . . . .	53
La Charité. . . . .	61
Le vrai Bonheur. . . . .	67
Schamil. . . . .	73
Imitations. . . . .	85
Au Grand-Duc de Toscane. . . . .	89
Le Midi. . . . .	93
L'Empereur de Russie à Rome. . . . .	103
Passion. . . . .	107
A Béranger. . . . .	113

Infidélité. . . . .	119
La Vierge de Lurley. . . . .	125
A M <sup>lle</sup> ***. . . . .	131
A M. Antoni Deschamps. . . . .	135
La Mort dans la Vie. . . . .	139
A M <sup>me</sup> Récamier. . . . .	145
Sonnet. . . . .	151
Réveil de la Pologne. . . . .	155
Jalouse. . . . .	159
A ma Fille. . . . .	165
Un Vœu. . . . .	169
Boutade contre Paris. . . . .	177
Ma Fille. . . . .	183
La Duchesse d'Orléans. . . . .	189

ESSAIS DRAMATIQUES.

Une Scène d'Aristophane. . . . .	197
Scène des Nuées. . . . .	209
Charlotte Corday. . . . .	229
Les dernières Heures de M <sup>me</sup> Roland. . . . .	323
La Poésie légère. . . . .	373
Notes sur Charlotte Corday. . . . .	381
Notes sur M <sup>me</sup> Roland. . . . .	411





**CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS**

**GLANES**

Par M<sup>lle</sup> Louise Bertin. Ouvrage couronné par l'Académie Française. 1 vol. in-8. Prix : 5 fr.

**AUGUSTE ET NOÉMI**

Souvenir d'une mère, par M<sup>me</sup> Demante-Guinard. Deuxième édition. Prix : 5 fr.

**DÉLASSEMENTS POÉTIQUES**

Par M<sup>me</sup> Virginie Letaillandier. 1 joli volume in-18 Jésus. Prix : 3 fr. 50 c.

**PLAINTES DU CŒUR**

Par Fabius Le Blanc. Deuxième édition. 1 volume in-8. Prix : 5 fr.

**LES FANTAISIES**

Odes, ballades, fables, romances, etc. ; par J. Micouleau. 1 petit volume in-18 compacte. Prix : 1 fr. 25 c.

**FEUILLES DÉTACHÉES**

Par Edmond de Beauverger. Brochure in-18. Prix : 1 fr

**L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST**

Traduite en vers par M. de Sapinaud de Boishuguet, chevalier de Saint-Louis. 1 fort volume grand in-18. Prix : 2 fr.

**INSPIRATIONS RELIGIEUSES**

Par un vieillard de quatre-vingt-trois ans (M. le marquis d'A\*\*\*, beau-père de M. de Bonald). In-8 orné de vignettes, texte encadré.

Prix : broché, 1 fr. ; relié, 1 fr. 25 c.

**TANGER ET MOGADOR**

Poème dédié à la marine française, par Napoléon Carpentier ; avec un très-beau portrait du prince de Joinville. In-18 Jésus. Prix : 1 fr.











Stanford University Libraries



3 6105 022 330 976

